



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

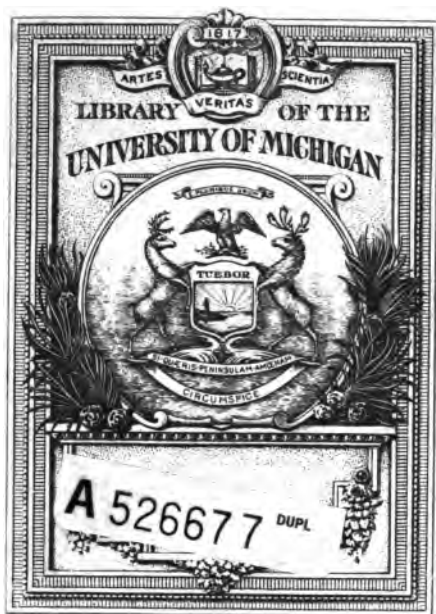
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

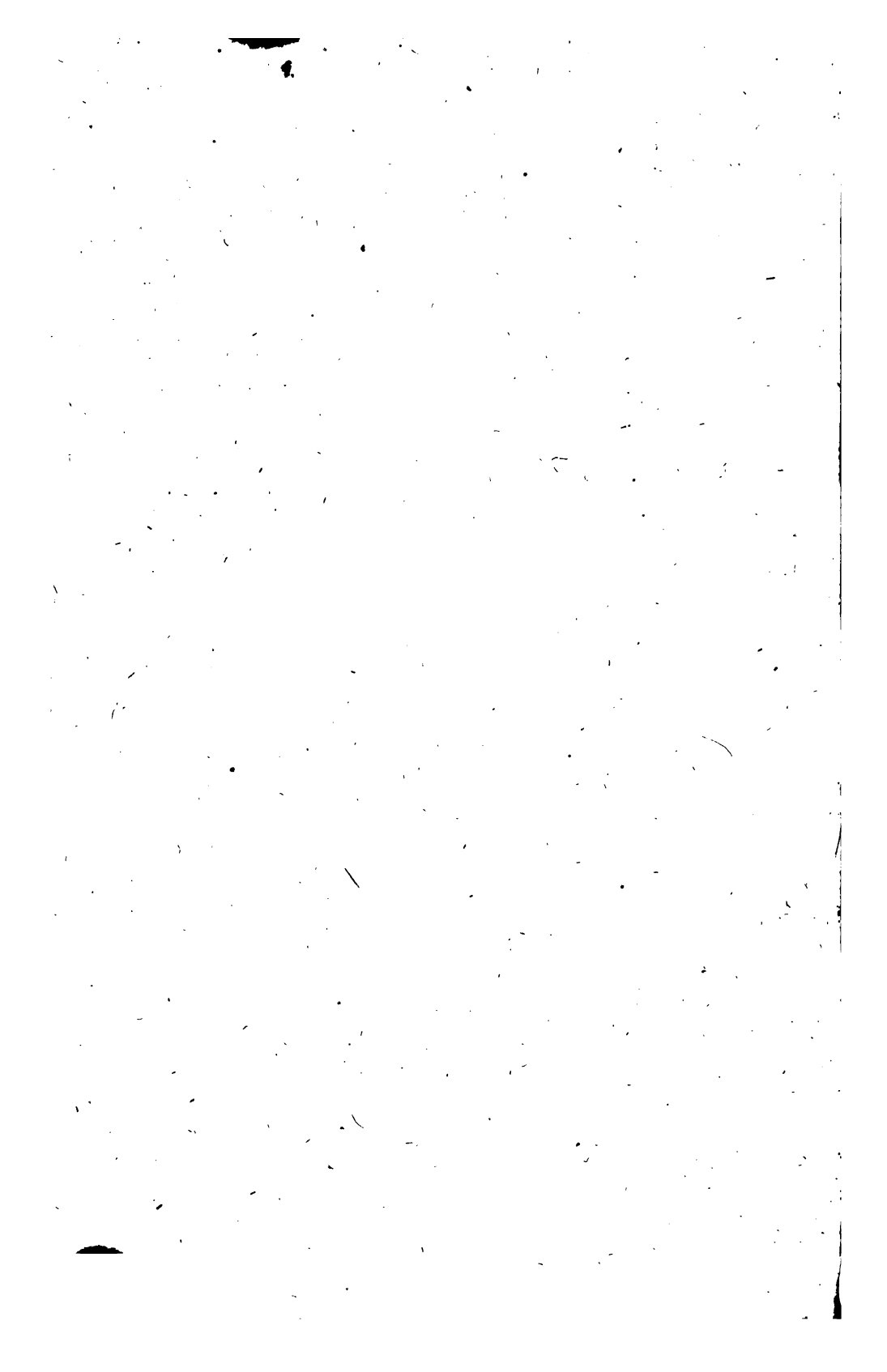
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



D
285.
T7
A34



M É M O I R E S

DE FRÉDÉRIC,

BARON DE TRENCK.

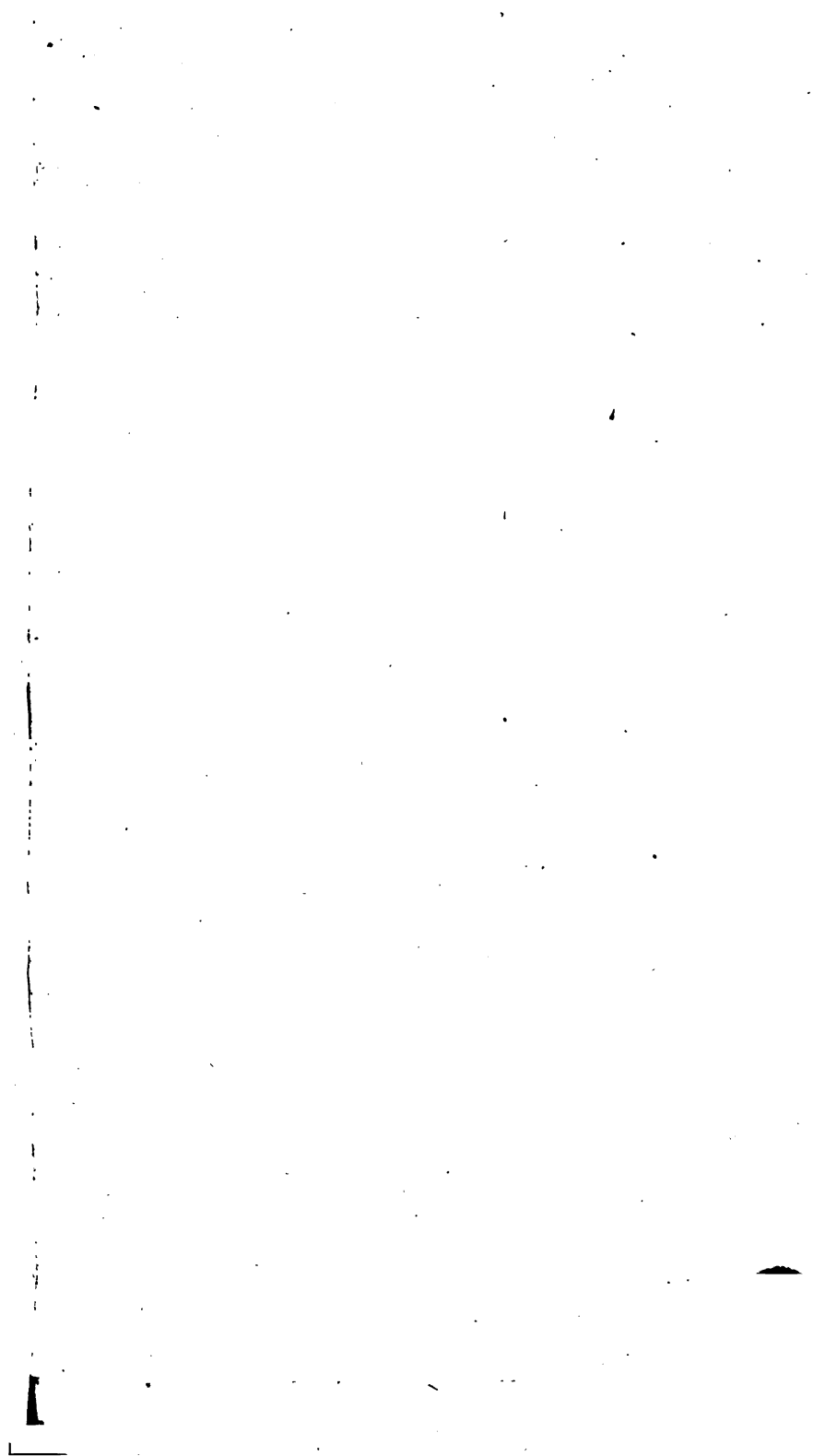
TOME SECOND.

OF THE

REPUBLIC

AND

AMERICAN

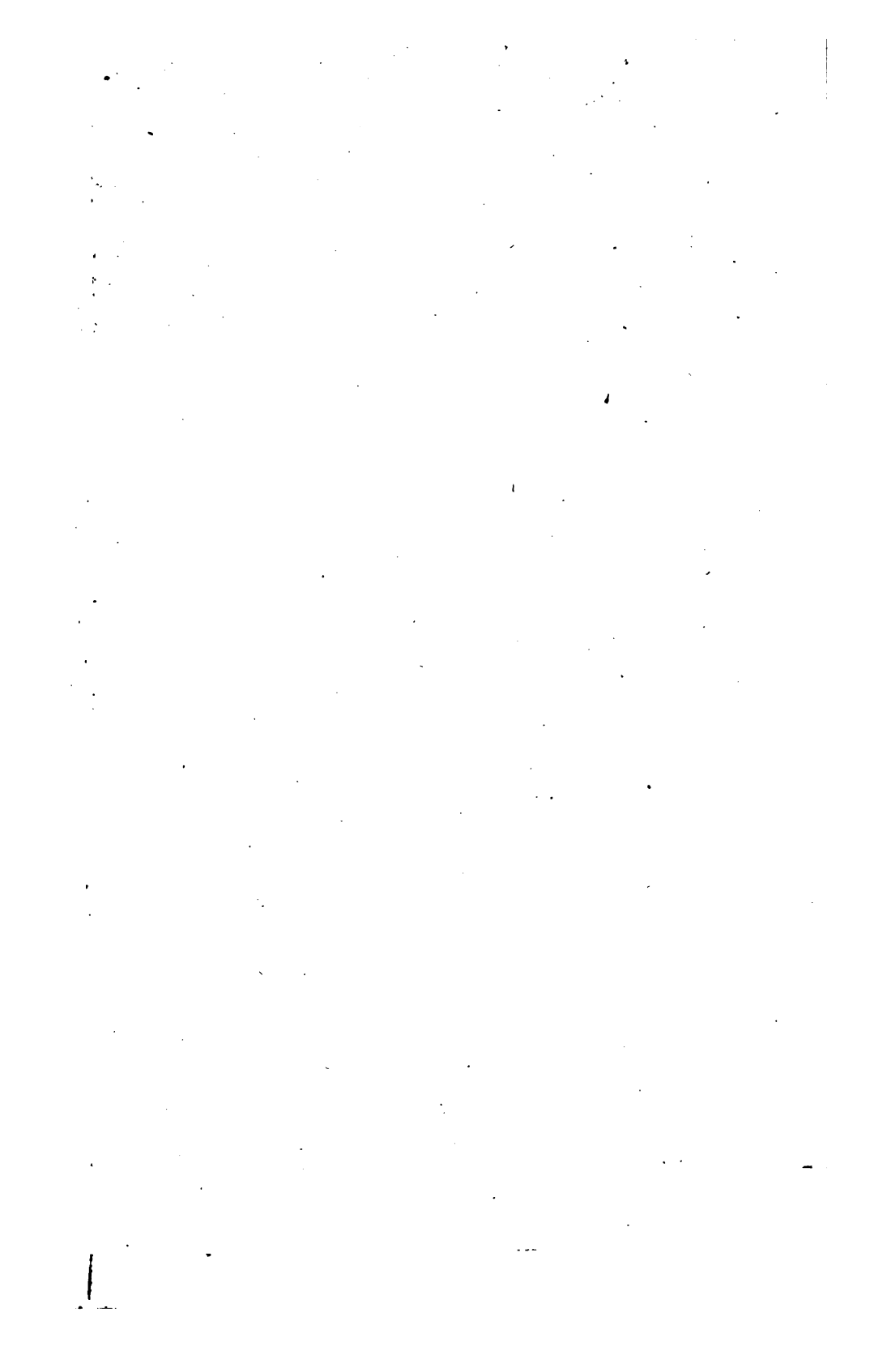


CHIEF OF BUREAU

RECEIVED

NOVEMBER 1909

WASHINGTON





M É M O I R E S

DE FRÉDÉRIC,
BARON DE TRENCK, *Théoricien*

TRADUITS par lui-même sur l'original
Allemand, augmentés d'un tiers, & revus
sur la traduction, par M. de ***.

Illi robur & as triplex circa pectus erat.

T O M E S E C O N D ,



A S T R A S B O U R G ,

Chez JEAN GEORGE TREUTTEL, Libraire

A P A R I S ,

Chez ONFROY, Libraire, rue St-Victor,

1789.

RECEIVED

1900

THE
OFFICE OF THE
SHERIFF
COUNTY OF
SHERBORN
MASS.

RECEIVED



RECEIVED
OFFICE OF THE
SHERIFF
COUNTY OF
SHERBORN
MASS.

1900

Libn.
Dohel
12-16-72
27329



MÉMOIRES

DE FRÉDÉRIC,

BARON DE TRENCK.

DÈS que Gefhardt eut pris son poste auprès de moi, nous commençâmes à nous entretenir d'autant plus librement ensemble, qu'en montant sur le cercle de fer placé dans la muraille, ma tête touchait au soupirail. Il me fit une description exacte de ma prison. Ma première idée fut de tenter de me sauver par-dessous les fondations que lui-même avait vu construire, & qu'il m'assura n'avoir pas plus de deux pieds de profondeur. Mais l'argent nous manquait; il fallait y pourvoir avant toutes choses : voici comment nous réûsîmes à nous en procurer.

Tome II.

A

La première fois qu'il releva la garde, il me fit tenir un fil d'archal qui entourait une feuille de papier, une bougie assez petite pour passer à travers le grillage de ma fenêtre, puis du soufre ; de Pamadou allumé, & une plume. Le tout me parvint sans peine : je me procurai bientôt de la lumière ; je me fis une piquure au doigt, & j'écrivis avec mon sang.

Mon premier soin fut d'adresser une lettre à mon fidèle ami, le capitaine Ruckhard, à Vienne. En peu de mots je lui fis l'exposé de ma triste situation, & je lui donnai 3000 florins à toucher sur mes revenus, en le priant d'en faire l'emploi que je vais dire.

Je le priai de réserver 1000 florins pour les frais de son voyage, & de se trouver le 15 août à Gummern, petite ville de la Saxe, à quatre lieues de Magdebourg. Le même jour je l'engageais à s'y faire voir à midi, ayant une lettre à la main. En se promenant sur le pont, il devait trouver un homme chargé d'un rouleau de tabac à fumer, qui viendrait à lui, auquel il remettrait 2000 florins en or, après quoi il s'en retournerait à Vienne. Je donnai les mêmes instructions à Gefhardt, en lui

faisant parvenir ma lettre à travers la fenêtre, ainsi qu'il m'avait fait tenir le papier. Sa femme fut à Gummern, & sans aucun accident elle mit ma lettre à la poste.

Ce succès accrut mes espérances, & chaque fois que l'honnête Gefhardt était de sentinelle, nous concertions & nous prenions ensemble les mesures nécessaires pour ma fuite.

Arriva enfin le 15 août si désiré. Quelques jours se passèrent avant que Gefhardt fût de garde auprès de moi. Mais on se peut faire une idée de ma joie, lorsqu'un jour il me cria : Tout a réussi ! Le même soir il revint : nous ayâmes tous deux aux moyens de me faire passer mon argent.

Les fers que j'avais aux mains m'empêchaient d'atteindre au grillage ; d'ailleurs, le soupirail était trop étroit. Il fut donc convenu qu'à la première garde, il se chargerait de l'office de pourvoyeur, & qu'en venant remplir ma cruche, il y glisserait l'argent. Le tout s'exécuta sans difficulté. Mais quelle fut ma surprise, au lieu de 1000 florins que je m'attendais toucher, de

trouver la somme entière dont je l'avais autorisé à prendre la moitié. Il n'y manquait que cinq pistoles, & il n'y eut pas moyen de lui en faire accepter davantage, parce qu'il s'estimait assez payé.

O digne Gefhardt ! ô brave grenadier Poméranien ! est-il beaucoup de gens doués d'un cœur aussi honnête que le tien, & capables d'imiter ton exemple ! Je veux que ton nom demeure immortel comme mes écrits & mes malheurs ; je veux qu'on sache que je n'ai jamais rencontré d'ame aussi grande, aussi défintéressée que la tienne.

Je parvins cependant par la suite, mais avec beaucoup de peine, à lui faire accepter les 1000 florins. Malheureusement il n'en a pas joui, comme on le verra bientôt ; une sottise de sa femme en fut la cause. Muni d'argent, je songeai à exécuter mon premier projet, celui de me sauver par-dessous les fondations, & je me conduisis ainsi.

Premièrement, il fallait me débarrasser de mes fers. En conséquence, Gefhardt me fit tenir

une couple de limes. L'anneau de fer que j'avais au pied était si large, que j'avais un bon quart de pouce de jeu. J'en obtins davantage à mesure que je limais l'intérieur de celui qui le couvrait, & je vins enfin à bout de le couper tout-à-fait. Alors le dégageant de la chaîne, je me trouvai libre, & l'anneau pouvait facilement s'ouvrir, sans qu'il y parût au-dehors. Par ce moyen mes pieds furent dégagés aussi, & j'aurais défié, même en visitant le plus exactement possible, qu'on eût trouvé l'entaille, parce qu'on ne pouvait faire cet examen qu'en-dehors. Tous les jours mes mains s'affouplissaient tellement, que je parvins à les retirer toutes deux des anneaux. Je limai ensuite la charnière, & par le secours d'un clou d'un pied de long que j'avais tiré du plancher, j'eus l'esprit de me faire une clef, avec laquelle j'ouvrais & fermais les vis à volonté, sans que l'on pût rien découvrir. Le cercle qui me ceignait le corps ne me gênait nullement. Je coupai, sur la chaîne qui le tenait à la barre de fer, le milieu d'un chaînon, & je me mis à limer le suivant, de manière qu'il pût passer par l'ouverture: ce fut ainsi que je parvins à me débarrasser de mes fers.

J'avais soin de détremper dans l'eau un peu de pain de munition , de le passer après sur du fer rouillé , pour lui en faire prendre la couleur , & par le moyen de cette pâte je fermais le chaînon ouvert. La nuit je la faisais sécher à la chaleur de mon corps , & je frottais ensuite l'endroit avec de la salive pour imiter le fer poli. De cette manière il était impossible de connaître l'endroit coupé , & personne , à moins de frapper sur tous avec un marteau , n'aurait pu deviner quel était le chaînon limé. Alors j'eus la liberté de quitter mes chaînes toutes les fois que j'en avais envie.

On ne visitait jamais ma fenêtre. Je défilais les deux crochets qui l'attachaient au mur , & tous les matins je les remettais après les avoir barbouillés de chaux. Je demandai du fil de fer au bon Gefhardt , qui m'en fit passer , & j'entrepris un nouveau grillage. Il me réussit. En conséquence , je coupai celui qui était à ma fenêtre , à laquelle , comme j'ai dit , on ne regardait jamais , & j'y substituai le mien. Par ce moyen je m'établis une libre communication avec la sentinelle , & je pus renouveler l'air de ma prison. Je me procurai tous les instrumens dont je pouvais

avoir besoin, jusqu'à de la chandelle & un briquet. J'avais seulement la précaution de suspendre ma couverture au-devant de la fenêtre, afin qu'on n'aperçût pas de lumière, & que je pusse ainsi travailler à mon aise, sans qu'on en soupçonnât rien au-dehors. Enfin, lorsque tout fut prudemment arrangé, je commençai mon travail.

Le plancher de ma prison n'était pas en pierre, il était fait avec de grosses planches de chêne, épaisses de trois pouces; il y en avait trois couches l'une sur l'autre, mises en sens contraires. Ainsi, le plancher avait neuf pouces d'épaisseur, & il était uni avec des broches d'un demi-pouce de diamètre & d'environ un pied de long.

En dégageant un peu ces broches autour de la tête, je parvins, avec la barre de mes menottes, à en arracher une que j'aiguistai sur les pierres de mon tombeau, & j'en fis un excellent ciseau pour couper le plancher.

Alors, pour creuser librement, je hasardai la première entaille, qu'il fallait faire de plus d'un pouce à la surface extérieure; je tirai le morceau de planche qui entra dans le mur, d'environ

deux pouces , & la rognai ensuite jusqu'à ce qu'elle pût joindre exactement. J'eus soin de boucher les fentes avec du pain ; je fermai de la poussière par-dessus , & de cette manière il était impossible de rien appercevoir.

Ce premier ouvrage fini, je travaillai en-dessous avec moins de précaution , & j'eus bientôt percé le triple plancher. Alors , je trouvai un sable blanc & très-fin , sur lequel est construit tout le fort de l'Etoile. Quant aux éclats du bois , je les rassemblais soigneusement & les faisais entrer sous le plancher.

Il m'était impossible d'aller plus avant sans secours extérieur ; car , l'on ne sauroit remettre dans un trou tout ce qu'on a tiré d'une terre qui , depuis plusieurs années , n'a pas été remuée. J'attendis donc que mon brave grenadier me fît tenir quelques aunes de toile. J'en formai des espèces de boudins de six pieds de long , capables de passer entre les barreaux ; je les remplis de sable. Toutes les fois que Gefhardt était de faction la nuit , je les lui jettai dehors , & il les vidait avec précaution.

Lorsque je fus parvenu à me donner de la place, je me procurai tous les instrumens nécessaires, jusqu'à de la poudre, du plomb, une paire de pistolets de poches, des couteaux & une bayonnette. Je mis tout cela en sûreté sous le plancher. Je m'aperçus alors que les fondemens de ma prison avaient de profondeur quatre pieds, au lieu de deux. Il me fallait beaucoup de temps, de peines & de précautions pour descendre si bas & creuser par-dessous, car il aurait été facile de m'entendre; mais je surmontai toutes ces difficultés.

Le trou dans lequel je descendis, avait, comme je l'annonçai, quatre pieds de profondeur, & il fallait qu'il fût assez large pour pouvoir m'y mettre à genoux, travailler & me baisser. On ne saurait jamais se faire une idée de tout ce que j'eus à souffrir, tant que je fus obligé de m'étendre en haut sur le plancher, & de pencher la tête & le corps pour tirer le sable avec les mains : cependant, jusqu'à ce que je fusse arrivé aux fondemens, je fus forcé de répéter le même travail. Au moment de la visite je rejettais tout bien vite dans le trou, & pour remettre chaque chose dans l'état ordinaire, il me fallait bien encore quelques heures.

La bougie & la chandelle me furent d'une très-grande ressource. Mais comme Gefhardt n'était de garde auprès de moi que tous les quinze jours, & qu'il était expressément défendu aux sentinelles, sous peine d'être pendues, de me parler, je ne voulus pas, dans la crainte d'une trahison, m'exposer à faire une nouvelle connaissance, & je ne travaillais que fort lentement. On ne me donna point de poêle pour l'hiver, & la rigueur du froid m'incommoda beaucoup. Cependant, au grand étonnement de tout le monde, je ne laissai pas, soutenu par l'espoir de me sauver, de conserver toujours ma gaieté.

Le bon Gefhardt, de temps à autre, m'approvisionnait aussi de boudin & de viande fumée; & lorsque je ne pouvais pas travailler à mon aise, avec du papier & de la chandelle je m'amusais à écrire & à composer des satyres. C'est ainsi que je savais m'occuper, & j'avoue aujourd'hui que ce n'était pas sans quelque plaisir.

Un accident qui m'arriva à cette époque, pensa faire évanouir toutes mes espérances. Mon grenadier avait travaillé avec moi toute la nuit. Lorsqu'en vint de balayer, & que je voulus

replacer ma fenêtre, elle m'échappa des mains ; & trois carreaux se cassèrent. Gefhardt ne devait revenir à son poste qu'au moment où il serait de garde. Je me désespérai peut-être bien une heure sans trop savoir quel parti prendre , car il était bien facile , en entrant , de voir que la fenêtre était cassée ; & comme il m'était impossible d'y atteindre avec mes fers , en visitant exactement , on se serait bientôt aperçu que le grillage ne tenait point. Voici donc le parti auquel je m'arrêtai définitivement.

Comme la sentinelle s'amusait au bas de la fenêtre à fumer , je lui criai : « L'ami, ayez pitié , » non pas de moi , mais d'un de vos camarades , » qui , si vous ne m'assistez pas , sera infailliblement perdu. Si vous voulez , pour lui , me » rendre un léger service , je vais vous jeter » tout de suite trente pistoles ». Après avoir été un instant sans répondre , vous avez donc de l'argent , me dit tout bas le soldat. Je comptai aussi-tôt trente pistoles , & les lui jetai. Après qu'il les eut ramassées , il me demanda ce qu'il y avait à faire.

Je lui dis le malheur qui m'était arrivé au

sujet de la fenêtre , & lui passa en papier la mesure des trois carreaux cassés. J'avais , par bonheur , affaire à un homme intelligent & décidé. On avait oublié , par la négligence de l'officier , de fermer , dans le jour , la porte des palissades ; ma sentinelle se fit , par un de ses camarades , relever pour une demi - heure , & courut bien vite à la ville , avant que le temps de sa faction se fût écoulé. A son retour , l'intelligent soldat me remit heureusement mes trois carreaux , dont je fus si content , que je lui jetai encore dix autres pistoles. Un maître vitrier n'eût pas mis plus d'adresse ; tout fut à sa place pour la visite du midi , & mon pauvre ami Gefhardt n'eut plus rien à craindre.

Ainsi l'on voit qu'il n'est rien dans ce monde , dont on ne vienne à bout avec de l'argent , & qu'il sait lever toutes les difficultés. Cet événement , à coup sûr , n'est pas un des moins intéressans de mon histoire ; je n'ai cependant pas parlé depuis à l'homme qui me rendit un service aussi signalé : mais il sera aisé de se peindre quelle était , pendant ce temps , l'inquiétude du cher Gefhardt. Au bout de quelques jours je le vis revenir à son poste , & la surprise

fut d'autant plus grande , qu'il connaissait parfaitement l'homme qui l'avait relevé pour être père de cinq enfans , & pour être aussi le plus vieux & le plus incorruptible de la compagnie.

Cependant , mon travail s'avancait. J'étais parvenu à démolir les fondemens par-dessous ; mais à mesure que mon trou se perçait , & que je voulais concerter avec Gefhardt les derniers moyens d'assurer mon évasion , je le trouvais chancelant , timide , indécis , & il ne cessait de me parler des obstacles que nous devions rencontrer. Il soutint que , sans un secours de dehors , je ne pouvais ni me sauver sûrement , ni faire qu'il ne fût pas entraîné dans mon malheur. Nous changeâmes donc de résolution. Je me fixai au parti qu'on va voir ; mais ce fut celui qui ruina mes projets & qui me fit perdre le fruit de huit mois de travail.

J'adressai une seconde lettre au capitaine Ruckhard ; je lui donnai de l'argent à reprendre sur ma caisse ; je le priai de revenir à Gummern , de se tenir prêt au temps marqué , & de m'y attendre six jours de suite , avec deux

chevaux de relai, sur le glacis de Klosterberg, en l'assurant que tout était préparé pour ma fuite.

Dans l'espace de six jours, Gefhardt aurait sans doute trouvé le moyen d'avoir le poste de ma prison. Je me repaisais, pendant ce temps, de l'espoir le plus flatteur ; mais, hélas ! cette illusion ne dura que trois jours. Il faut croire que la providence n'avait pas encore arrêté l'instant de ma délivrance. Gefhardt avait envoyé sa femme avec ma lettre à Gummern. Mal-adroitement elle dit au maître de poste que son mari avait un procès à Vienne, qu'il eût la complaisance de remettre cette lettre en mains sûres, &c, pour l'y déterminer, elle lui donna dix écus.

Cette largesse fit naître quelque soupçon dans l'esprit du maître de poste saxon qui crut entrevoir là-dessous du mystère ; il ouvrit la lettre, & en lut le contenu : puis, au lieu de la faire partir, ou de l'envoyer directement à Dresde, à son supérieur, il la porta lui-même au duc Ferdinand de Brunswick, gouverneur de Magdebourg.

De quel étonnement je fus frappé, lorsqu'à trois heures de l'après-dîner je vis dans ma prison entrer le duc lui-même, accompagné d'une suite nombreuse, & lorsqu'il me demanda d'un ton d'autorité, en me montrant ma lettre, qui l'avait porté à Gummern ? Sans me déconcerter, je répondis que je l'ignorais.

On se mit aussi-tôt à faire la visite la plus exacte. On fit entrer des forgerons, des charpentiers & des maçons. Après une demi-heure d'examen & de perquisition, on ne trouva ni le trou qui était au plancher, ni les coupures faites à mes chaînes. Seulement on découvrit le faux grillage de la fenêtre, qui fut sur-le-champ fermée par des planches, & à laquelle on ne laissa qu'un foupirail de six pouces de largeur.

Le duc éclata en menaces ; mais, toujours ferme, il eut de moi pour toute réponse, que je n'avais jamais vu la sentinelle qui m'avait rendu ce bon office, & que, dans la crainte de causer son malheur, je n'avais jamais voulu lui demander son nom.

Quand le gouverneur vit que ses représenta-

« fions étaient inutiles : « Trenck, me dit-il d'un
 » ton grave , mêlé de bonté , vous vous êtes
 » toujours plaint de n'avoir jamais été entendu
 » ni jugé légalement ? Eh bien ! je vous donne
 » ma parole d'honneur que vous obtiendrez l'un
 » & l'autre , & que je vous ferai ôter vos fers ,
 » si-tôt que vous m'aurez nommé l'homme que
 » vous avez chargé de cette lettre ».

— Monseigneur, lui répondis-je avec une fermeté noble , tout le monde sait que je n'ai pas mérité de ma patrie le traitement cruel que j'en reçois. Mon cœur n'a nul reproche à se faire. Je cherche à recouvrer ma liberté par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. Mais, si j'étais capable de nommer l'homme compatissant qui m'a secouru par humanité, si je pensais d'une manière assez basse pour acheter mon bonheur aux dépens de celui d'un autre , c'est alors que je mériterais de périr , comme un scélérat , dans les fers dont je suis chargé. Du reste , faites de moi ce que vous voudrez ; mais songez que je ne suis pas encore tout-à-fait abandonné , que je suis capitaine au service de Marie-Thérèse , & que je m'appelle Trenck. —

Le duc, étonné de cette fierté, me tourna le dos & partit. J'appris depuis, qu'en sortant de ma prison, il dit : « Je le plains & l'admire » tout-à-la-fois ». Cependant, pour un homme aussi prudent qu'il était, ce fut une grande faute d'avoir eu avec moi, en présence de toute la garde, cet entretien, qui dura assez long-temps, mais que j'ai cru devoir abréger ici ; car les soldats de la garnison, voyant que je savais garder mon secret, prirent en moi une telle confiance, qu'il me fut très-aisé de trouver parmi eux toutes sortes de secours. Le duc avait d'ailleurs dit, avec assez de légèreté, qu'il savait que j'avais caché de l'argent, & que j'en avais déjà distribué à plusieurs sentinelles.

Une heure s'était à peine écoulée depuis que le gouverneur était parti, que j'entendis un grand bruit : j'écoutai. C'était un malheureux grenadier qui venait de se pendre avec son cordon de cheveux aux palissades de ma prison. L'officier de garde entra encore une fois avec le major de place pour prendre une lanterne qu'on avait oubliée « : Quelqu'un de votre complot, me dit-il tout bas, » en sortant, vient de se pendre. Je fus, je l'avoue, extrêmement saisi, n'imaginant

pas que ce pût être un autre que mon honnête Gefhardt.

Un mouvement de douleur pénétra mon ame ; que cette idée désespérait. La réflexion me rappella la promesse que m'avait faite le duc , si je lui faisais connaître l'homme qui s'était chargé de ma lettre. Je frappai donc à la porte , & je demandai à parler à l'officier. Il vint à la fenêtre , savoir ce que je désirais. Je lui déclarai que , si le gouverneur y consentait , j'étais prêt à lui découvrir mon secret par écrit , & à lui seul , pourvu qu'on me donnât de la lumière.

L'officier se chargea de ma proposition. Le soir , on ouvrit mes portes , on me donna une plume , de l'encre & du papier avec de la lumière. On se retira , après m'avoir annoncé qu'on m'accordait une heure.

J'écrivis sur ma garde-robe , qui me servit de table. Je ne doutais point que Gefhardt ne fût mort ; j'allais le nommer : ma main trembla , & je sentis mon sang se glacer malgré moi. Je me levai rapidement ; & m'approchant du trou de ma fenêtre : « Ah , Dieu ! m'écriai-je , n'y aura-

» n'il personne qui soit assez sensible pour m'aps
 » prendre quel est celui qui vient de se pendre !
 » & ne me donnera-t-on pas les moyens de
 » sauver ceux qui vivent » ?

Ma fenêtre était ouverte encore , on ne la
 ferma que le lendemain. J'enveloppai cinq pis-
 toles dans un morceau de papier. En les jettant ,
 je dis assez haut : « Ami , prends cet argent , &
 » fauve les jours de tes camarades ; on va me
 » trahir & charger ta conscience du meurtre
 » qu'on ne rougira pas de commettre pour im-
 » primer la terreur ».

On ramassa le papier. Après un moment de
 silence , qui ne fut interrompu que par des
 soupirs , on me répondit à voix basse : « C'est
 » Schuz , de la compagnie de Ripp ».

J'écrivis aussi-tôt Schuz , au lieu de Gefhardt.
 C'était pourtant la première fois que j'avais
 entendu ce nom , & jamais je n'avais eu de
 relation avec ce soldat. Quand ma lettre fut ter-
 minée , je demandai le lieutenant . . . il vint ,
 la prit , s'empara de ma chandelle & de mon
 écritoire , & on referma les portes. Mais le duc

avait pressenti mon détour, & présumait bien que plus d'un soldat devait m'être connu ; je n'obins donc ni conseil de guerre, ni audience.

La fuite m'a éclairé sur les véritables causes de cet évènement.

Lorsque j'étais encore détenu dans la citadelle, j'avais entendu sous ma fenêtre un factionnaire, qui blasphémait avec une énergie remarquable, & qui dit de manière que je pus l'entendre : « Au » diable le service de Prusse ! si Trenck savait » ce que je pense, il ne resterait sûrement pas » dans son f. . . caveau ».

Aussi-tôt j'étais entré en conversation avec lui, & il m'avait dit que si je pouvais lui donner l'argent nécessaire pour acheter une petite barque où nous pussions traverser l'Elbe ensemble, mes serrures seraient bientôt finies & mes portes ouvertes.

De l'argent, je n'en avais point. A son défaut, je lui remis un bouton de manchettes de brillants, qui pouvait valoir cinq cents florins, & que personne ne me connaissait. Il le prit, mais de cet

instant il ne me parla plus. Souvent il menait la garde près de moi, Je le questionnais. Je le reconnaissais à son accent Westphalien quand il parlait aux autres ; à moi, il ne répondait pas.

Il est probable que cet homme avait trouvé bon de s'approprier l'argent de mon bouton de manche , & qu'il l'avait montré ; car , après que le duc m'eut quitté , le lieutenant de garde traita Schuz fort mal , & lui dit : — « A coup sûr , tu es le traître qui s'est chargé de la lettre de Trenk , car depuis quelque - temps on n'a vu manger beaucoup d'argent , on n'a même vu des louis , d'où les tenais-tu » ?

Schuz fut effrayé. Il craignait que je ne le trahisse , afin de me venger de sa coquinerie. Il vint presque aussi-tôt relever à mon poste : & encore frappé du premier mouvement de terreur , il s'étrangla avec le cordon de ses cheveux.

Cette complication d'événemens est remarquable. Un an après son crime , le perfide est puni de sa lâcheté , & sa mort assure la vie du bon Gefhardt !

Afin de me rendre toute communication difficile avec les soldats , on doubla mes sentinelles. Gefhardt fut bien replacé à mon poste , mais ce n'était qu'avec d'extrêmes précautions , & toujours avec quelque danger , qu'il pouvait parvenir à me dire quelques mots. Il me rendit grâces de ma discrétion , me souhaita un meilleur sort , & m'apprit que la garnison allait se mettre en campagne.

J'éprouvai quelques alarmes à cette nouvelle inattendue. Tout ce que j'avais projeté pour ma fuite , je le voyais prêt à devenir nul. Je relevai promptement mon courage , quand je songeai qu'on n'avait pas découvert ma mine , que j'avais encore cinq cens florins , ma provision de chandelles , & tous mes instrumens bien cachés.

Environ huit jours après cet événement , la guerre de sept ans fut ouverte , & les régimens se mirent en marche.

Le major de Wegner entra pour la dernière fois dans ma prison. Il me remit à la garde d'un nommé Bruckhausen , nouveau major de milice. C'était le plus brutal , le plus grossier de tous

les hommes. J'aurai souvent occasion de parler de ce major. Dans le second volume de mes Œuvres on peut lire son caractère, dans une satire qui a pour titre : *La Destinée de M. le Major Kilian de Mops.*

Ce fut ainsi que je perdis tous mes anciens majors & lieutenans de garde. Ils m'avaient tous, à l'envi, donné des témoignages d'estime ; tous m'avaient traité avec les égards dus à l'humanité. Ainsi, j'étais un vieux prisonnier qui se trouvait tout-à-coup dans un monde nouveau, sans avoir changé de place.

En dépit de cette réunion de circonstances, mon courage ne s'abattit point, parce que je savais que les officiers & les soldats de milice étaient encore plus faciles à séduire que ceux des troupes réglées. Je ne fus pas long-temps à me convaincre que je n'avais pas fait là-dessus de fausses suppositions.

Quatre lieutenans avaient été choisis pour garder tour-à-tour le fort de l'Etoile. En moins d'un an, trois d'entre eux furent avec moi d'intelligence.

Les régimens étaient à peine en campagne ; quand le commandant de Borck parut dans ma prison , avec l'aspect menaçant d'un gardien féroce , impitoyable. Le roi lui avait confié une personne sur sa tête , & , par une suite toute naturelle , on lui avait permis de me traiter absolument suivant sa fantaisie. L'esprit de cet homme était réellement très-étroit , son cœur était dur ; & quand il avait reçu des ordres , quels qu'ils fussent , il y obéissait en esclave. Son caractère d'ailleurs était soupçonneux , facile à s'alarmer , & très-enclin à mal faire ; aussi , toutes les fois qu'il supposait qu'il ne m'était pas impossible de briser mes fers , était-il dans les plus vives alarmes. Il faut encore dire que le traitement rigoureux qu'on me faisait subir , me rendait suspect à ses yeux , parce qu'il le contraignait à me regarder comme un rebelle. Ainsi , l'opinion qu'on avait publiquement du caractère qu'on me prêtait , & les méprisables inclinations de Borck , se réunissaient pour autoriser la barbarie dont il usait envers moi.

Son entrée dans ma prison annonça moins un officier qui visitait un autre officier malheureux , qu'un bourreau qui venait épouvanter un

criminel. Il était suivi de forgerons, qui m'attachèrent au col un carcan de la largeur d'une main. Ce carcan tenait par une forte chaîne à l'anneau du pied. Deux autres chaînes plus légères furent encore attachées à ce carcan, & par leur moyen on me faisait aller tantôt à gauche, tantôt à droite, comme un ours qu'on tient enchaîné. Un maçon vint presque aussi-tôt fermer ma fenêtre, à laquelle on ne laissa qu'un soupirail très-rétréci. Borck me fit encore ôter mon lit, me refusa de la paille, se permit les plus atroces injures contre l'impératrice-reine, contre ses troupes & contre moi. Il est vrai que je lui répondis sur le même ton, ce qui lui donna un accès de fureur, avec des redoublemens.

On peut se faire une idée du sort auquel j'étais soumis, entre les mains d'un tyran aussi féroce. Heureusement on ne découvrit point que l'anneau du pied avait été limé. On avait beau y ajouter de nouveaux fers, tout cela devenait inutile si, avec le temps, je pouvais m'en débarrasser, & cela n'était pas impossible. L'amadou, le papier, la chandelle, les instrumens ne me manquaient pas, & l'espérance restait dans mon cœur. Il était en effet impossible de percer dans

le fossé, puisqu'on y plaçait deux sentinelles ; mais je me flattais toujours de pouvoir gagner , sans beaucoup de peine , quelque officier de garde , à force de sacrifices ; de trouver des secours , & de rencontrer un libérateur comme j'en avais déjà eu un au château de Glatz.

Je n'aurais jamais pu rien entreprendre à mon avantage, si l'on eût suivi à la lettre les ordres de Frédéric , car toute communication avec les hommes devait m'être absolument interdite. Quatre personnes différentes devaient avoir les clefs de mes portes ; le commandant , une ; le major de place , la seconde ; le major du jour , la troisième ; & le lieutenant de garde , la quatrième. Il n'était pas présumable que je pusse parler à chacun d'eux en particulier. On exécuta d'abord avec assez de ponctualité les ordres rigoureux qu'on avait reçus , si ce n'est que le commandant se montrait seulement tous les huit jours. Mais tant de prisonniers de guerre arrivèrent successivement à Magdebourg , que le major de place fut forcé de confier sa clef au major du jour ; & comme la citadelle était éloignée d'une demi-lieue du fort de l'Etoile , le commandant ne revint plus.

Depuis 1746, le général prussien de Wallrabé était aussi prisonnier dans le même fort, où on lui avait, dans l'intérieur, donné sa maison particulière, avec trois mille rixdalers à dépenser. L'officier de garde & le major du jour dînaient communément avec lui, & la société les y retenait souvent jusqu'au soir. Petit à petit ces messieurs usèrent d'indulgence à mon égard, & quand on devait venir faire visite chez moi, ils confiaient leurs clefs au lieutenant de garde. Je trouvai ainsi l'occasion de parler à chacun d'eux séparément, & ils ne demandaient pas mieux. Cette facilité fut la première cause des nouvelles entreprises que j'imaginai. Comme je ne veux pas ennuyer mes lecteurs, j'en parlerai le plus rapidement qu'il me sera possible.

Borck avait choisi, pour se relayer, trois majors & trois lieutenans. Ma situation était réellement déplorable. Des chaînes énormes, attachées à mon carcan, me défendaient tout mouvement. Il me fallait quelques mois pour observer quelles étaient les parties de mon ajustement de fer que l'on regardait comme indestructibles, & je ne devais rien risquer avant d'avoir fait, avec beaucoup de soin, une observation aussi essentielle.

La privation de mon lit était la plus douloureuse de mes souffrances. Il me fallut donc m'adosser contre un mur humide, m'asseoir à terre, & tenir avec les mains les fers attachés au carcan, parce qu'ils m'étranglaient, & appuyaient sur la nuque avec tant de force, que j'en éprouvais des douleurs de tête presque insupportables. Comme la barre qui écartait mes mains en forçait une à baisser, tandis que, de l'autre, appuyée sur le genou, je soutenais le carcan, mes bras s'engourdirent si fort, que, tous les jours, on y appercevait une diminution sensible. S'il m'était aisé de dormir, ou de prendre quelque repos dans une gêne aussi horrible, on peut le penser. Mes forces physiques & morales ne purent résister à tant de maux; & je fus atteint d'une fièvre brûlante.

Comme Borck aurait voulu terminer mes jours; afin d'être délivré de la dangereuse peine de me conserver, il fut insensible à ma situation. Ce fut alors que je sentis combien était douloureux le sort d'un prisonnier qui se trouvait sans lit, loin de tout secours, de tout soulagement, & dénué de toute consolation. Quand le corps est affaibli, l'ame la plus énergique tombe dans la faiblesse,

& la raison n'est plus que d'une faible ressource. Aujourd'hui encore, quand je songe à ce qui se passa dans tout mon être, au moment dont je parle, il m'est impossible de me défendre d'une secrète horreur. J'avais pourtant plus de courage que n'en aurait eu à ma place un philosophe qui, comme moi, aurait eu des pistolets dans sa prison ; parce que, d'un côté, j'étais résolu à attendre mon sort, à braver les persécutions, à souffrir en homme, & que, de l'autre, je conservais on l'espérance de m'échapper, ou celle d'être réclamé quand la paix se fait conclue.

Je fus malade pendant environ deux mois. Ma faiblesse devint si extrême, que je ne portais qu'avec beaucoup de peine mon pot à l'eau jusqu'à ma bouche. Qu'on me voie assis à terre, pendant un si long temps, dans une prison humide, chargé de chaînes depuis la tête jusqu'aux pieds, n'ayant pour toute nourriture que du pain de munition, sans le secours d'un bouillon, propre à me donner la substance dont j'avais besoin, sans celui d'aucun médecin, privé des consolations de tout ami, réduit enfin à attendre ma guérison de mon seul tempérament, & que l'on se peigne alors ce que j'ai dû souffrir. On

Cependant , à compter du jour où j'avais éprouvé si cruellement le besoin de la foie , & où j'avois bu si largement , je me rétablissais à vue d'œil ; & on ne fut pas peu surpris , quand on me vit revenir en pleine santé. Les officiers , aux soins desquels on avait confié ma garde , s'étaient attendris sur mon sort ; enfin , après six mois des souffrances les plus épouvantables , un nouveau jour sembla se lever pour moi ; l'espérance , que j'avais à-peu-près perdue , revint fortifier mon ame.

Un des majors confia au lieutenant Sonntag les clefs de ma prison. Cet officier se voyant seul avec moi , me parla sans détour ; il me confia qu'il était accablé de dettes & de misère. Je lui remis aussi-tôt vingt-cinq louis , & ce don établit entre nous les fondemens d'une amitié que rien n'a jamais altérée. Les deux autres officiers de garde s'humanisèrent aussi insensiblement , & ils devinrent mes amis. J'avais encore gagné l'affection d'un des majors ; ses jours de garde , les officiers passaient avec moi des heures entières , & lui-même passait aussi quelquefois des demi-journées dans mon cachot. Je découvris bientôt que ce major vivait mal-aisément , je lui fis présent d'une

d'une lettre de change de deux mille florins , & il résulta de toutes mes générosités de nouveaux moyens de faire quelques nouvelles tentatives.

L'argent était le principal ressort dont je devois me servir ; à force d'en user , j'eus bientôt épuisé ma bourse avec les officiers , & je ne possédais plus que cent florins , quand je trouvai une occasion d'y faire entrer de nouvelles espèces.

Le capitaine K. . . h , qui faisait les fonctions de major , avait un fils qui venait d'être cassé , & qui se trouvait sans état. Il me parla de la situation de ce malheureux fils ; je l'envoyai à ma sœur , qui demeurait près de Berlin ; elle lui donna cent ducats. Il vint lui-même m'en informer en m'apportant des nouvelles de cette sœur aussi chérie qu'infortunée. Elle étoit au lit de la mort. En peu de mots , elle me mandait que mon sort cruel & la perfidie , dont elle avait été la victime à Berlin , en 1755 , l'avaient réduite aux dernières extrémités , en lui occasionnant une maladie qui durait depuis deux ans. Elle faisait des vœux pour que je pusse parvenir à reprendre ma liberté ; elle finissait en me recommandant sa famille. Depuis elle s'est pourtant rétablie ;

elle a épousé , en secondes noces , le colonel de Ræpe , & elle a vécu avec lui jusqu'à sa mort , arrivée en 1758. Je ne raconterai point ici son histoire ; la cendre de Frédéric perdrait trop à ce qu'elle fût divulguée , & peut-être , en me rappelant le passé , mes ressentimens prendraient-ils une force que je ne veux pas leur donner.

K. . . n , vint me trouver comblé autant de joie que d'argent. Je concertai avec son pere les moyens de lui procurer de l'emploi. J'écrivis à Petersbourg , à mon amie la chanceliere , comtesse de Bestuchew & à l'empereur Pierre. Je leur adressai pour le jeune homme les recommandations les plus vives , & je sollicitai , pour mon compte , tous les secours qui seraient en leur puissance.

K. . . n , passa à Hambourg , ensuite à Petersbourg , où sur-le-champ il fut nommé capitaine , & major bientôt après. Par la voie d'un marchand de Hambourg que son pere connaissait , & qui était son correspondant , il me fit l'amitié de m'adresser deux mille roubles que je devais aux bontés de la chancelière. Il fut richement récompensé de ce service à Petersbourg ,

bù il jouissait d'une fortune brillante ; malheureusement pour lui l'empereur Pierre fut détrôné quelque temps après cette époque.

Je savais que le pere K... n'était un honnête homme , très-mal-aisé ; je lui donnai sur-le-champ cent ducats , dont il a été reconnaissant jusqu'au dernier jour de sa vie. J'en distribuai à-peu-près autant entre les autres officiers , & les choses s'arrangèrent si bien , que le lieutenant Glexin remettait les clefs au major sans avoir fermé les portes , & passait souvent une partie de la nuit à côté de moi. Mon argent servait à faire boire les sentinelles ; pendant un certain temps , tout alla selon mes vœux , & le cruel Bork fut trompé.

On me fournissait de la chandelle ; on m'apportait des livres , des gazettes. Les journées s'écoulaient ; je lisais , j'écrivais , je m'occupais si bien que je perdais presque de vue ma triste situation. On était pourtant obligé de prendre des précautions , quand l'inspection passait au brutal major Bruckhausen ; mais avec l'autre major , qu'on nommait Z... & dont je m'étais fait un ami , on pouvait agir librement & en toute sûreté. J'avais gagné celui-ci comme on gagne un avare.

d'abord en lui promettant d'épouser sa fille aussitôt que je serais libre, ensuite en lui souscrivant une cédute de dix mille florins, dans le cas où je mourrais en prison.

Le lieutenant Sonzag osa enfin risquer de me faire faire secrètement de nouvelles menottes. Elles étaient si larges que j'en dégageais mes mains avec beaucoup de facilité, il y risquait d'autant moins que les lieutenans seuls visitaient mes chaînes. Les anneaux d'ailleurs étaient parfaitement semblables aux premiers. Et Bruckhausen était trop peu clairvoyant pour découvrir une pareille supercherie. Il ne m'était point difficile de me débarrasser de mes autres fers. Lorsque je prenais de l'exercice, j'avais coutume de tenir mes chaînes d'une main & d'entretenir toujours la même bruit, afin d'en imposer aux sentinelles.

Le carcan était la seule entrave dont je ne pouvais pas me délivrer, il était si bien soudé qu'en y changeant quelque chose, on aurait trahi mon secret. Je parai enfin à cet inconvénient, en parvenant à couper l'anneau où pendait ma chaîne, de manière que rien ne m'était plus

facile que de défaire & de former la partie voisine avec de la mie de pain , préparée comme je l'ai dit plus haut. Je pouvais ainsi me dégager de tous mes fers , & jouir d'un sommeil tranquille. A toutes ces facilités , on ajoutait le soin de me procurer des cervelas & de la viande froide , de sorte que ma situation était devenue très-supportable.

Je commençai alors à travailler à ma mine. Malheureusement , parmi les trois officiers que j'avais mis dans mes intérêts , il ne s'en trouvait aucun qui se feroit le courage de faire pour moi ce que le brave Schell avait fait à Glaux. Les frontières de la Saxe étaient très-voisines du lieu de ma captivité ; mais la Saxe était au pouvoir des Prussiens , & la fuite était extrêmement dangereuse. Auprès de gens qui ne voulaient rien risquer , tous les raisonnemens étaient superflus. Gloxin & Sonntag ne manquaient pourtant point de bonne volonté ; mais celui-ci avait des scrupules , & celui-là manquait de cœur. Sonntag avait un frère à Berlin ; il craignoit de lui nuire , & cette idée rendoit ses scrupules plus tenaces.

On n'aurait point de doubles sentinelles.

A leurs pieds, il n'était pas possible de percer & de continuer le trou que, depuis deux ans, j'avais fait sous les fondations. Il n'était pas plus possible de franchir, sous les yeux des gardes, des pallissades de douze pieds de hauteur.

Tout cela me fit adopter le projet qu'on va voir. Il exigeait le travail, les forces d'un Hercule; mais il était praticable, & cela me suffisait.

Le lieutenant S... avait observé que de mon trou jusqu'à la galerie souterraine du principal rempart; il y avait trente-sept pieds à percer. Ma prison y touchait; ainsi je pouvais travailler sous les fondemens du rempart, & mon dessein devenait d'une issue bien plus vraisemblablement heureuse, parce qu'un sable très-fin faisait le fond.

Il ne me fallait que parvenir à entrer dans cette galerie pour être certain de ma liberté. On m'instruisit exactement de ce que j'avais de pas à faire, tant à droite qu'à gauche, pour trouver dans le souterrain la porte qui aboutissait au second rempart. Le jour pris pour ma fuite, l'officier devait secrètement m'ouvrir les autres

portes. Au besoin , je me ferais muni de lumière, d'un pied-de-chèvre & de perçoirs pour surmonter tous les obstacles. Mon argent & la Providence auraient fait le reste.

Je me déterminai donc à changer la direction de mon trou , ou , pour mieux dire , j'en fis un nouveau. Cet ouvrage employa six mois entiers, & même davantage. J'ai déjà fait remarquer ce que je rencontrais de difficultés à prolonger, de l'aide seule de mes mains , le trou dans lequel je descendais : je ne pouvais pourtant employer le secours d'aucun instrument , parce qu'à coup sûr , le bruit aurait éveillé l'attention de mes sentinelles. Quand j'eus démolì les fondemens de ce côté , je vis que ceux du principal rempart avaient tout au plus un pied de profondeur , ce qui , dans un fort de cette importance , est une faute très-capitale. Je ne fus donc pas obligé de creuser si avant , & mes travaux en devinrent moins pénibles.

D'abord , mon ouvrage me réussit parfaitement. En une seule nuit je l'avancai de trois pieds. A mesure que je tirais le sable , je l'ensoufflais dans mon premier trou. Mais quand

j'eus creusé dix pieds en avant, de nouvelles difficultés vinrent me traverser. Avant de pouvoir rien faire, j'étais obligé de vider avec la main le trou par lequel je me glissais. Ce travail exigeait beaucoup de temps. Il fallait ensuite tirer par poignées le sable du canal, afin de me débarrasser & de pouvoir avancer.

Quand j'eus traversé au-delà de vingt pieds, je supputai que, dans l'espace de vingt-quatre heures, il me fallait ramper sur quinze cents ou deux mille toises, pour retirer le sable & pour le replacer. Après cette longue & fatigante opération, j'étais encore forcé de nettoyer toutes les fentes de mon plancher, parce qu'à la visite, le sable, qui était éclatant comme la neige, m'aurait indubitablement trahi. Je rétablissais ensuite la partie du plancher que j'avais défaite; enfin, je reprenais mes fers. Une journée de ce travail me causait une telle lassitude, que j'avais besoin de trois jours de repos pour retrouver mes forces.

Afin de m'épargner tout l'espace qui pouvait m'être rigoureusement inutile, je rétrécis tellement mon canal, qu'il m'était impossible d'y

ramper qu'en me resserrant beaucoup, & que je ne pouvais pas y porter la main à ma tête. Outre cela, j'étais obligé de travailler nud, car en salissant ma chemise, j'aurais fait naître les soupçons. A quatre pieds de profondeur on rencontra de l'eau, le gravier commençait; le sable était mouillé. J'avais remarqué tout cela.

J'avais bien imaginé de faire des sacs à sable; ce qui m'aurait épargné beaucoup de peine, parce qu'il m'aurait été très-facile de les forer & de les rentrer. L'embarras n'était point que les officiers me passassent de la toile, ils auraient pu m'en procurer très-aisément; mais, en cas de malheur, cette toile aurait fait éclat; elle aurait occasionné des recherches rigoureuses, jusqu'à ce qu'on eût découvert comment elle serait entrée dans ma prison.

Je cherchai dans mon lit une partie des ressources dont j'avais besoin. Je découpai ma paillasse & mes draps pour en faire des sacs; & quand Bruckhausen venait faire la visite, j'avais l'attention de m'étendre sur ce lit dépourvu, en contrefaisant le malade.

Mais, cet ouvrage si laborieusement, si douloureusement prolongé, je me suis presque décidé à l'abandonner volontairement, quand j'approchai de la sortie. Souvent, exténué de fatigue, brisé, hors d'haleine, je m'asseyois sur mon tas de sable, avec la crainte de n'avoir pas assez de temps pour tout remettre en place. Quelquefois je me trouvais si fort découragé, qu'il me passait par la tête de laisser faire la visite sans avoir refermé les trous de mon plancher. Il est bien certain que si je voulais tout replacer, il m'était impossible, dans la révolution d'un jour entier, de manger un morceau de pain sans rien faire.

Il ne fallait que quelques minutes de repos pour me remettre; le courage revenait; le souvenir de mes premiers travaux, le succès, l'espérance, me portaient à de nouveaux efforts. Alors, je retournais à l'ouvrage, je creusais; & la visite arrivait souvent cinq minutes après que j'avais fini ma journée.

J'étais enfin arrivé à six ou sept pieds de la sortie après laquelle je soupirais depuis si longtemps, quand un accident imprévu & très-singulier

lier vint encore me traverser & rendre inutile tout ce que , jusqu'alors , j'avais fait avec tant de peine. Quand je voulais travailler sous les fondemens du rempart , à côté du fossé où étaient les sentinelles , je me débarrassais du poids de mes fers , à l'exception du carcan & du crochet qui y était attaché. La sentinelle crut entendre quelque bruit. Lorsque j'étais déjà à quinze pieds environ de mon cachot , elle en avertit l'officier de garde ; & tous deux , en y prêtant attention , m'entendirent traîner les sacs. On en fit le rapport le lendemain , & le major , qui avait pour moi de l'amitié , entra avec le major de place , un maréchal & un maçon.

L'effroi me prit ; le lieutenant m'instruisit , par signe , qu'on m'avait trahi. La visite fut commandée , mais les officiers refusèrent de la continuer : en conséquence , le maçon & le maréchal ne trouvèrent rien de dérangé. Ils n'examinèrent pas même mon lit , auquel il manquait des draps & plus de la moitié de la paille.

Le major de place , qui ne passait pas pour un homme d'esprit , traita de sottise le rapport de la sentinelle : « Nigaud que tu es , lui dit-il en

« sortant, c'est une taupe, & non pas Trenck ;
 » que tu as entendu remuer sous terre. Comment
 » veux-tu qu'il puisse aller si loin de sa prison » ?
 Alors chacun se retira.

Ainsi, le temps devenait précieux, car, si
 l'on se fût avisé de faire la visite le soir, une
 fois seulement, on m'aurait trouvé travaillant ;
 mais, par bonheur, l'idée n'en vint à personne,
 pendant l'espace de dix ans que je demurai en
 prison. Le commandant, le major de place, &
 Bruckhausen, qui n'étaient pas de grands génies,
 me portaient pas leurs vues bien loin ; quant aux
 autres, qui me voulaient du bien, ils ne cher-
 chaient pas à y voir.

J'aurais pu aisément, trois jours après cet
 accident, sortir par mon souterrain ; mais, au
 moment de m'échapper, le jour même de l'ins-
 pection de Bruckhausen, à qui je réservais l'em-
 barras de ma fuite, son bonheur voulut qu'il
 tombât malade pour quelques jours, & que
 K....n fît son service.

Il se montra enfin à la visite, à peine eut-on
 fermé les portes, que je me remis à travailler

avec d'autant plus de courage, qu'aux trois derniers pieds, je pouvais me dispenser de sortir du sable, & que je n'avais plus qu'à le jeter derrière moi.

On ne saurait se figurer avec quelle ardeur je m'en allais creusant, lorsque, pour mon malheur, le même soldat qui m'avait, quelques jours auparavant, entendu remuer sous terre, se trouva encore de garde. Son amour-propre était piqué, il était presque certain de son fait; il se coucha donc à plat-ventre, & m'entendit encore une fois travailler sous terre. Il appella aussitôt ses camarades qui allèrent faire leur rapport. Le major fut averti, il se présenta, se porta au-delà des palissades, & m'entendit de même fouiller auprès de la porte qui devait m'ouvrir un passage dans la galerie. Des soldats, avec des lanternes, entourèrent la porte à l'instant, & l'on m'attendit pour se saisir de moi.

Comme j'étais occupé à débarrasser le sable sous la porte, & que je dégagais la première ouverture, j'aperçus de la lumière, & je vis ensuite bien distinctement ceux qui m'attendaient. Quel aspect ! un coup de foudre m'aurait moins

« diable pour ami , c'est lui qui me fait passer tout
 » ce dont je puis avoir besoin ; nous jouons toutes
 » les nuits au piquet ensemble , & il fournit la
 » lumière ; ainsi faites comme vous l'entendrez
 » pour me garder , il saura toujours bien , mal-
 » gré vous , me tirer d'ici ».

Bruckhausen & le major de place restèrent stupéfaits ; les autres se mirent à rire. Enfin , après qu'ils eurent bien tout examiné , visité , & qu'ils eurent fermé les portes : « Arrêtez , Mes-
 » sieurs , leur criai-je , revenez , vous avez oublié
 » quelque chose de bien important ». Ils ren-
 trèrent ; aussi-tôt je leur présentai une des limes
 que j'avais cachées , & je leur dis : « Eh bien ! dou-
 » terez-vous encore que le diable ne me serve à
 » souhait ; tenez , voyez » ? Nouvelle visite , nouvel
 examen. Ils se retirèrent. Les quatre serrures
 étaient à peine fermées , que je les rappelai
 encore une fois. Ils revinrent sur leurs pas en
 murmurant & en jurant après moi. Alors je leur
 montrai un coiffeau & dix louis d'or , que j'avais
 sortis à dessein. On ne savait se peindre leur
 embarras. Quant à moi , tout cela me faisait
 rire ; & , quoique succombant , pour ainsi dire ,
 sous le poids de l'infortune , je ne m'en moquais
 pas

pas moins de l'ineptie de mes gardes. Grace à leur puifillanimité, bientôt le bruit fe répandit dans la ville, & fur-tout parmi la populace, que j'étais un forcier, un magicien en relation avec le diable.

Un major, nommé Holzkammer, homme avare, voulut profiter de cette circonftance. Un bourgeois, auffi imbécille que curieux, fort aife, difait-il, de voir un forcier, lui avait promis cinquante écus, s'il pouvait obtenir la permiffion de me regarder feulement par la porte. Holzkammer m'en prévint; & nous voilà d'accord pour nous amufer de la ftupidité du bourgeois. Notre plan une fois concerté, il me fit paffer un mafque hideux, avec un nez énorme.

Auffi-tôt que j'entendis ouvrir les ferrures; je me cachai le vifage de mon mafque, & je me présentai comme un nain. Le bourgeois fe retira avec effroi : « Patience, lui dit Holzkammer, » fi vous m'en croyez, nous reviendrons fous » un petit quart-d'heure, peut-être aura-t-il une » autre forme ». En effet, je me montrai la féconde fois en chemife, ayant les yeux baiffés, & le vifage barbouillé de blanc, fous la figure d'un

revenant. Le bourgeois s'éloigna de nouveau, & revint une troisième fois. J'avais alors mes cheveux noués par-dessous le nez, & je tenais un plat d'étain sur la poitrine. Dès que la porte s'ouvrit, je pris un air menaçant, & d'une voix de tonnerre, je criai : « Retirez-vous, coquins, ou je vous » tords le col à tous ». On ne me fit pas répéter ; chacun, selon la convention faite, se retira bien vite, & le bourgeois curieux en fut pour ses cinquante écus.

Il était expressément défendu de mener personne dans le fort de l'Etoile ; & , quelques instances que le major eût faites au bourgeois pour l'engager à taire absolument cette aventure, cependant, au bout de quelques jours, il ne fut plus question que de ma magie dans toutes les maisons où l'on donnait à boire. On citait celui qui, dans une heure, m'avait vu sous trois formes différentes, & au rapport duquel, en exagérant, selon l'usage, on n'avait pas manqué d'ajouter encore. Le gouvernement prit connaissance de l'affaire ; le bourgeois fut mandé, questionné. Il nomma l'officier qui lui avait procuré ce plaisir, s'engagea même à confirmer sa déposition par serment, & cita des témoins oculaires. Cette plai-

fanterie, qui fit beaucoup parler de moi, attira quelques désagréments au major Holzkammer ; il fut mis pour quelques jours aux arrêts : nous en fîmes souvent dans la suite. Personne ne pouvait, sur-tout, concevoir comment, malgré tous mes surveillans, mes gardes, & le poids de mes fers, j'osais encore, presque chaque année, tenter de nouvelles entreprises, & en faire accroire à ceux qui me visitaient dans ma prison.

On peut voir par-là combien il est aisé de tromper les hommes ; combien il est facile d'en imposer par des prestiges, de faire de prétendus miracles, & il n'est pas plus difficile d'y reconnaître quelle est l'origine de toutes les histoires absurdes des forciers, des revenans, & des vampires.

Le mauvais succès de cette tentative, qui me coûta plus d'un an de travail, & qui m'avait tellement affaibli, que je ressemblois à un squelette vivant, m'aurait, à coup sûr, ôté toutes les facultés de mon ame, sans un reste d'espoir, que je conservais encore, de me sauver par le moyen de mon officier de garde, dont le courage me paraissoit presque déterminé.

J'ai dit que je n'avais plus de lit. Je ne fus pas long-temps sans ressentir les effets de sa perte. Une fièvre chaude, très-violente, me saisit, & j'en serais mort certainement, si les majors & les officiers ne m'eussent pas, à l'insu du commandant, donné tous les secours nécessaires. Bruckhausen seul demeura sans pitié, & continua d'exécuter ses ordres avec la plus grande sévérité. Le jour où, par malheur, il était de visite, on observait les formalités les plus sévères, & l'on faisait l'examen de mes fers dans toute la rigueur de l'ordonnance. J'étais si faible, que, même débarrassé de mes chaînes, j'eusse été hors d'état de me porter à cent pas de ma prison. Je fus six mois à recouvrer mes forces, & avant de pouvoir exécuter de nouveaux essais.

Enfin, je parvins à empêcher que Bruckhausen ne visitât mes fers; & je fis si bien, qu'il en commit le soin à l'officier de garde. Dès que j'entendais le bruit des premières ferrures, je découvrais ma garde-robe, qui était près de moi; il en sortait des exhalaisons si fétides, qu'elles forçaient Bruckhausen à reculer, & même à s'arrêter sur le seuil de la porte.

Un jour il entra chez moi dans l'instant qu'on venait d'apporter la nouvelle d'une bataille gagnée. Plein d'arrogance , & bouffi d'orgueil , il se répandit en invectives grossières contre tous les Autrichiens , & s'en permit même contre la personne de ma souveraine. Transporté de fureur , j'arrachai l'épée du lieutenant qui était à côté de moi ; & , si Bruckhausen n'eût évité prudemment le coup , en s'élançant hors de la prison , je l'aurais cloué contre la muraille. Depuis ce jour il devint si craintif , qu'il n'osait plus approcher de ma personne en faisant sa visite : il ne manquait pas de faire passer devant lui deux hommes avec leurs fusils & bayonnettes croisés , & il avait grand soin de se tenir à la porte derrière eux. Cet accident me servit , parce que Bruckhausen était le seul dont j'eusse à redouter les regards.

Puisque je suis ici sur le chapitre de cet homme , je renvoie mes lecteurs à la satire (1) que j'ai faite contre lui , & dont j'ai parlé ci-dessus. Mais , pour faire juger de sa stupidité & du mé-

(1) Elle se trouve dans le second volume de mes ouvrages littéraires.

pris avec lequel je le traitais , je vais , entre autres traits remarquables , en rapporter un qui peut le peindre tout entier.

Lorsque je travaillais à ma mine , j'avais fait la découverte d'un boulet de canon de vingt-quatre livres , & je le plaçai au milieu de ma prison. Quand Bruckhausen vint , à l'ordinaire , faire sa visite , & qu'il l'aperçut : « Quel grand diable » est-ce là , demanda-t-il d'un air tout étonné ? » C'est , lui répondis-je , une partie de la munition que le diable me fournit. Soyez tranquille , » les canons arriveront sous peu , alors j'aurai » mon tour , & vous connaîtrez ce qu'est Trenck ».

Il demeura tout stupéfait , & courut faire son rapport. Il était d'un esprit si borné , qu'il ne pouvait pas concevoir comment ce boulet avait pu naturellement entrer dans ma prison. Je composai la satire que je fis contre lui , lorsque j'eus la permission d'écrire , ainsi que je l'expliquerai plus bas , pendant que le feu landgrave de Hesse-Cassel était gouverneur de Magdebourg. Le landgrave , qui connaissait parfaitement la stupidité du personnage , se la fit lire par lui-même ; le sot fut le premier à en rire. Il n'y comprenait rien ,

quoique j'eusse employé ses expressions triviales , & qu'une partie de son histoire & de son caractère s'y trouvât fidèlement rapportée. Le landgrave en parut satisfait. Après ma détention , il m'en a rendu lui-même le manuscrit , tracé avec mon sang , pour le publier dans mes autres écrits.

Parmi les événemens de mon histoire , je ne dois point passer sous silence l'aventure suivante. A l'époque où mon projet de fuite échoua , je fus visité dans ma prison par un certain général de Krusemarck , avec qui j'avais été lié d'intimité pendant que nous étions tous deux cornettes dans les gardes du corps. Lorsque je m'attendais à recevoir de lui quelque témoignage d'estime , d'amitié , même de compassion , cet homme me demanda , d'un ton dur , impérieux , quelles étaient mes occupations , & si je ne m'ennuyais pas. Comme j'ai gardé toujours , & dans toutes les rencontres où je me suis trouvé , la fermeté mâle de mon caractère , ma réponse fut aussi fière que sa demande avait été piquante : « Oui , » lui répondis-je , je fais occuper mon esprit ; » & lorsque je suis las de donner carrière à mes » réflexions , je m'amuse à faire sur la justice de

» ma cause des rêves plus agréables peut-être ;
 » quoique je sois détenu dans les fers, que ceux qui
 » se croient autorisés à me maltraiter injustement »
 « Si vous eussiez , dans le temps , su corriger votre
 mauvaise tête , me répliqua - t - il , & que vous
 eussiez voulu demander grace au plus juste des
 rois , vous ne vous trouveriez peut-être pas
 dans la malheureuse position où vous êtes. Tout
 coupable qui ne fait pas s'humilier , & qui ose
 tenter encore de se sauver par ses propres moyens ,
 en séduisant les soldats du prince , n'est pas digne ,
 en effet , d'un meilleur sort que le vôtre ». J'avoue
 qu'à ce propos injurieux je ne fus pas maître
 de ma colère , & que je lui répartis vivement :
 « Monsieur , vous êtes général du roi , & moi je
 » ne suis encore , il est vrai , que capitaine de
 » cavalerie de l'impératrice Thérèse : mais j'ose
 » me flatter qu'elle saura me défendre , peut-être
 » aussi me sauver ou du moins me venger. Je
 » n'ai rien à me reprocher , & vous-même me
 » connaissez assez pour savoir que je n'ai pas
 » mérité ma prison. J'ai été condamné , sans
 » avoir été entendu , sur le seul rapport de la
 » calomnie ; mais j'attends tout du temps &
 » de la bonté de ma cause. Apprenez de moi
 » seulement qu'un homme qui fait s'armer de

» patience & de courage est toujours au-dessus
 » de ses tyrans ». A ces mots , il sortit en vomis-
 sant contre moi mille invectives , après lesquelles
 il me dit avec ironie : « On saura forcer l'oiseau
 » à chanter autrement ».

L'effet suivit de près la menace. Il vint un
 ordre de m'empêcher de dormir , & de me
 faire éveiller à chaque quart-d'heure par mes
 sentinelles : ce qui fut mis sur-le-champ à exé-
 cution. Ce tourment me parut insupportable ,
 mais je finis par m'y habituer , & je répondais
 même aux questions qu'on me faisait , sans inter-
 rompre pour cela mon sommeil. Ce supplice
 dura quatre ans. Le généreux landgrave de
 Hesse-Cassel , alors gouverneur de Magdebourg ,
 y mit fin un an avant que j'obtinsse ma liberté ,
 & me rendit au repos dont j'avais grand
 besoin.

Dans cette fâcheuse situation , je fis une com-
 plainte qui se trouve également dans le second
 volume de mes ouvrages , & dont je ne vais ici
 rapporter que quelques strophes traduites en
 prose.

« Gardes , quand le quart-d'heure sonnera ;
» éveille-moi ; osez insulter à mes malheurs ,
» saisissez jusqu'au moindre bruit que je pourrai
» faire , & servez fidèlement la barbarie con-
» tante de vos maîtres.

» Eveillez-moi , lâches exécuteurs des ordres
» de vos tyrans ; ce sont eux qui vous les ont
» donnés ; mais qu'ils tremblent à leur tour.
» Celui qui se fait un jeu cruel d'arracher un
» malheureux au repos , verra le sien troublé
» par son propre cœur , & par des fantômes
» terribles qui viendront l'épouvanter.

» Eveillez-moi , vous dis-je , éveillez-moi
» tous les quart-d'heures , appelez-moi à grands
» cris. Venez rouvrir mes anciennes blessures ;
» & si vos cœurs ne frémissent pas de cet
» excès de cruauté , qu'ils sachent que , chaque
» fois que vous me tourmentez ainsi , un Dieu
» juste vous voit & vous entend.

« A l'infortuné qu'on retient dans les fers ,
» on permet au moins le sommeil. On n'a pas
» encore eu jusqu'ici l'inhumanité de lui envier
» le seul bonheur qu'il pût trouver dans des

» rêves mensongers. A moi seul tout est interdit
» & ravi , & pour moi seul on ne veut pas per-
» mettre que le repos vienne adoucir la rigueur
» d'un sort inflexible.

» Chaque cri retentit à mon oreille , & semble
» me dire : Trenck , songes à toi ! Ce nouveau
» genre de tourment fait fermenter ton sang dans
» tes veines , & chaque instant renouvelle tes
» douleurs. C'est en vain que le sommeil se
» présente à toi pour rafraîchir tes membres
» fatigués , l'impitoyable sentinelle est là & va
» te réveiller.

» Epuisez donc sur moi toutes vos barbaries.
» Inventez , pour me tourmenter , tout ce que
» votre cruauté ingénieuse pourra vous suggérer.
» Je suis dans les fers & sans appui , il est vrai ;
» mais , pour cela , je ne suis point abandonné , je
» me reste encore à moi-même.

» L'homme vraiment grand , fait toujours mai-
» triser l'infortune , & tel m'a plongé dans l'abîme
» qui peut-être aussi sera mon libérateur. Lorsque
» l'on a Dieu & la vertu pour soi , l'on n'a rien
» à craindre même dans l'horreur des plus noirs
» cachots.

» Réveillez-moi, mes amis, & ne craignez pas
» d'obéir, car mon esprit veille toujours. Peut-
» être quelqu'autre que moi saura-t-il forcer
» mon tyran à reconnaître ses injustices : peut-
» être aussi le sommeil de ceux qui font ainsi
» troubler le mien est-il encore plus agité ?
» Continuez vos cris, j'y consens : éveillez-
» moi du moment que l'aurore se lève jusqu'à
» ce que Dieu ait enfin entendu mes tristes
» plaintes. Lui seul peut, à son gré, briser les
» portes de mon cachot, & m'ouvrir celles du
» ciel, où mon esprit se porte déjà sur les ailes
» de l'espérance ».

Je ne puis me permettre précisément ici de nommer celui duquel émana un ordre aussi cruel, & dont il n'est, sans doute, aucun exemple dans l'histoire. Un major de mes amis, touché de ma malheureuse situation, me conseilla de ne pas répondre lorsqu'on ferait l'appel, d'autant plus qu'on n'avait aucun moyen de m'y forcer. Je suivis son conseil, & je ne consentis à me laisser réveiller que lorsqu'on m'aurait rendu mon lit. Ma demande produisit son effet, j'obtins un matelas & une couverture.

Peu de temps après , le farouche Borck tomba malade , perdit l'esprit , fut démis de sa place , & remplacé par le lieutenant-colonel de Reichmann , homme bien différent du premier , & généreux autant que sensible.

Vers le même temps , la cour quitta Berlin : Sa Majesté la reine , le prince de Prusse , la princesse Amélie , le margrave Henri fixèrent leur résidence à Magdebourg. Ce fut alors aussi que le major se montra un peu plus poli envers moi qu'auparavant ; probablement parce qu'il avait entendu dire à la cour que je n'étais pas tout-à-fait sans appui , & que je pourrais bien redevenir libre un jour.

Les tyrans & les fots sont assez ordinairement aussi lâches que timides. Peut-être dois-je à la crainte les égards avec lesquels Bruckhausen me traita par la suite , & dont je ne fus pas longtemps à m'apercevoir. Il est bien vrai pourtant que Reichmann , ce nouveau commandant , si digne de l'être , ne pouvait ni adoucir ma prison , ni rien changer au malheur de ma position ; mais il donna ordre , ou plutôt il permit que les Officiers de garde , d'abord de temps en

temps , ensuite tous les jours , m'ouvrirent les deux portes intérieures pour me faire voir le jour & respirer l'air. On finit par les laisser ouvertes toute la journée , & on ne les fermait que le soir , lorsqu'on rentrait dans la ville.

C'est à cette époque qu'avec un clou tiré du plancher , je commençai sur mon gobelet d'étain à dessiner , à écrire des satyres , & même à graver des sujets. Mes progrès dans cet art furent si rapides , que ces gobelets gravés furent regardés comme des choses de prix. On les vendait aussi cher que des chefs-d'œuvres de dessin & d'invention sortis de la main des meilleurs maîtres.

Mon premier essai fut , à la vérité , très-imparfait ; cependant le commandant le montra , le répandit dans la ville , & me fit remettre un second gobelet pour le graver. Celui-ci me réussit mieux que l'autre. Alors tous les majors qui me regardaient voulurent avoir un de mes gobelets. Une année , pendant laquelle je me perfectionnai dans ce travail , s'écoula avec la rapidité d'un mois ; & cette occupation me valut même à la fin la permission de brûler de la chandelle ,

cé qui me fut accordé , sans interruption aucune , jusqu'au moment où je recouvrai ma liberté.

Il était ordonné que tous ces gobelets passeraient par les mains du gouverneur , afin de prendre connaissance de ce que j'écrivais dessus ou de ce que j'y traçais par des emblèmes pour instruire de mon sort. Cet ordre n'eut pas d'exécution , & les officiers qui me gardaient les commercèrent. Il y en eut même de vendus jusqu'à douze ducats , & le prix , après ma délivrance , en monta si haut , qu'aujourd'hui on en peut trouver encore dans les plus riches cabinets des curieux de l'Europe.

Il y a douze ans que le feu landgrave de Hesse en donna un à ma femme , comme pour l'engager à n'oublier jamais les maux que j'ai soufferts. J'en ai trouvé un autre à Paris , qu'on était parvenu à se procurer d'une manière assez singulière. On le tenait de la feuë reine. Je les ai copiés tous deux fidèlement avec les symboles & les inscriptions qui s'y trouvent.

Comme dans plusieurs endroits de ce livre il est question de mes gobelets gravés en étain ,

je crois qu'il est convenable de donner ici la description exacte d'un de ces mêmes gobelets. Je l'ai eu l'année passée entre les mains, il a été gravé pour Sa Majesté la reine de Prusse, actuellement douairière. J'ai obtenu la permission de prendre la copie des inscriptions qu'il contient. Elles donneront une idée de cette espèce d'amusement que j'avais su me procurer, & qui, au moyen de la liberté que j'ai prise de graver sur l'étain, ce qu'il m'était interdit d'expliquer de bouche ou par écrit, a, par une suite assez longue de combinaisons, contribué beaucoup à ma délivrance. Les détails que je vais donner sur celui-ci mettront les lecteurs à même de juger de ce que j'ai pu dire hiéroglyphiquement sur un grand nombre d'autres, qui sont aujourd'hui dispersés dans plusieurs cabinets de l'Allemagne. Je donne ici mes inscriptions, comme je les ai composées dans un temps où j'étais moins familier que je ne le suis avec la langue française; d'ailleurs, en les corrigeant, je ne serais pas exact historien.



INSCRIPTION

INSCRIPTION

Sur le cercle du bouton au couvercle.

Mon lecteur généreux, voyez ce gobelet.
Connaissez-vous le cœur de celui qui l'a fait ?
Quel moment pour mon cœur ! quels heureux avantages !
Si je me vois connu dans le cercle des sages.
Percez ce voile obscur, voyez, & pesez bien :
Trouverez-vous portrait plus touchant que le mien ?

Ier. E M B L Ê M E.

*Un oiseau enfermé dans une cage, & un moineau
qui vole dans les airs en pleine liberté, avec
cette inscription.*

Ce n'est pas un moineau
Qu'on garde en cette cage :
Hélas ! c'est un oiseau
Qui chante dans l'orage.
Brisez fers & verrous,
Ouvrez, amis des sages,
Ses chants, dans vos bocages,
Retentiront pour vous.

IIe. INSCRIPTION.

Le rossignol chante dans sa prison.
Son talent, de son sort est la seule raison.
Regardez le moineau qui fait tant de dommage.
Il jouit de ses jours sans redouter la cage.

Tome II.

E

(66)

Dans ce double portrait
On peut voir en effet
Le bonheur du fripon , & le malheur du sage.

II. E M B L Ê M E.

*Un lion , bridé & garotté , qui portè des sacs au
moutin , & un âne qui regarde par la fenêtre
d'un beau palais.*

INSCRIPTION.

DANS mon malheur extrême,
Je suis toujours le même ;
Je ne change jamais :
Je suis'encor lion sous le poids de ma chaîne.
Et l'on trouve sans peine
Des ânes aux palais.

Nº. III.

Un chien qui arrête un chat que les souris insultent.

Le chien est là ; souris ! courage,
Le chat dissimule sa rage
En regardant ses ennemis.
Profitez des momens , souris !
Vous , malheureux de notre terre ,
Voyez ce que le temps peut faire !
Il est de certains embarras
Où l'on peut triompher des chats.

(67)

Nº. I V.

*Un chat qui badine avec une souris, & un tigre
qui déchire un cheval.*

LA nature a formé le tigre pour l'horreur ;
Avec moins de pouvoir le chat a même cour.
Le traître , habile par faiblesse ,
Au lieu de force use d'adresse ;
Mais le ciel connaît les cris
Et les larmes des souris.

Nº. V.

Un faucon qui déchire un pigeon.

FAIBLE & malheureux pigeon ,
Sous les griffes du faucon ,
Quel avis t'est nécessaire ?
Pourquoi te parler raison ?
Il vaut encor mieux se taire.
Dans le sein de l'oppression
Eloignons du passé la triste souvenance.
La plus discrète prévoyance
Sert aussi mal que l'imprudence
Celui que le sort fit pigeon.

*Autre inscription sur le pigeon , composée dans
l'original , sur la musique de la Réveille Prus-
sienne au tambour.*

QUEL crime , pigeon ,
De fuir un faucon !

E 2

Consulte les prêtres,
 Ils te répondront :
 Aux griffes des maîtres
 Il faut te soumettre
 Dans tout ce qu'ils font.
 C'est Dieu qui fit naître
 Les droits du faucon :
 Sa grace ou colère
 Doit toujours te plaire ;
 Voilà ta leçon.

N°. V I.

Une cigogne qui quitte son nid.

QUAND des lieux qu'elle habite elle n'est point contente ;
 La cigogne en d'autres climats
 Va chercher le repos qu'elle ne trouvait pas.
 Soumis aux préjugés, dans une vaine attente ,
 L'homme , cette image des Dieux ,
 Dont l'œil hardi fut mesurer les cieux ,
 Cherche dans son pays la fortune inconstante.
 Ainsi que les oiseaux il pourrait être heureux ,
 Si, comme eux ,
 Il n'avait ni maîtres
 Ni prêtres.

N°. V I I.

Une vigne très-belle où le vigneron travaille.

MA vigne fleurissait par mes soins & travaux ;
 J'espérais de beaux fruits pour le prix de mes maux ;
 Mais, malheur pour Naboth , Jéfabel l'a chérie ,
 Et , pour boire mon vin , me fait perdre la vie.

(69)

Cette application est prise de l'Histoire du roi Achab & de Naboth. La reine Jézabel eut envie de la vigne de Naboth , & le roi fit tuer celui-ci, pour donner satisfaction à la reine.

J'avais gravé un pareil emblème sur un gobelet que la princesse Amélie donna au prince Lobkowitz , lorsqu'il était prisonnier de guerre à Magdebourg. Il le fit voir à Vienne à Marie-Thérèse. Ma souveraine fut émue de cette application , & elle donna sur-le-champ ordre à son ministre de travailler à mon élargissement , à quelque prix que ce fût.

N°. V I I I.

*Une alouette qui s'élève dans les airs & qui chante
au sein d'un orage.*

SOYONS grands en courage ,
Bravons toujours le fort ;
Même au sein de l'orage ,
Chanter n'est pas un tort.
Le mal n'est redoutable
Qu'alors qu'il nous accable.

N°. I X.

Une galère avec des galériens.

TRAVAILLEZ , malheureux , & ramez sans relâche ;
Le fort jamais ne doit servir un lâche.

(70)

Pour vaincre le malheur ,
Il ne faut qu'un grand cœur.

N°. X.

Un vaisseau en pleine mer , battu par la tempête.

CONTRE un vaisseau , guidé par un pilote habile ,
L'ouragan ne peut rien , sa rage est inutile.
Au sein de la tempête il poursuit son chemin.
Ainsi que ce pilote , assailli par l'orage ,
Sachons agir du cœur & de la main.
Un homme juste & courageux & sage
Arrive par le mal à la fin de ses maux ,
Et quand un sor , conduit au port par la fortune ,
N'y fait pas profiter des faveurs de Neptune ,
Il y recueille en paix le fruit de ses travaux.

N°. X I.

Un homme qui porte du bagage , & un âne marchant sur deux pieds qui le fait marcher avec un fouet.

ON dit que dans la lune un âne est gouverneur ,
Un homme esclave , un mulet grand seigneur .
Il se peut que les astronomes ,
En nous parlant du pays étoilé ,
Nous offrent le tableau voilé
De ce que l'on voit chez les hommes.
Hélas ! il n'est que trop de mulets ici-bas
Qui vexent l'homme , & même les états.

(71)

Nº. X I. I.

*Un renard en fuite , emportant un coq qu'il a
attrappé ; un paysan le poursuit.*

MÉCHANT renard ! coquin ! brigand !
Rends mon coq , dit le paysan.
Brigand ! dit celui-ci ... Tais-toi ;
Ton coq est assez gras pour moi.
Tu manges tes poulets sans crainte ;
Pour te les enlever j'ai recouru à la feinte :
Un conquérant connoît-il quelque loi ?
Quand les héros , par les droits de la guerre ,
Impunément font ravager la terre ,
L'instinct qui guide l'animal
M'instruit à me nourrir en faisant moins de mal.
De l'homme à moi connois la différence :
C'est par besoin que je deviens cruel ;
Et c'est la vanité , l'orgueil de la puissance ,
Qui rendent son cœur criminel.

Nº. X I I I.

Un homme qui pêche à l'hameçon.

PAR le secours des hameçons .
On trompe aisément les poissons.
Si l'on en prend quelqu'un , on dit : Son impudence
Vient de le mettre en ma puissance.
Ainsi raisonne un sot au moment du bonheur :
Mais , à l'instant qu'il vante sa sagesse ,
On tend un piège au prétendu docteur ;
Et c'est en y tombant qu'il connoît sa faiblesse.

(72)

N^o. X I V.

Un chien d'arrêt à la chaîne.

BRISES mes fers , chasseur , pour te servir de moût ;
Dans l'état où je suis , je ne puis rien pour toi.

Autre Inscription.

QUE je te plains , pauvre limier !
Ce n'est pas dans les fers que l'on prend le gibier :

N^o. X V.

*Un homme qui grimpe sur le sommet d'une
montagne.*

DES montagnes , des rochers
Qui peut atteindre la cime ,
Et sur le bord de l'abîme
Braver les plus grands dangers ?
Heureux celui qui , pour guide ,
A la fierté d'un grand cœur ,
Qui voit , d'un œil intrépide ,
Les périls & le malheur !

N^o. X V I.

Une chèvre entre des rochers.

JE saute , je bondis , au gré de mes caprices ,
Sans redouter les précipices.
Par le courage on mène tout à bien ;
Le lâche tremble & ne fait jamais rien.

N^o. X V I I.

Un homme qui nage ; un oiseau qui fuit de sa cage ; un vaisseau qui vogue vers le port , & un lièvre que poursuit un chien.

AVANT de se noyer , on nage vers le bord ;
Quand le pilote , au sein des mers & de l'orage ;
Apperçoit le péril , il vogue vers le port.
Le lièvre fuit le chien , l'oiseau sa triste cage ;
Hélas ! qu'un prisonnier n'a-t-il les mêmes droits !
Où la nature parle , on peut suivre ses loix.

N^o. X V I I I.

Un ours qui danse.

Sus ! ours , allons , il faut qu'on danse ;
Le bâton que tu vois fera ta récompense.
De même que le ciel , notre monde a ses dieux :
Il faut , pour leur plaisir , se mouvoir en cadence ;
Ah ! que ton sort est glorieux !

N^o. X I X.

*Un renard pris dans un piège ; un autre lui crie ,
en passant : — Patience , mon ami ! — Dans
le lointain on vit un homme pendu avec la même
inscription : — Patience.*

Ah ! quel triste soulagement !
Dois-je conserver l'espérance

De voir la fin de mon tourment ,
 Lorsque , pour unique assistance ,
 On m'invite à la patience ?
 C'est par la patience , hélas !
 Qu'un frippon , digne du trépas ,
 Arrive enfin à l'infamie.
 D'un juste est-ce donc-là le sort ?
 Et les malheurs qui tourmentent sa vie
 N'ont-ils de terreur que la mort ?

N^o. X X.*Tantale dans les enfers.*

TANTALE , au sein de l'abondance ,
 Epreuve & la soif & la faim ,
 Ainsi que lui , sort inhumain !
 Je suis privé de tout , malgré mon opulence.

N^o. X X I.*Ixion sur la roue , aux bords du Styx.*

N. B. Le duc était alors gouverneur de Magdebourg ; c'est à lui que parle cet emblème.

AU Styx de Magdebourg un nouvel Ixion ,
 Du plus cruel destin malheureuse victime ,
 Imploré , ô portier magnanime !
 Votre auguste protection :
 Vous seul , de mon juge inflexible ,
 Vous pouvez adoucir le cœur.
 Dites-lui : Trenck , d'un châtiment terrible ,
 A trop long-temps supporté la rigueur.
 Il est temps de le rendre au séjour de l'honneur.

(75)

N^o. X X I I.

Un nègre que le soleil brûle.

Sous les feux du midi le soleil noircit l'homme,
Dit-on; & moi, que suis-je dans le nord ?
Pour un Egyptien par-tout on me reñomme.
Captif, des médifans puis-je braver l'effort ?
Sur l'homme, hélas ! pendant fa vie,
On prononce toujours d'après la calomnie.

N^o. X X I I I.

Un chat qui tient une souris entre ses pattes.

Pourquoi te faire un jeu de mon funeste fort ?
Barbare chat ! achève & donne-moi la mort.
Le chien viendra, souris ! arme-toi de confiance.
Le lâche ne fait que souffrir ;
Mais, pour un brave sans défense,
C'est encore une jouissance
Que d'espérer à l'instant de mourir.

N^o. X X I V.

Une cigogne qui mange un serpent.

Quand sur nous elle est acharnée,
Evitons du serpent la dent empoisonnée,
Dit l'homme faible. -- Et moi -- Je veux braver sa dent,
Armer contre lui mon courage,
Rire de ses poisons, de ses cris, de sa rage,
Imiter la cigogne, & manger le serpent.

(76)

N°. X X V.

Un cheval bridé, en fuite.

PRISQUE le sort t'a fait cheval,
Tu dois vivre dans l'esclavage,
Prendre la fuite, hélas ! c'est aggraver ton mal.
D'être libre jamais tu n'auras l'avantage,
Et quand tu parviendrais aux plus lointains climats,
Ta bride suitrait tous tes pas.

N°. X X V I.

Un ours qui fuit les chiens.

CHASSEURS ! je connais votre haine :
Je pourrais parmi vous répandre la terreur ;
J'aime mieux fuir votre injuste fureur,
Que me venger pour augmenter ma peine.

N°. X X V I I.

*Un loup qui poursuit une brebis dans une bergerie
dont la porte est fermée. C'est la brebis qui
parle.*

Je cherchais mon salut dans ce funeste asyle,
Affreux destin ! j'y rencontre la mort !
Contre le loup, armé des raisons du plus fort,
Aujourd'hui tout espoir me devient inutile ;
Et demain, politique aussi cruel qu'habile,
Un roi saura disposer de ton sort.

(77)

Nº. X X V I I I.

Un ours qui danse.

INJUSTE & barbare nature !

Ne m'as-tu donc fait ours que pour me faire injure ?

Avec la force d'un lion ,

De l'intrépidité pourquoi m'avoir fait don ?

Tout-à-la-fois je suis ours pour la danse ,

Je suis lièvre pour ma défense ,

Fort pour affronter les malheurs ,

Et faible pour fléchir les cœurs.

Nº. X X I X.

Un bœuf que le boucher tue.

J'ATTENDS le coup

Qui doit briser mon joug.

Nº. X X X.

Un homme à côté d'un arbre , la hache à la main.

IL ne suffit pas de vouloir ,

Le courage seul fait pouvoir.

Nº. X X X I.

Une vache qui allait son veau.

LA vache , en nourrissant son veau ,

Ne redoute pour lui ni boucher , ni couteau.

Le mal qu'en appréhende affaiblit le courage.

(78)

Chercher à tout prévoir, ce n'est pas être sage.
Pour l'avenir les vœux sont superflus,
Le passé du présent n'est qu'une vaine image,
Et le mal d'aujourd'hui demain ne fera plus.

N°. XXXII.

Plusieurs ordres exposés sur une table.

Ce n'est pas la raison, ni l'aigle blanc ou noir ;
Souvent mal appliqués, qui font l'honneur des hommes ;
Et nous, qui gémissons sous l'abus du pouvoir,
Nous sommes dans nos fers plus grands que ces fantômes.
C'est seulement dans la vertu
Que le sage a placé le prix de l'existence ;
Le vrai mérite enfin, pour être reconnu,
N'a pas besoin du titre d'excellence.

N°. XXXIII.

Moi-même, dans mes fers.

Au mépris exposé, désarmé, sans défense,
Jouet d'une perfide & lâche violence,
Des hommes éclairés j'attends tout désormais.
Mon tourment peut flétrir mon juge ; moi, jamais.
La canaille m'insulte ; & je brave sa rage :
Que puis-je désirer ? J'ai l'estime du sage.

N°. XXXIV.

Un renard en prison, gardé par des poules.

Dans quelles chaînes je languis !
Ah ! mes douleurs sont trop cruelles !

(79)

Sous des verroux , quand je gémiss ,
Des poules sont mes sentinelles !

N°. X X X V.

*Un chasseur devant le trou d'un renard qui s'en-
fuit par un antre.*

J e suis renard ; ainsi , mon cher chasseur ,
J'ai plus d'un trou pour ma retraite :
Tes chiens se trompent pour l'odeur.
De sa confiance indiscrete
Si l'homme pouvait se guérir ,
Il aurait du renard la sage prévoyance.
Contre ses ennemis , habile à se munir ,
Il braverait ainsi la haine & la vengeance.
Par-tout où le soleil éclaire dans son cours ,
Il trouverait une patrie ,
Et n'immolerait pas ses jours ,
Pour appuyer la tyrannie.

N°. X X X V I.

Un esclave dans les fers.

En te donnant un roi tu t'es donné des fers ;
Souffre , ta lâcheté te devait ce revers.

N. B. Les Emblèmes suivans regardent direc-
tement la majesté la reine.

(80)

N°. XXXVII.

*Jupiter qui enlève Europe. Allusion à son départ
de Magdebourg pour Berlin.*

DIVINE Europe, adieu ! Vous fuyez Magdebourg ;
Le Jupiter de Prusse enlève notre amour !
Vous qui connaissez trop , par votre expérience ,
Que toujours la vertu n'a pas sa récompense ,
Veillez sur notre sort , aimez , protégez-nous.
Jusques à Mon-bijou , (1) mon ame gémissante ,
Porte ses vœux à vos genoux :
Soyez notre Dieu , quoi qu'absente.

N°. XXXVIII.

Un papillon.

Dz notre reine Élisabeth
Un ver à soie est le portrait.
Tous ses travaux sont pour notre avantage.
Ainsi qu'un papillon , s'élançant vers les cieux ,
Son ame , abandonnant le terrestre esclavage ,
Ira trouver la gloire au sein des dieux ,
Pour le prix des vertus qui firent son partage.

(1) Son palais d'été.

N°. XXXIX.

N^o. X X X I X.

L'Emblème essentiel de ce gobelet représente à gauche la porte du paradis fermée ; Saint-Pierre & l'Ange , avec une épée flamboyante , en gardent l'entrée. A droite , on voit Apollon & les Muses dans leur éclat. Au pied de la montagne j'avance , chargé de tous mes fers , conduit par Minerve , représentant la reine , & par Mercure , représentant le duc Ferdinand , gouverneur de Magdebourg.

SAINT-PIERRE & le Gardien m'attendent à la porte ,
 Eh bien ! il me faut faire un coup de partizan ;
 Je tromperai leur haine , & par Saint-Ferdinand ,
 La reine Elisabeth & sa puissante escorte ;
 Je toucherai le cœur de Frédéric-le-Grand.

Autre Inscription.

SOCRATE ! pour toi quel recours ?
 Puisque l'on te croit hérétique ,
 A tes douleurs , à ta supplique
 Saint-Pierre , Dieu , les Anges seront sourds.
 O sage infortuné que l'infortune accable !
 Où peux-tu rencontrer le repos désormais ?
 Sur l'Olimpe , peut-être , où se trouve la paix.
 Marche vers ce séjour aimable ;
 L'adroit Mercure & la docte Pallas ,
 Vers Apollon sauront guider tes pas.
 Et le maître des dieux fera plus , pour ton sort ,
 Pour effacer tes maux , pour te rendre à la vie ,

Que l'Ange, que Saint-Pierre & la sainte Amélie
Au séjour de la mort.

N°. X. L.

*Dédicace au fond du gobelet. Moi-même dans
tous mes fers, aux pieds de la justice.*

C'EST vous seule, Thémis, c'est vous
Qui, de mon sort pouvez calmer l'orage.
Trenck est tout près de son naufrage,
Il vient embrasser vos genoux.
Des assauts de la calomnie,
Ah! défendez un malheureux!
Conservez-lui ses droits, sa vie,
Et fléchissez le cœur des dieux.
Jupiter, des rois, le père,
Vous estime & vous révère,
Attachez-lui son tonnerre.
Mars répand encor l'effroi;
Mais est-il le plus grand roi? (1)
Par sa suprême puissance,
Jupiter lui fait la loi.
Lorsqu'il lui dira : « Silence »,
Grande Thémis, sauvez-moi;
Et veillez pour ma défense.

(1) La reine m'avait fait assurer qu'elle agirait pour moi après la guerre.

Il paroîtra incroyable que j'aie pu graver tout cela sur un gobelet d'étain de huit pouces de hauteur sur trois de diamètre ; mais comme j'en ai gravé plusieurs qui sont actuellement dispersés dans différens pays , je réclame le témoignage de ceux qui en possèdent. J'en ai un que le landgrave de Hesse-Cassel , mon bienfaiteur , a donné à ma femme. Chacun de ces gobelets contenoit au moins trente emblèmes semblables en différentes langues. Je n'avais jamais appris à graver , il est donc certain que les premiers que j'ai faits ne sont pas comparables à celui que j'ai copié fidèlement. Je n'avais d'ailleurs qu'un clou tiré d'une planche. Quand j'eus obtenu ma liberté , j'achetai les instrumens nécessaires pour en graver un pareil , en mémoire de ceux que j'avais faits en prison ; mais peine inutile ! je ne pouvais graver qu'avec mon clou , & il est resté dans mon cachot. Celui-ci est le dernier auquel j'aie travaillé , c'est par conséquent le plus parfait en dessins , le plus beau & le plus intéressant.

L'histoire de mes gobelets est certainement faite pour exciter l'admiration. Sous peine de mort , il était expressément défendu de me parler , de me donner ni plume , ni encre , & cepen-

dant, tout ce qu'il m'était intéressant de faire connaître, je surpris, sans qu'on s'en aperçut, la permission de le graver sur l'étain. Par ce moyen, & par celui des mauvais vers qui accompagnaient mes emblèmes, j'inspirai cet intérêt qui résulte toujours du malheur quand il est une suite de l'oppression. Par mes gobelets j'acquis des amis & de l'estime ; & c'est à cette invention que je dois, en grande partie, ma liberté.

Je dois faire une observation encore ; elle ne peut qu'ajouter au prix de mon travail. Je gravais à la lumière sur un étain éblouissant ; à force d'exercice, je trouvai l'art de distinguer le clair & les ombres dans mes petits tableaux. Je divisai si bien les cadres de trente-deux dessins, qu'on aurait cru que ma division était faite au compas. Mes légendes étaient écrites d'un caractère si fin, qu'on ne les pouvait lire qu'avec le secours d'un microscope.

Comme il fallait que je travaillasse avec les deux mains attachées à une barre, & que je ne pouvais me servir que d'une à-la-fois, je m'habituai à tenir mon gobelet avec les deux genoux. Le seul instrument que j'eusse, était, comme je

J'ai dit, un petit clou aiguilé, ce qui ne m'empêcha pas de faire quelquefois de doubles lignes d'écriture sur le bord.

Si j'avais continué ce travail, il aurait fini par me rendre fou ou aveugle. Cependant, pour satisfaire la curiosité & les desirs de plusieurs personnes, je travaillais régulièrement dix-huit heures par jour. L'invention des dessins me donnait des difficultés incroyables, parce que je n'avais jamais appris que le dessin relatif à l'architecture civile & militaire. La réflexion de la lumière me causait souvent aussi une fatigue insupportable.

Je ne parlerai pas davantage de ces gobelets qui me firent souvent oublier ma douleur, & qui me devinrent d'une grande utilité.

Le carcan & les lourdes chaînes qui y étaient attachées me pressaient les nerfs du cou, & me gênaient horriblement. Une indigestion occasionnée par un cervelas de Brunswik qu'un ami m'avait passé secrètement, & par la nécessité de rester assis trop long-temps, me jeta dans une troisième maladie, dont je pensai mourir.

Une fièvre putride en résulta , & , malgré les médicamens & les alimens chauds que me donna l'officier , je devins , en moins de deux mois , maigre comme un squelette.

Cependant tous ces malheurs accumulés ne faisaient qu'exciter en moi le desir de hasarder de nouveaux moyens pour recouvrer ma liberté , mais il ne me restoit plus que quarante louis d'or de la somme que j'avais cachée dans le plancher.

Une maladie pulmonaire , dont le vieux lieutenant Sonntag était attaqué , le contraignit à demander son congé. Je voulus profiter de cette occasion , & me le rendre utile. Je l'engageai à faire le voyage de Vienne ; il y consentit. Je lui donnai de l'argent pour sa route & des ordres pour toucher quatre cents florins de rente jusqu'à ce que j'eusse obtenu ma liberté , ou bien tant qu'il vivrait. Je le chargeai de solliciter une audience de ma souveraine & d'implorer pour moi sa compassion. Outre cela , je lui donnai un mandat de quatre mille florins qu'il devait toucher pour moi , en le priant de les faire passer par Hambourg au capitaine Knoblauch , qui

ensuite me les ferait parvenir secrètement. Je le recommandai au conseiller aulique de Kempf, qui, pendant ma captivité, avait l'administration de mes biens, avec le conseiller aulique de Huttner.

Mais, hélas ! personne, à Vienne, ne souhaitait mon retour. On ne voulait plus me rendre compte de mon bien, & on commençait déjà à le partager. Le bon lieutenant Sonntag fut donc arrêté comme un espion, & mis en prison pendant quelques semaines. Quand on l'eut dépouillé, on lui donna cent misérables florins, & on le fit transporter au-delà de la frontière.

C'est ainsi que cet honnête homme fut la victime de sa fidélité. Sans avoir pu parler à la souveraine, il revint à pied à Berlin. Il y resta chez son frère, où il mourut au bout d'un an.

Il fit part de son sort à l'honnête Knoblauch qui m'en informa ; je lui envoyai encore de ma prison cent ducats par la même voie, ayant reçu depuis de nouvel argent (1).

(1) A l'occasion du lieutenant Sonntag, je dois rapporter un trait de grandeur d'ame du roi de Prusse actuel,

Qu'on juge de l'impression que firent sur moi ces nouvelles de Vienne. Heureusement, à cette époque, un de mes amis, que je ne dois point

Frédéric-Guillaume. Je le publie comme un hommage que je dois rendre à la noblesse de ses sentimens.

Quand j'arrivai à Berlin, en 1787, Sonntag était mort. Sa sœur, qui s'était mariée à Koepenick, n'avait qu'un fils grand de six pieds, par conséquent soldat au premier bataillon des gardes, habile garçon d'ailleurs, & fait pour parvenir à la fortune, par son mérite personnel, hors de l'état militaire; mais, désespéré de son sort, il avait déserté en 1783; & le fisc avait arrêté la succession du père, dont la fortune était assez considérable.

Sa famille s'adressa à moi, en me priant de tâcher d'obtenir son pardon & son congé. J'employai tous mes efforts auprès du roi, du conseil de guerre, du régiment; le tout en vain. On m'offrait bien le pardon, mais à la condition de rejoindre sous les drapeaux qu'il avait abandonnés. L'intérêt du fisc, du régiment, du capitaine, arrêta l'effet de mes démarches, par des obstacles insurmontables; & je quittai Berlin sans avoir réussi.

Lorsque j'y retournai, en 1788, cette malheureuse famille eut encore recours à moi. J'imaginai une ressource que je crus efficace, & j'écrivis directement au roi la lettre suivante.

nommer , obtint du lieutenant de garde la permission de venir me voir. Il ranima un peu mon courage abattu , me remit six cens ducats ,

S I R E ,

JE connais l'ame de votre majesté , & son inclination naturelle pour les actions généreuses.

L'année dernière j'ai osé solliciter le pardon & le congé du nommé Gerold , qui a déserté de vos gardes , en 1781. C'est le fils d'un de vos bons bourgeois de Koepenick ; & la situation de ses parens , dont il est l'unique héritier , est , depuis qu'ils l'ont perdu , véritablement déplorable.

Il est neveu du lieutenant Sonntag , qui , pendant le cours de mes infortunes à Magdebourg , m'a donné les preuves du plus vif intérêt. Il n'est plus , & il ne peut recevoir personnellement les témoignages de ma reconnaissance.

Peignez-vous , sire , la satisfaction dont jouirait mon cœur. Jugez de quelle joie seraient pénétrés un père & une mère , si je pouvais leur rendre un fils , seul appui de leur vieil âge. Représentez-vous les douces émotions de Trenck , celles du vieux Gerold , quand je remettrais dans ses bras le fils qu'il a perdu.

Faites-leur , sire , éprouver ces doux transports , que votre cœur royal est fait pour sentir aussi-bien que ceux qui jouiront de l'effet de votre générosité.

T R E N C K.

Trois jours après , je reçus du conseil de guerre le pardon & le congé que j'avais sollicités. On me les adressa

& depuis , en 1763 , il a encore payé pour moi quatre mille florins au baron de Riedt, ambassadeur de l'Empire , à Berlin , pour obtenir mon élargissement. Me voilà donc encore une fois en argent.

Vers le même temps , l'armée française avança jusqu'à cinq lieues de Magdebourg. Ce fort important , alors le boulevard de la Prusse qui demandait au moins seize mille hommes de garnison , n'en avait pas quinze cens. Ainsi les

chez moi , en me faisant dire qu'à ma considération le roi voulait bien faire grace entière à Gerold.

Que le lecteur se représente la scène dont je fus témoin ; à quelques jours de là , lorsque le jeune homme se retrouva auprès du cœur de ses parens. Ce fut pour moi une journée délicieuse ; & tous ceux qui étaient présens bénirent la bonté d'un roi , qui , pour la gloire de l'humanité , a si bien mérité de l'être.

M. le colonel de Bischofswerder a beaucoup contribué à l'accomplissement de cette action généreuse. Je lui dois cet aveu public , c'est une justice que je lui rends & que j'aimerais à rendre à ceux qui , dans de semblables occasions , feraient un usage aussi noble de leur crédit.

Je donne encore ici un démenti formel à tout ce qui a été avancé contre Bischofswerder , dans la prétendue correspondance de M. le comte de M. . . . , & j'atteste qu'il n'existe pas un plus honnête homme que lui.

Français auraient pu y entrer sans aucune opposition & mettre fin à la guerre. Leur approche accrut mes espérances, car les officiers me rapportaient toutes les nouvelles. Mais quelle fut ma surprise lorsqu'un major me raconta que, dans la nuit, il était entré trois voitures dans la ville, qu'on les avait renvoyées chargées d'argent; & que les ennemis s'étaient retirés aussi, tôt de Magdebourg. Ce fait est attesté.

Le major qui me le raconta en fut lui-même témoin oculaire; & quoique l'on ait fait courir le bruit que cet argent avait été envoyé à l'armée du roi, chacun en a cependant pu deviner la destination, puisqu'on a vu les voitures sortir sans escorte par la porte même dont les Français n'étaient pas éloignés. On sait à Paris qui a reçu & partagé cet argent; & c'est ainsi que Marie-Thérèse fut desservie alors par ses fidèles alliés.

Je me vis encore une fois trompé dans mes espérances. Pour accroître la somme de mes malheurs, on vint m'apprendre la disgrâce de mon amie la chancelière de Russie. Ses intelligences, avec la cour de Berlin, ayant été décou-

vertes , elle fut envoyée en Sibérie avec son époux. Il ne me restait plus de ressource que dans mon imagination. Je formai un nouveau projet qui était réellement terrible.

Toute la garnison de Magdebourg consistait alors en neuf cens soldats de milice , qui étaient tous mécontents. J'avais, de mon côté, deux majors & deux lieutenans ; la garde du fort de l'Etoile n'était composée que de quinze hommes qui , pour la plupart , étaient aussi prêts à me suivre.

Douze hommes & un bas-officier gardaient la porte de la ville qui conduit au fort , & près de-là était la casemate où étaient renfermés sept mille Croates prisonniers de guerre.

Le capitaine baron K...., aussi prisonnier de guerre , était dans notre intelligence. Il devait rassembler des amis , & se trouver avec eux à une heure marquée dans une certaine maison voisine de la porte , & seconder mon entreprise.

Un autre ami devait, sous un faux prétexte, tenir prêts pour sa compagnie , des fusils & des

cartouches ; en un mot , toutes nos mesures étaient si bien prises, que je pouvais compter sur quatre cens fusils.

Ensuite l'officier de garde devait entrer chez moi, mettre à mon poste les deux seuls hommes qui nous étaient suspects, & leur commander de sortir mon lit. Pendant ce temps je ferais sorti moi-même, & j'aurais enfermé ces deux sentinelles. On aurait eu soin de préparer & de porter dans ma prison des habits & des armes.

Nous devions après cela nous emparer des portes de la ville ; j'aurais couru à la casemate, & , sous mon nom de Trenck, j'aurais crié aux Croates de prendre les armes ; mes autres amis feraient sortis, en accourant à mon secours. En un mot, tout le projet était conçu, de manière à ne pouvoir manquer d'avoir une fin heureuse. Magdebourg, le magasin de l'armée, le trésor du roi, l'arsenal, tout tombait en mon pouvoir ; & seize mille hommes, qui y étaient alors prisonniers de guerre, étaient suffisans pour m'en assurer la possession.

Je dois taire ici les moyens qui devaient le

plus sûrement contribuer à l'exécution de cette entreprise , mais je puis assurer que j'avais pris les plus grandes précautions. Je dois aussi ajouter que si la garnison était si faible , cela provenait de ce que les paysans , manquant d'ouvriers , payaient aux capitaines pour chaque soldat , qui voulait travailler , un florin par jour , outre la solde à l'ouvrier , & que le commandant voulait bien fermer les yeux là-dessus.

Un certain lieutenant , G. , demanda un congé , sous prétexte d'aller voir ses parens dans le duché de Brunswick ; je lui donnai de l'argent pour son voyage , il se hâta d'aller à Vienne.

Je l'avais adressé aux conseillers de Kempt & Huttner , avec une lettre dans laquelle je demandais deux mille ducats de ma caisse , avec assurance que je ferais bientôt en liberté , & que je m'emparerais de la citadelle de Magdebourg. Le porteur était chargé de tous les autres détails.

G. . . arrive heureusement à Vienne ; on lui fait mille questions , & sur - tout on cherche à savoir son nom , mais il a assez d'esprit pour

en donner un autre ; enfin , on lui conseille de ne pas se mêler d'une entreprise aussi dangereuse ; on ajoute qu'il y a dans ma caisse beaucoup moins d'argent que je ne pense , & on le congédie avec mille florins , au lieu de lui donner les deux mille ducats que je demandais. Il revient , mais en chemin il a vent de quelque chose , & reprend prudemment le parti de ne plus reparaître à Magdebourg.

Il y avait à peine trois ou quatre semaines qu'il était parti , lorsque le gouverneur prince héréditaire de Cassel , qui , depuis peu , est mort landgrave , entra dans ma prison , me montra , en original , la lettre & le projet que j'avais envoyés à Vienne , demanda comment se nommait celui qui s'en était chargé , & quels étaient ceux qui voulaient trahir Magdebourg pour opérer ma délivrance ?

Il me fut impossible de savoir si on avait envoyé directement ma lettre au roi , ou si tout simplement elle avait été remise au gouverneur ; ce qu'il y eut de certain , c'est que non-seulement on me trahissait à Vienne , mais encore que j'y étais vendu. Les personnes à qui l'on avait

confié l'administration de mes biens , en usaient comme si j'eusse déjà cessé d'exister. Ils préférèrent donc de garder les deux mille ducats , au service de me les faire parvenir pour m'aider à retrouver ma liberté. La manière , dont je serais devenu libre , aurait forcé la cour à m'accorder des récompenses , à me restituer mes biens , & à forcer mes dépositaires à m'en rendre des comptes exacts. C'était-là ce qu'ils craignaient tous , & ce qui me rendit la victime de la perfidie de ceux que j'avais la sottise de croire mes amis. Ce soupçon sera confirmé par le récit que je ferai plus bas de ce qui m'arriva à Vienne après mon élargissement. Il est vrai que ce n'est pas la corde qui a donné à ces fripons la fin qu'ils méritaient , mais ils sont déjà morts presque tous , & moi je vis encore dans la pauvreté & dans l'oppression à la vérité , mais avec la dignité d'un homme d'honneur. L'historique de ma vie , en prenant une grande publicité , couvrira pour jamais d'ignominie ceux qui m'ont ravi ma fortune ; elle éternisera leur honte comme celle de leurs héritiers qui , sous les yeux des loix , devorent aujourd'hui la subsistance de ma famille.

On

On peut se peindre mon étonnement lorsque le gouverneur me présenta ma lettre. Je conservai néanmoins ma présence d'esprit. Je jouai la surprise , & je niai mon écriture. Le landgrave , qui voulait me convaincre , me raconta ce que le lieutenant Kemnitz devait avoir dit à Vienne , afin de faciliter l'invasion de Magdebourg. Ces détails me convainquaient que j'étais trahi : mais , comme dans la garnison , il n'y avait point de lieutenant qui s'appellât Kemnitz , & qu'heureusement mon ami avait dissimulé son vrai nom , il fut impossible d'approfondir cette aventure. En effet , il n'était pas vraisemblable qu'un prisonnier , tel que moi , pût soulever ou réduire toute une garnison.

Le prince était sensible ; il ne savait pas voir le malheur sans en être touché ; content de mes réponses , au moins en apparence , il se retira. Le lendemain , je vis entrer des commissaires dans ma prison : ils étaient précédés par M. Reichmann , commandant ; on apporta une table , & ils se placèrent autour. On m'accusa d'avoir voulu trahir mon pays ; j'avais commencé à nier ; je continuai. Je n'avais à craindre ni témoins ni preuves ; & je répondis , comme on va voir , à l'accusation

principale de trahison. « Je ne suis point un per-
 » fide, je suis un sujet fidèle qui, sans avoir été
 » entendu, sans conseil de guerre, sans procé-
 » dure légale, me vois chargé de fers sur le
 » rapport de la calomnie. En 1746, le roi m'a
 » cassé, il s'est emparé de mon patrimoine ; en
 » conséquence, la loi naturelle m'a autorisé à
 » chercher hors de mon pays des ressources &
 » de la gloire. En Autriche, j'ai rencontré ce
 » que je cherchais ; j'y suis encore capitaine de
 » cavalerie, & je garde à ma souveraine la
 » fidélité que je lui ai jurée. Surpris à Dantzick
 » par une infâme trahison, sans m'être rendu
 » coupable d'aucun crime envers le roi, on m'a
 » englouti dans les cachots de Magdebourg.
 » Puisqu'on m'y fait éprouver les tourmens dus
 » à un criminel, je dois imaginer & employer
 » tous les moyens propres à me rendre ma
 » liberté. Quand, pour y parvenir, je renver-
 » serais Magdebourg ; quand, par impossible,
 » je sacrifierais mille hommes, s'il s'en trouvait
 » autant qui voulussent s'opposer à ma liberté,
 » on n'aurait pas encore le droit de m'accuser
 » de trahison. Voici enfin mon argument prin-
 » cipal. Si, à Glatz, on m'a justement con-
 » damné, je suis un scélérat qui cherche à

» briser ses fers : si , au contraire , j'ai été con-
 » damné , quoiqu'innocent ; si on n'a pas , je
 » ne dis point un crime , mais une seule faute à
 » me reprocher , tout alors me justifie dans les
 » efforts que je multiplie pour briser mes chaînes.
 » Le roi de Prusse m'a opprimé , il continue de
 » me traiter en coupable : sans m'avoir entendu ,
 » il m'a ravi l'honneur , l'existence , ma patrie ,
 » ma liberté ; il ne peut pas exiger de moi
 » d'hommage ni de fidélité ».

Ainsi finit l'interrogatoire : on ne put rien
 prouver , & tout resta comme il étoit. On m'a
 assuré , après ma délivrance , que le roi avait
 tout ignoré. Le généreux Landgrave avait exigé
 que rien ne transpirât. Sa bonté naturelle &
 l'intercession de quelques dames qui se trou-
 vaient alors à Magdebourg , l'avaient déterminé
 à prendre ce parti. Si Frédéric avait eu la
 moindre connaissance de cette entreprise , j'au-
 rais , je n'en doute point , péri avec bien d'autres ,
 par la main d'un bourreau. C'est ce que desi-
 raient mes amis de Vienne , afin de s'assurer
 que leur odieuse trahison ne serait jamais dé-
 couverte. Que le lecteur juge d'après cela si je
 dois me louer de ce pays.

On soupçonna pourtant les officiers d'être avec moi d'intelligence. On changea les trois qui m'avaient gardé jusqu'alors , & l'on m'ôta ainsi deux de mes meilleurs amis. Mon argent me gagna bientôt deux des trois autres qu'on leur substitua. Comme on ne choisissait pour la milice que des officiers pauvres ou mécontents , cette ressource ne pouvait jamais me manquer. Ainsi , ce fut en vain que le gouverneur voulut s'entourer de précautions , & dans le fond de leur ame tous ceux qui m'approchaient faisaient des vœux pour que je parvinsse à me tirer d'esclavage.

L'indulgence & la générosité dont l'estimable Landgrave usa avec moi dans cette circonstance ne sortiront jamais de ma mémoire. Quelques années après , je l'en ai remercié à Cassel en personne. C'est-là que j'ai su , par lui-même , bien des choses qui ont confirmé mes soupçons sur les perfides qui me trahissaient à Vienne. Il m'a toujours honoré de beaucoup de bontés , de confiance & d'estime : j'ai voué à ses cendres respect & attachement , & les soins bienfaisants qu'il m'a constamment accordés dans l'infortune me font désirer que son nom & ses vertus puissent s'éterniser avec mon histoire.

Je tombai sérieusement malade peu de jours après cette aventure. Le Landgrave m'envoya son médecin & des mets de sa table. Il défendit qu'on troublât mon sommeil pendant deux mois; enfin il me fit ôter mon carcan. Il m'a certifié que toutes ces bontés lui avaient valu les reproches les plus amers de la part du monarque.

Je ne donnerai pas des détails très-étendus sur deux autres entreprises très-importantes que je commençai pour parvenir à quitter ma prison. Le récit réitéré d'objets, à-peu-près semblables, finirait par fatiguer mes lecteurs. J'ai d'ailleurs à raconter des événemens plus remarquables. Il me suffira donc de ne dire qu'un mot sur l'un & sur l'autre.

Dès que j'eus gagné un officier de garde, je formai le projet de percer par le même trou qui, peu auparavant, m'avait si mal servi.

J'avais tous les outils nécessaires, en conséquence les fers & le plancher furent bientôt coupés de nouveau, & je sus si bien prendre mes mesures, que je n'avais aucune visite à craindre.

Je retrouvai là l'argent que j'avais caché , mes pistolets & tout ce dont j'avais besoin ; mais il était de toute impossibilité d'aller plus avant , sans avoir retiré quelques centaines de livres pesans de sable ; & voici pour cela comment je m'y pris.

Je m'avisai de faire , dans le plancher , une seconde ouverture ; l'une était l'attaque fausse , l'autre la réelle.

Ensuite j'amassai un grand tas de sable dans ma prison , & je refermai le véritable trou avec précaution.

Je me mis après à travailler à l'autre avec tant de bruit & si peu de ménagement , qu'il fallait nécessairement qu'on m'entendit du dehors.

A minuit , on ouvrit tout-à-coup toutes les portes , & , comme je l'avais prévu , l'on me trouva occupé au travail dans lequel je desirais effectivement qu'on me surprît. Il ne vint à l'esprit de personne de deviner pourquoi je voulais percer sous la porte où l'on avait placé

une triple garde. La sentinelle resta avec moi dans la prison ; & l'on fit le matin venir quelques prisonniers pour sortir & transporter les décombres dans des brouettes. Le trou fut bientôt remuré , & le plancher parqué de nouveau. Mes fers furent soudés à neuf : on traita de folie mon entreprise , parce qu'on la regardait comme impraticable ; & , pour me punir , on me priva de mon lit & de ma chandelle , que le gouverneur , par bonté , me fit rendre quinze jours après.

Du reste , personne n'aperçut le bon trou d'où j'avais tiré la plus grande partie du sable ; & comme le major & le lieutenant avaient de l'amitié pour moi , l'on ne fit pas attention qu'on était trois fois plus de sable que l'ouverture connue n'en pouvait contenir ; on crut que , dégoûté d'une entreprise aussi ridicule qu'impossible en apparence , je ne voudrais plus entreprendre de nouvelles , & c'est ce qui engagea Bruckhausen même à mettre par la suite plus de négligence dans ses visites. Au bout de quelques semaines , le gouverneur entra chez moi suivi du commandant : mais , au lieu de se répandre en menaces , en injures , comme l'inflexible

Borck, le Landgrave me traita avec bonté, m'assura de sa protection, lorsque la paix serait conclue ; me dit aussi que j'avais plus d'amis que je ne comptais, & que la cour de Vienne ne m'avait point abandonné.

Mes discours & les détails que je lui donnai le touchèrent si vivement, qu'il chercha vainement à me cacher ses larmes : je ne fus plus le maître de ma joie, je tombai à ses pieds : le sentiment me rendit éloquent, & je trouvai dans ce prince autant de noblesse que de sensibilité. Il me promit de faire son possible pour adoucir ma situation ; de mon côté, je lui engageai ma parole d'honneur de ne plus faire aucune tentative pour essayer de me sauver, tant & si long-temps qu'il serait gouverneur à Magdebourg.

Je fus assez heureux pour le persuader : en conséquence, il ordonna qu'on m'ôtât sur-le-champ l'énorme carcan que j'avais au col, & que l'on fit rouvrir la fenêtre qui avait été murée. Ce fut par ses soins que tous les jours on tint ouvertes pendant deux heures les portes de mon cachot, dans lequel il me fit aussi apporter

un petit fourneau de fer , où je pouvais faire du feu moi-même. Il me fit donner de meilleures chemises , & qui ne m'écorchaient pas comme les autres ; il ordonna qu'on me donnât encore une main de papier blanc sur lequel , pour me distraire , je pouvais écrire mes pensées & quelques vers. Le major de place avait grand soin de me compter les feuilles , afin que je n'en pusse faire aucun abus ; ensuite il m'en redonnait d'autres.

Seulement on me refusa de l'encre. Pour y suppléer , je me faisais une piquure au doigt ; j'en recueillais le sang , & lorsqu'il venait à se cailler , je le chauffais dans ma main , puis j'en faisais écouler la partie liquide , & je jettai le reste. C'est ainsi que je parvins à me faire de bonne encre , bien coulante , avec laquelle je pouvais écrire , & qui me servait en même-temps de couleur , quand il me prenait envie de peindre.

Mon unique occupation , jour & nuit , était de graver sur mes gobelets , ou de composer quelques satyres. J'avais enfin la facilité d'écrire tout ce qu'il me plaisait , de faire connaître mes

talens , & de pouvoir sur-tout réveiller en ma faveur l'intérêt & la pitié. J'étais instruit qu'à la cour on avait lu mes pensées , mes allégories & mes poésies , & que Son Altesse Royale la princesse Amélie aussi bien que la Reine elle-même avaient témoigné tout le plaisir qu'elles leur avaient fait.

Je me fis bientôt de la réputation par mes poésies : on m'envoyait de tous côtés divers sujets à exécuter ; & ce même homme , qu'un monarque irrité avait voulu faire , pour ainsi dire , enterrer tout vivant , dont personne ne devait même prononcer le nom , n'avait jamais autant existé , jamais autant fait parler de lui , que depuis qu'il gémissait dans le fond d'un cachot. Bref , je parvins à donner de moi une meilleure idée : on me plaignait , on fut touché de mes écrits ; & c'est à eux , en effet , que je suis redevable de ma liberté.

Ah ! que ne dois-je point encore à ces sciences , qui m'avaient coûté tant de peines à acquérir , & à cette présence d'esprit inaltérable qui ne m'a jamais abandonné dans le danger ! Graces à tous ces avantages , j'ai brisé , à la fin , mes fers , quoique Frédéric ait long-temps répondu

à ceux qui lui parlaient en ma faveur : « C'est
 » un homme dangereux ; tant que j'existerai , il
 » ne doit point s'attendre à voir jamais le jour ». Je l'ai revu cependant. J'ai vécu encore vingt-deux ans sous le règne glorieux de ce prince , dont je n'ai cherché à me venger qu'à force de vertus , & par l'oubli de ses injures. Il ne me maltraita , j'ose le croire , que parce qu'il eut l'orgueil de ne vouloir point revenir sur ses pas , & qu'un retour favorable vers moi aurait pu convaincre qu'il s'était trompé. Aussi , dans tous les écrits que j'ai publiés , n'ai-je cherché qu'à l'appaiser , à le convaincre & à le justifier , toutefois sans me compromettre , & seulement autant que le souffrait mon honneur.

Il est mort , intimément persuadé de mon intégrité , mais sans m'avoir jamais récompensé , peut-être parce qu'il ne croyait pas pouvoir le faire d'une manière qui fût proportionnée aux torts dont j'avais à me plaindre. Quoi qu'il en soit , que ses cendres reposent en paix ! Sans lui je n'aurais pas acquis cette connaissance approfondie du cœur humain , ni cette réputation honorable & généralement établie , qui m'accompagne par-tout. L'infortune forme l'homme , &

la vertu qui a été éprouvée, a bien plus d'énergie que celle qui n'a été exercée que dans le cours des évènements ordinaires de la vie.

J'avouerai de plus que je dois aux sciences de m'être élevé au-dessus des préjugés, & que si je fusse parvenu à un âge avancé, sans avoir passé par l'école du malheur, mon nom peut-être eût été moins connu de la postérité, & peu de mes ouvrages seraient arrivés jusqu'à elle. C'est sans aucun regret que je vois quelques-uns de mes anciens camarades aujourd'hui Feld-maréchaux & titrés d'excellences. J'ai appris à me passer de ces vains titres, & mon génie & ma plume suffisent, je l'espère, pour me faire connaître. Au reste, si, pour parvenir à quelques dignités, il n'était besoin que d'expérience & de pénétration, je pourrais peut-être avoir quelque droit à y prétendre. Lorsque dans un cercle je viens à paraître, chacun s'étonne & se demande : « Pourquoi donc Trenck n'est-il ni général ni » ministre d'état ? » O toi qui m'as appris à me contenter du peu dont je sçais jouir aujourd'hui sans faste & sans bruit, vertu, qu'on nomme modération, c'est à toi que je dois cette égalité d'ame, qui m'a fait trouver le prix & le bon-

heur dans le port où ma barque est enfin arrivée après tant d'orages. Si mes écrits peuvent verser quelque consolation dans l'esprit du malheureux ; s'ils sont lus avec plaisir des cœurs droits & honnêtes ; si le jeune homme peut y puiser des leçons , pour mettre un frein à ses passions ; si le citoyen enfin , qui cherche à s'instruire , peut en recueillir quelque fruit , mon but est rempli , & mes vœux sont satisfaits.

Il est temps de rentrer dans mon cachot , où , depuis ma dernière conversation avec le Landgrave , j'attendais , avec un calme incroyable , le changement de mon sort , m'occupant toujours à écrire & à graver , avec cette tranquillité d'ame , que peu de princes conservent , même au milieu de leurs palais. Chaque jour ajoutait à mes espérances , & comme on me laissait la liberté de lire la gazette , j'envifageais une paix prochaine , comme l'époque heureuse où le vœu le plus cher à mon cœur allait être comblé. C'est ainsi que j'ai passé près de dix-huit mois , sans faire aucune tentative pour chercher à me sauver.

J'eus enfin le chagrin d'apprendre que le Land-

l'horreur d'un cachot ; les expressions que ce dernier emploie doivent , à coup sûr , avoir une toute autre énergie. Peut-être retrouverai-je un jour à Berlin quelques-unes de ces mêmes pièces ; si cela est , je pourrai les soumettre au jugement du public éclairé. Je n'en ai pu conserver que ce que ma mémoire m'en a rappelé après que j'ai eu recouvré ma liberté. Lorsque j'eus la première fois l'honneur d'aller faire ma cour au Landgrave de Hesse-Cassel , il me remit un volume que j'avais écrit avec mon sang ; mais je dois en avoir écrit au moins huit de la même manière , & il est probable que je ne les retrouverai jamais.

Ce fut vers cette époque que la grande révolution de Russie arriva , après la mort d'Elisabeth. Le Czar , Pierre , changea tout le système politique. Après lui Catherine monta sur le trône , & dicta les conditions de la paix.

Lorsque j'appris cette grande nouvelle , je crus qu'il étoit de la prudence de me tenir prêt à tout événement ; au moyen de l'honnête capitaine K. . . . j'entretenais une correspondance ouverte à Vienne. On me promettoit d'agir pour moi ;

moi ; & l'on me faisait entendre en même-temps que ceux qui avaient la jouissance de mes biens , ainsi que mes administrateurs , travaillaient en sens contraires. J'essayai de nouveau d'engager un officier à s'enfuir avec moi ; mais , dans toute ma vie , je n'ai trouvé qu'un Schell. Ce n'était pas la bonne volonté qui manquait à l'officier ; mais , au moment de l'exécution , son courage l'abandonna. Il fallut donc en revenir à mon ancien trou. Je m'étais déjà procuré un peu d'espace , & je me débarrassais , à l'aide de mes amis , d'autant de sable qu'il m'était possible. Insensiblement mon argent diminuait ; mais aussi je me trouvais muni de tous les instrumens dont j'avais besoin , de poudre fraîche & d'une bonne épée. J'avais caché le tout avec soin sous le plancher , que l'on ne visitait plus depuis que je me montrais si tranquille. Voici quel était mon projet.

Je voulais attendre l'événement de la paix ; & au cas qu'elle n'amenât pas ma délivrance , mon allée souterraine devait être poussée jusqu'à la galerie du rempart , afin qu'il ne me restât plus qu'à pratiquer l'ouverture nécessaire pour pouvoir m'évader. Afin d'obvier à tout ,

un vieux lieutenant de milice avait acheté de mes deniers , dans le fauxbourg , une petite maison , où , au pis aller , je pouvais toujours me réfugier.

Un ami , à qui l'on avait donné le mot , devait me tenir prêts deux bons chevaux à Gumnern , en Saxe , à une lieue de Magdebourg ; & , pour plus grande sûreté , il devait m'y attendre une année entière. Nous étions convenus , qu'immédiatement après la conclusion de la paix , tous les premiers & tous les quinziesmes jours de chaque mois , cet ami se trouverait à cheval sur les glacis de Klosterbergen , & qu'à certain signal il me joindrait en diligence.

Je n'avais donc plus qu'à me faire jour par une de mes galeries souterraines. Pour y parvenir , je disposai toutes les choses comme j'avais déjà fait précédemment , & me remis à creuser presque avec autant d'ardeur que lors de mes premières tentatives. Mes bons amis me firent passer une provision de toile , qui me servit comme par le passé.

Pendant tout ce travail , qui avait entièrement

épuisé mes forces, la paix vint enfin à se conclure. Alors je me vis tout-à-coup privé de mes amis, qui furent remplacés par de vieux régimens de campagne. Mais avant d'aller plus loin, je ne puis taire un accident qui m'arriva, & auquel je ne puis penser sans en frémir encore. Toutes les fois même que je me suis avisé de le raconter, il m'a fait faire, la nuit, les songes les plus fâcheux.

Tandis que je travaillais dessous les fondemens du rempart, mon pied heurta une grosse pierre, qui se détacha derrière moi, & m'enferma dans mon trou. Quel fut mon effroi, quand je me vis ainsi enterré tout vivant ! Après avoir réfléchi aux moyens de me retourner, & sondé ce qui était derrière moi, je me déterminai à tenter d'élargir le tombeau où je me voyais englouti, & à pousser le sable devant moi. J'avais encore, par bonheur, quelques pieds de vuide, je remplis cet espace du sable que je tirais des côtés; mais le devant était déjà rempli, & je ne pouvais encore me débarrasser. Ce fut alors que l'air commença à me manquer, jusqu'à m'ôter la respiration. Je me souhai-

taï mille fois la mort , & j'essayai de m'étouffer , en me ferrant la gorge.

Il me fut absolument impossible de poursuivre mon opération : une soif excessive me privait de toutes mes facultés ; pour me rafraîchir & pour prendre un peu d'air , j'étais contraint de mordre dans le sable. Non , je ne crois pas qu'on puisse se faire une idée de l'extrême détresse que j'éprouvai alors. D'après mon calcul , je suis persuadé que je passai huit heures , au moins , dans cette triste situation. Quelle mort plus cruelle ! Quelle plus horrible & plus désespérante nuit ! Je tombai sans connaissance. Lorsque je fus revenu à moi , je recommençai à travailler. L'espace que j'avais devant moi se trouvait déjà si rempli de sable , que j'en avais jusqu'au nez.

Enfin m'étant ramassé comme dans un peloton , je parvins à élargir mon trou jusqu'à pouvoir m'y retourner , & j'arrivai à cette malheureuse pierre , qui me causait tant de peine. Je me procurai un peu d'air , parce que du côté de mon cachot la mine était ouverte. Afin de pouvoir

passer, je remuai le sable de dessous cette pierre, je le jettai derrière moi. Par ce moyen, je trouvai assez de place pour me glisser au-dessus, & je rentrai heureusement dans ma prison.

Je puis dire avec vérité que, pour cette fois, je regardai comme un vrai bonheur d'être revenu dans mon cachot, dans cette retraite de l'esclavage, où je me donnais tant de mal pour tâcher de m'en affranchir. A combien de réflexions un si bizarre événement pourrait donner matière ! Aurais-je jamais pu croire qu'il viendrait un moment où je me trouverais, avec raison, encore plus malheureux que dans ma prison ? Cependant, à l'instant où je sortis de cette terre, que je regardais déjà comme un tombeau, j'éprouvai une sorte de plaisir. Je laisse au lecteur pénétrant à juger dans laquelle de ces deux positions je pouvais m'estimer le moins infortuné, & je m'éloigne de cette scène d'horreur.

Il faisait déjà grand jour ; mais j'étais tellement épuisé de fatigues, que je fus obligé de me coucher, & que je me crus hors d'état de pouvoir refermer mon trou. Cependant, je n'eus pas plutôt pris une demi-heure de sommeil, que je

sentis revenir mes forces & mon courage. Je me mis vigoureusement à l'ouvrage ; & j'en vins heureusement à bout. A peine eus-je fini , que j'entendis le bruit des portes & des serrures ; c'était l'heure de la visite.

On me trouva pâle comme un déterré. Je me plaignis de maux de tête , & , pendant quelques jours , je souffris tant & de la lassitude & d'une toux qui m'oppressait , que je ne doutai point que je n'eusse les poulmons attaqués. Je recouvrai pourtant la santé avec mes forces ; mais , certainement , je mettrai toujours cette terrible nuit au nombre des plus cruelles que j'aie jamais passées. J'ai rêvé souvent , & pendant long-temps , que j'étais enterré tout vif ; actuellement encore , quoique depuis vingt-cinq ans je jouisse de ma liberté , des songes effrayans viennent bouleverser quelquefois mon ame , en me retraçant le souvenir de cette épouvantable nuit,

Depuis cette aventure , je ne suis jamais retourné à mon travail , ni entré dans mon souterrain , sans avoir eu la précaution auparavant de m'attacher un couteau à la ceinture , afin de pouvoir me tirer d'embarras , s'il m'arrivait une

seconde fois un semblable accident. D'ailleurs, j'avais remarqué que, près de l'endroit où la pierre s'était détachée, il y en avait encore plusieurs autres qui vacillaient, entre lesquelles j'étais cependant obligé de me glisser. Cette considération ne m'arrêtait pourtant point; &, depuis, j'y suis rentré plusieurs milliers de fois, car le désir de retrouver ma liberté me faisait trouver tout facile.

Lorsque je vis qu'au moyen de mon canal souterrain, j'étais parvenu jusqu'à l'endroit où l'ouverture devait se faire, quand je fus instruit que la paix était bien certainement conclue, j'écrivis à mes amis de Vienne les lettres les plus pressantes; & j'adressai, entre autres, à l'impératrice, un mémoire conçu dans les termes que je crus les plus propres à la toucher. Je pris congé des gardes qui m'avaient surveillé jusqu'à ce moment : ils me fournirent, avant de nous séparer, tout ce dont je pouvais encore avoir besoin. Je leur fis les adieux les plus tendres. En effet, on les fit bientôt relever par les régimens de campagne qui composent d'ordinaire la garnison de Magdebourg, & qui rentrèrent dans cette ville après la conclusion de la paix. Ce-

pendant, ce changement n'eut lieu qu'au bout de quelques semaines, & je sus que le général Riedt avait été nommé ambassadeur de la cour de Vienne à Berlin.

Instruit par une longue expérience à connaître les hommes, je n'ignorais pas que ce général Riedt avait toujours besoin d'argent. En conséquence, je lui écrivis une lettre bien pathétique, par laquelle je le suppliais de ne me pas abandonner, & de faire plus pour moi que peut-être il ne lui avait été prescrit par la cour de Vienne. Je joignis à ma lettre une traite de six mille florins, dont il pouvait se faire payer à Vienne, sans compter quatre mille florins qu'il reçut encore d'un de mes parens, que je m'interdis de nommer ici.

C'est à ces dix mille florins que je dois, à proprement parler, ma liberté : car je puis prouver, par les comptes que j'ai actuellement sous les yeux, que mes administrateurs, dès le mois d'avril 1763, avaient déjà fait compter à Vienne six mille florins, par ordre de la cour, entre les mains du prince de Kaunitz, pour le général Riedt. Pour les autres quatre mille florins, aussi-tôt

après ma délivrance je les ai rendus avec gratitude à l'ami qui me les avait avancés.

Avant la retraite de la garnison, j'appris encore qu'il n'avait rien été stipulé en ma faveur dans le traité de Hubertsbourg. Lorsque tous les articles eurent été ratifiés, le plénipotentiaire de la cour de Vienne parla simplement de moi, d'une manière très-indifférente, au ministre de Berlin, actuellement comte de Hertzberg : mais cela ne fit jamais l'objet d'une négociation sérieuse. Je reçus de Berlin l'assurance positive qu'on allait réellement s'employer pour moi auprès du roi. Je faisais bien plus de fonds sur cette promesse, que sur toute la protection que j'aurais eu le droit d'attendre de la cour de Vienne, qui, pendant dix années consécutives, m'avait abandonné à mon malheureux sort. Je patientai donc encore trois mois, pour voir la tournure qu'allaient prendre mes affaires, avant de chercher à m'échapper de mon cachot.

Le changement de garnison s'effectua, & je me trouvai encore environné de nouveaux êtres. Les officiers de la garde étaient tous gentils-hommes, par conséquent plus difficiles à gagner

que de simples officiers de milice ; & les majors exécutaient leurs ordres strictement & à la lettre. Je n'avais plus besoin d'eux , il est vrai , pour l'exécution de mes projets ; mais je n'en regrettais pas moins les amis que je venais de perdre , & auxquels je m'étais déjà accoutumé. Il fallut reprendre mon ancien régime , & m'en tenir à mon pain de munition.

L'ennui commençait à s'emparer de moi ; car , quoique dans la visite exacte qu'on fit dans mon cachot , au renouvellement de la garnison , on n'eut rien encore découvert ; cependant , j'avais toujours lieu de craindre que des recherches plus sévères ne vinssent renverser tous mes projets. Un accident que je vais rapporter faillit de me replonger dans de nouveaux chagrins.

Depuis deux ans j'avais su tellement apprivoiser une souris , qu'elle jouait tout le jour avec moi , & qu'elle venait manger jusques dans ma bouche. Je ne saurais tracer ici toutes les réflexions que fit naître en moi l'étonnante intelligence de ce petit animal. Les théologiens vont sans doute s'élever contre moi , me taxer d'être hérétique ; les philosophes , qui n'attribuent qu'à l'homme

une âme, & qui n'accordent aux animaux qu'un instinct purement mécanique, vont m'appeller un conteur de fables, ou m'expulser du monde philosophique : mais, si Dieu me donne encore quelques années, je me propose de publier sur ce sujet une dissertation, dans laquelle ma souris & une araignée joueront un grand rôle.

Cette fidelle compagne manqua cependant de causer mon malheur ; une nuit elle fit tant de sauts & de cabrioles dans ma chambre sur une affiette de bois, & elle avait tellement rongé à ma porte que les sentinelles l'entendirent, & furent avertir l'officier de garde. Celui-ci, après s'être assuré du fait par lui-même, alla rapporter qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans ma prison. A peine faisait-il jour, que les portes s'en ouvrirent avec fracas, & que je vis entrer le major de place avec des ferruriers & des maçons. On visita exactement le plancher, les murs, mes chaînes & jusques à mon corps. Rien ne se trouvant dérangé, on me demanda la cause du bruit qu'on avait entendu la nuit précédente. J'avais bien aussi entendu la souris, & j'avouai franchement que c'était elle. On donna sur-le-champ des ordres pour la mettre

à la raison ; je siffiai , & aussi-tôt elle vint sur mon épaule. Alors je demandai grace pour elle ; mais l'officier de garde s'en empara , avec la promesse solennelle de la donner à une dame qui en aurait le plus grand soin.

Il l'emporta , à cet effet , dans la chambre où il montait la garde & la cacha : mais la souris , qui n'était apprivoisée que pour moi , se fauva , & fut se cacher dans mon antichambre. Le jour suivant , les sentinelles rapportèrent que , pendant toute la nuit , elle avait rongé mes portes , de manière que les marques en étaient visibles.

Lorsque l'on vint , à midi , faire la visite ordinaire , je ne fus pas peu surpris de sentir ma souris qui me grimpait le long des jambes. Elle vint se replacer sur mon épaule , & tâchait de m'exprimer sa joie par mille petits bonds , sans être effarouchée en rien par la vue des hommes qui étaient autour de moi. Le jour précédent , on l'avait portée dans un mouchoir à la chambre du corps de garde , qui était à environ cent pieds de mon cachot. Comment avait-elle pu en retrouver le chemin ? Qui lui indiqua l'heure où l'on devait ouvrir mes

portes ? Ce que j'écris ici est pourtant de la plus exacte vérité.

Tout le monde fut étonné , & chacun voulait s'approprier cet intéressant animal. Pour terminer toute contestation , le major s'en empara , l'emporta & la donna à sa femme , qui lui fit faire une jolie cage : mais la souris refusa constamment de manger , & quelques jours après on la trouva morte.

Je regrettai assez long-temps la perte de ma fidelle petite compagne : j'avouerai cependant aussi que , dans tous les cas , ce sacrifice pour ma sûreté était indispensable ; car je m'aperçus qu'aux endroits du plancher , dont j'avais bouché les jointures avec du pain & de la poussière , elle avait fait un tel dégât de mon mastique que tôt ou tard mes gardiens auraient infailliblement découvert les coupures. Convaincus , que je n'avais pas cherché à me sauver , & que même je n'oserais faire aucune tentative , ils s'en retournèrent tranquillement. Cela me donna l'idée de presser l'exécution de mes projets.

On doit se rappeler que tout était arrangé ,

& que tous les premiers & les quinzièmes jours du mois, comme je l'ai dit plus haut, il y avait des chevaux qui m'attendaient à une petite distance de la forteresse. Je laissai pourtant passer le premier août, parce que je ne voulus point faire le malheur du brave major de Pfuhl, qui m'avait traité avec plus d'humanité que les autres, & qui se trouvait alors chargé de l'inspection du fort de l'Etoile. Je fixai le jour de mon évafion irrévocablement au 15 du même mois.

Ce jour-là même, il arriva un incendie dans la ville, & l'on battit l'alarme. Le major de garde, qui ne manquait jamais de venir lui-même ouvrir les portes de ma prison, fut rappelé tout-à-coup pour porter des secours ; & pour faire la visite à sa place, il remit les clefs au lieutenant.

Celui-ci entre, & me regardant avec attendrissement : « Quoi, mon cher Trenck, me » dit-il, n'avez-vous donc pu depuis sept ans » trouver parmi les officiers de milice un homme » qui ait voulu vous rendre le même service » que Schell vous rendit à Glatz » ? — On trouve difficilement, lui répartis-je, des amis tels que

celui-là. Ceux à qui je me suis adressé depuis pour une entreprise semblable ne manquaient pas de bonne volonté ; ils savaient tous qu'en m'obligeant leur fortune était faite , mais ils ont manqué de courage au moment de l'exécution. Je n'en ai obtenu que de faibles secours , quoique je n'aie pas épargné l'argent. — « Eh ! » d'où tirez-vous cet argent » ? De Vienne , mon cher , au moyen d'une correspondance secrète dont ils étaient les agens. — « Si mes » services vous étaient agréables , je vous les » offrirais de bon cœur , & même avec un défin- » tressement absolu ». A ces mots , je tirai d'un trou que j'avais pratiqué dans la solive , qui formait le seuil de ma porte , cinquante ducats , & je les lui donnai. Il refusa d'abord , & finit par les accepter d'un air timide. Ensuite il sortit , en me promettant de revenir sur-le-champ , & après avoir , seulement pour la forme , mis les cadenats aux portes.

A son retour , il m'avoua franchement , qu'indépendamment du service qu'il était disposé à me rendre , il se voyait également forcé de déserter à cause de ses dettes , & qu'il y avait déjà long-temps qu'il en avait formé la résolu-

tion ; que , d'après cela , s'il pouvait seconder mon évasion , il était prêt à s'échapper avec moi , pourvu que je lui fisse seulement entrevoir la possibilité de la réussite. Nous restâmes ensemble environ deux heures , au bout desquelles notre plan se trouva concerté. Il consistait à faire faire quatre fausses clefs de mes quatre portes. Quand je lui eus appris que j'avais des chevaux tout prêts qui m'attendaient à Gummern , le projet lui parut infaillible. Pour resserrer encore les nœuds de notre intimité , j'ajoutai cinquante ducats à ceux que je lui avais donnés , & il est très-probable qu'il ne s'était jamais vu si riche.

C'était alors qu'au fond de mon cachot je pouvais m'estimer le plus heureux des hommes. Je me voyais le maître de trois moyens , dont un seul devait infailliblement me procurer ma liberté : d'abord l'intercession de l'ambassadeur de la cour de Vienne , ensuite mon canal souterrain auquel j'avais mis la dernière main , enfin mon lieutenant de la garde.

Transporté de joie & du plaisir que me présentait déjà la perspective du riant avenir que je

je me promettais, la ~~vie~~ me tourna. L'instant même où j'aurais dû redoubler de vigilance, d'activité & de prudence, fut celui où je cédai si étourdiment aux insinuations de mon misérable amour-propre, que je pris la plus folle & la plus téméraire des résolutions. Lorsque cet événement vint quelquefois se représenter à ma pensée, je ne l'envisage que comme un songe extravagant. Mais tel fut l'effet de mon inévitable destinée ; ou peut-être mes longs tourmens avaient-ils altéré ma raison.

Il me prit envie d'essayer de mettre à l'épreuve la générosité du grand Frédéric ; me réservant toujours la ressource du lieutenant, dans le cas où ma tentative auprès du monarque n'aurait aucun succès.

Ma tête était devenue si folle de ce beau projet, qui m'a causé depuis des regrets bien amers, que j'attendis avec impatience l'heure où le major ferait sa visite. « M. le major, » lui dis-je lorsqu'il entra, je sais que le gouverneur de cette ville, le généreux duc Ferdinand de Brunswick est actuellement à Magdebourg » (je l'avais appris de mon ami). Faites-moi

» le plaisir d'aller le trouver , & de lui dire que
 » je le prie de vouloir bien visiter mon cachot ,
 » comme aussi de faire doubler mes sentinelles ,
 » ensuite de me prescrire l'heure où il voudra
 » que je me fasse voir en plein jour & en pleine
 » liberté sur le glacis de Klosterberg. Si je par-
 » viens à effectuer ce que je promets , j'espère
 » qu'il voudra bien m'honorer de sa protection ,
 » & instruire le roi de ma bonne foi , afin que
 » ce prince puisse être convaincu de la droiture
 » de mes sentimens & de la loyauté de mes
 » procédés ».

Le major , tout stupéfait , regarda le lieutenant , & crut réellement que j'extravaguais , tant ce que je lui disais lui paraissait absurde & impraticable. Mais comme il vit que j'insistais sérieusement , il sortit & revint bientôt après , accompagné du commandant M. Reichmann , du major de place Rieding , & de l'autre major chargé de l'inspection.

Le duc Ferdinand me fit répondre que , si je pouvais exécuter ce dont je me flattais , il me promettait sa bienveillance , la grace du roi , & que mes fers me seraient ôtés à l'instant.

Je demandai alors, encore très-sérieusement, que l'on me fixât une heure. J'excitai une nouvelle risée ; mais enfin on me dit qu'il suffiroit que j'expliquasse la manière dont je voulais m'y prendre, sans mettre effectivement la chose à exécution ; que, si je refusais, on allait sur-le-champ lever le plancher de mon cachot, & qu'on y laisserait jour & nuit des gardes pour me surveiller ; que l'intention du gouverneur étoit simplement de s'assurer de la possibilité de mon projet, mais non pas de souffrir que je l'effectuasse.

Je capitulai long-temps, &, après les promesses les plus positives, je jettai à-la-fois tous mes fers à leurs pieds, j'ouvris mon trou, je donnai mes armes, ainsi que mes instrumens, avec deux clefs pour ouvrir les portes des galeries souterraines. Je proposai de descendre dans la galerie de trente-sept pieds qui communiquait aux souterrains, & de faire, avec des épées, l'ouverture nécessaire pour y pénétrer : ce qui, assurai-je, n'exigeoit au plus que quelques minutes. Ensuite je dis, à un pouce près, combien j'avois de pas à faire pour arriver à tel & tel endroit du

Fort. Je leur remis enfin toutes mes clefs , en déclarant que , sur le glacis de Klosterberg , j'avais des chevaux qui m'attendaient au premier signal , mais dont il n'était pas à propos d'indiquer l'écurie.

On ne peut se peindre la surprise de ces messieurs. Ils allaient , examinaient , puis ils rentraient & me faisaient des questions , des objections , auxquelles je répondais , comme si j'eusse été l'ingénieur qui eût bâti le fort de l'Etoile. Ils ressortirent après notre conversation , qui fut longue & sérieuse , me souhaitèrent toute sorte de bonheur , & restèrent environ une heure dehors. Alors , ils revinrent me dire que le duc était confondu des instructions qu'il avait reçues : ils me souhaitèrent encore du bonheur , & me conduisirent sans chaînes hors de ma prison , dans la chambre de l'officier de garde.

Sur le soir , le major vint nous trouver , nous donna un très-grand souper , & me promit que tout irait bien pour moi. Le duc , disait-il , avait déjà écrit à Berlin ; mais toutes ces belles promesses ne furent qu'illusoires. Dès le lendemain la garde fut renforcée. On plaça deux grenadiers

dans la chambre où j'étais. On fit, en un mot, les mêmes dispositions que s'il eût été question de se précautionner contre une de ces entreprises violentes que j'avais formées au château de Glatz, & les ponts-levis restèrent fermés tout le jour.

Il ne me fut pas difficile d'apercevoir qu'un grand nombre d'ouvriers était employé à rétablir mon cachot, & que quatre charrettes y portaient de la pierre de taille. Tous les officiers cependant me témoignaient de l'affection : nous mangions ensemble, & nous faisions une chère excellente ; mais un bas-officier & les deux sentinelles venaient constamment à côté de nous dans la chambre ; de sorte que notre conversation était toujours réservée, & même vague. Cela dura l'espace de quatre à cinq jours ; enfin, le lieutenant, en qui j'avais mis toute ma confiance, monta la garde. Quoique nous fussions toujours entourés de témoins, il fut trouver l'instant de me dire qu'il était fort étonné de mon indiscretion, que le duc ne savait absolument rien, & que, dans toute la garnison, le bruit courait qu'on avait encore découvert une issue, par laquelle il était sûr que je serais parvenu à prendre la fuite.

Ces mots furent pour moi un trait de lumière, qui me defilla les yeux ; mais , hélas ! il vint trop tard pour mon malheur. J'avouai à mon ami que je n'avais commis cette imprudence , que parce que je me reposais absolument sur la parole qu'il m'avait donnée. Il me renouvela ses promesses & ses protestations ; je repris quelque confiance , mais je renfermai dans mon cœur ulcéré la vengeance que je méditais déjà contre l'indigne & lâche conduite du commandant.

La nouvelle construction de ma prison fut achevée en huit jours , & j'y fus reconduit par le major de place , avec le major du jour. On ne me mit qu'une seule chaîne au pied , mais qui pesait , elle seule , autant que toutes les autres ensemble. Tout le cachot était pavé de grosses pierres de taille ; alors il devint véritablement impénétrable. On trouva & l'on m'enleva environ trente louis , que je portais sur mon corps ; il n'y eut que l'argent que j'avais ferré dans l'échaffaudage de la porte & dans le canal du poêle , qui fut sauvé pour moi.

Tandis qu'on m'enchaînait , je dis au commandant , d'un ton amer : « Est-ce donc-là l'effet

» de la parole du duc ? Eh ! qu'ai-je fait pour
 » mériter d'être ainsi maltraité ? Je fais déjà
 » qu'on a fait un faux rapport ; mais la vérité
 » ne s'en montrera pas moins dans tout son
 » jour , & les tâches qui m'oppriment n'en trou-
 » veront pas moins le déshonneur qui les attend.
 » Quoi qu'il en soit , vous n'aurez plus long-
 » temps Trenck en votre puissance , & quand
 » vous lui feriez bâtir une prison d'acier , vous
 » ne sauriez l'y retenir ».

On se mit à rire de cette jactance. Mais
 Reichmann , qui me plaignait peut-être , me
 parla affectueusement. Il m'exhorta à reprendre
 quelque espérance , & me dit qu'il serait possible
 que j'obinsse bientôt ma liberté d'une manière
 plus honorable. Les secours que j'attendais de
 mon nouvel ami , & sur lesquels je comptais
 positivement , entretenaient ma fierté ; & le ton
 avec lequel je parlais , annonçait moins un homme
 anéanti & découragé , qu'une ame audacieuse
 & menaçante.

Lorsque j'eus , dans la suite , obtenu ma liberté ,
 j'appris du landgrave de Hesse-Cassel , lui-même ,
 qu'effectivement le major qu'on m'avait donné

pour surveillant , n'avait pas dit au duc un mot de ce qui s'était passé : mais que , pour éviter qu'on ne lui reprochât la négligence de ses visites , il avait rapporté qu'on m'avait surpris travaillant ; & qu'une recherche exacte dans les souterrains avait démontré que , sans la vigilance de mes gardiens , je me serais infailliblement évadé. Mais le duc de Brunswick , prince aussi aimable que généreux , avait été , peu de temps après , instruit de tous les détails de cette aventure ; il en avait parlé au roi , qui , depuis ce temps , chercha sérieusement les occasions de me rendre la liberté.

Hélas ! c'est avec ces dispositions malveillantes , que l'on considère aujourd'hui les plus nobles actions. Il est bien rare qu'on les fasse connaître , dans toute leur intégrité , à celui qui doit prononcer sur leur mérite ; & , dans les rapports prétendus fidèles que l'on fit de mes projets de fuite , je devins la véritable victime d'une vanité absolument déplacée. Les officiers , à la garde desquels j'étais commis , eurent honte d'avoir été si aveugles dans leurs recherches ; & , pour se dérober à un léger reproche , qui , dans le fond , n'eût attiré sur eux aucun mal réel , le pauvre Trenck fut remplacé sous le couteau mortel. J'ai toujours éprouvé

ces retours funestes dans d'autres entreprises , d'un genre plus élevé ; ceux même que je croyais mes amis , y ont abusé de ma franchise , & se sont fait attribuer , à mon préjudice , la récompense qui n'était due qu'à mes travaux.

Mé voilà donc de nouveau replongé dans l'horreur de ma prison. Accablé sous le poids de tant de disgrâces , mon cœur se révoltait moins encore contre l'insensible monarque , que contre le barbare gouverneur. Tous deux cependant étaient abusés & innocens de la cause qui me recondamnait à gémir.

Avec une impatience inexprimable , je soupirais le jour & la nuit après le moment où celui que je regardais comme mon sauveur , devait être de garde. Quel fut mon effroi , lorsque je vis entrer un autre lieutenant à sa place ! Vainement je me flattais que quelque accident imprévu l'avait écarté pour cette fois. Trois longues semaines s'écoulèrent sans qu'il revint. Je n'osais hasarder sur lui aucune question. A la fin , j'appris qu'il avait quitté le corps des grenadiers , qu'ainsi il ne devait plus être de garde au fort de l'Etoile. Était-ce un repentir de ses bonnes dispositions en

ma faveur, ou manque de courage pour les exécuter ? Les cent ducats que je lui avais donnés lui avaient-ils inspiré d'autres idées, en avançant sa fortune ? Voilà ce que j'ignorais, & ce que je veux toujours ignorer. Un autre que moi, qu'il eût laissé ainsi dans l'abîme, après tant de promesses & de sermens solennels, après avoir accepté mon argent, aurait peut-être cherché quelque vengeance : mais si jamais, dans un état que je lui souhaite aussi heureux qu'honorable, il jette les yeux sur ce livre ; si, en effet, il peut se faire le reproche de m'avoir trompé, qu'il y lise aussi que mon cœur lui pardonne, & qu'il m'estime d'autant plus que le pardon d'une offense est franc comme mon ame, & n'y laisse aucun ressentiment.

Quoique je veuille me défendre de tout soupçon, je conjecture cependant que, lorsqu'il se vit en état d'acquitter ses dettes, il se repentit de s'être engagé dans une pareille entreprise, & que ce fut par cette raison qu'il changea de poste, & céda la garde du fort. Peut-être encore aura-t-il confié son secret à un camarade, qui aura si bien instruit l'Etat-major de notre intelligence, qu'on ne lui aura plus permis de venir

monter la garde auprès de moi. Dans tous les cas , il n'eût pu m'arriver un plus funeste revers , puisqu'il renversa & détruisit toutes mes espérances.

Ce fut alors que je commençai à faire de sérieuses réflexions sur ma fatale destinée , sur mon imprudence , & que je regrettai amèrement d'avoir si ridiculement écouté mon orgueil. Je crus alors que rien ne pouvait surmonter l'ascendant de ma destinée. Avant six mois , tout me promettait que je rencontrerais le moment favorable pour m'évader de ma prison , sans obstacle , sans aucun danger. Toutes les difficultés étaient levées : ma propre faute , mon aveugle confiance dans la générosité des hommes & dans le secours d'un ami , avaient tout anéanti. Ces pensées me plongeaient dans un état de désespoir , dont il ne m'était vraiment plus possible de me délivrer.

Depuis neuf ans , au mépris de toutes les mesures qu'on avait prises pour m'empêcher de franchir ma prison , mon génie , fertile en inventions , me fournissait toujours quelque expédient ; mais actuellement , je m'étais à moi-même enlevé toutes mes ressources , & je n'envisageais

plus aucune perspective dans l'avenir. Mes réflexions élevaient contre moi un reproche qui venait déchirer mon ame , d'autant plus profondément affaïlée , que je me considérais comme l'unique auteur des maux que je devais encore attendre.

L'officier major s'aperçut bientôt que je commençais à perdre ma fermeté ordinaire , & cette sérénité d'ame , que rien , jusques-là , n'avait pu altérer. Je devenais pensif , de mauvaise humeur & mélancolique. Mes idées ne m'offraient plus aucun objet de distraction , & je ne composais que des complaintes ou des stances , inspirées par un sentiment de découragement , plutôt que de désespoir.

Je ne pouvais guères recevoir d'autre consolation que celle-ci : « Prends patience , mon cher » Trenck , au moins es-tu sûr qu'il ne saurait » rien t'arriver de pis ». Pour me donner quelque autre espérance , il fallait s'oublier jusqu'à me dire que le roi ne pouvait pas toujours vivre ! Triste ressource , pour un homme dans ma position ! Etais-je malade , on me souhaitait le bonheur de voir bientôt la fin de tous mes maux ? Retrou-

vais-je la santé , on me plaignait de ce que je n'étais pas mort , & de ce qu'il me fallait recommencer à souffrir. Je ne crains point ici d'en faire la demande: Est-il un homme sur la terre qui, jamais, ait été le jouet d'une destinée aussi bizarre que la mienne? Quelle force supérieure m'a donc soutenu pendant dix années entières de souffrances? Est-ce ma tête, toujours active, toujours occupée? Sont-ce mes exercices mécaniques, ou ces travaux dignes d'Hercule, par lesquels je me tenais continuellement en haleine? Ou serait-ce ce talent que m'a donné la nature, pour gagner à-la-fois les esprits & les cœurs de ceux qui me gardaient, pour braver la rage des tyrans, & pour opposer la ruse à la force? Au moins me fera-t-il permis de dire hautement que je ne dois mon salut qu'à mon seul génie, & aux ressources que j'ai su trouver en moi-même. J'ai été moi seul, en dépit de tous, mon soutien & mon libérateur. Je dirais plus, ce fut précisément dans ces lieux, où personne ne pouvait me croire encore vivant, que j'ai réellement le plus existé. Je m'y suis fait plus d'amis, plus de connaissances, & m'y suis attiré plus d'applaudissemens que par-tout ailleurs. Enfin, lorsque j'ai reparu sur la scène du monde, comme un

Et je vis entrer aussitôt avec lui une troupe d'autres officiers, qui me regardaient d'un air joyeux. J'avoue que je fus surpris. « Mon cher » Trenck, me dit le commandant, j'ai aujourd'hui, pour la première fois, le plaisir de vous » apporter une bonne nouvelle : le duc Ferdi- » nand a enfin obtenu du roi qu'on vous ôta vos » fers ». Et le ferrurier se mit à l'instant à tra- » vailler sur ma chaîne.

« Vous allez avoir aussi, continua-t-il, une » chambre plus agréable. — Oh! sûrement, lui dis- » je, on me donne en même temps la liberté. » Mais vous ne voulez pas me causer tant de joie » tout à la fois : parlez-moi avec franchise, & soyez » sûr que je sais me modérer. — « Qui, répondit-il, » nous êtes libre ». Ensuite il s'approcha pour » m'embrasser, & tous les autres suivirent. Alors » on me demanda quel habit je voulais. « Mon » uniforme », répondis-je; & comme le tailleur » se trouvait là tout exprès, il me prit la me- » sure. « Il faut, monsieur, dit le commandant » Reichmann, que demain du matin cet uni- » forme soit fait ». Le tailleur s'excusa sur l'im- » possibilité, à cause d'une fête, & de la fête de » Noël. Eh bien, reprit Reichmann, si l'habit » n'est

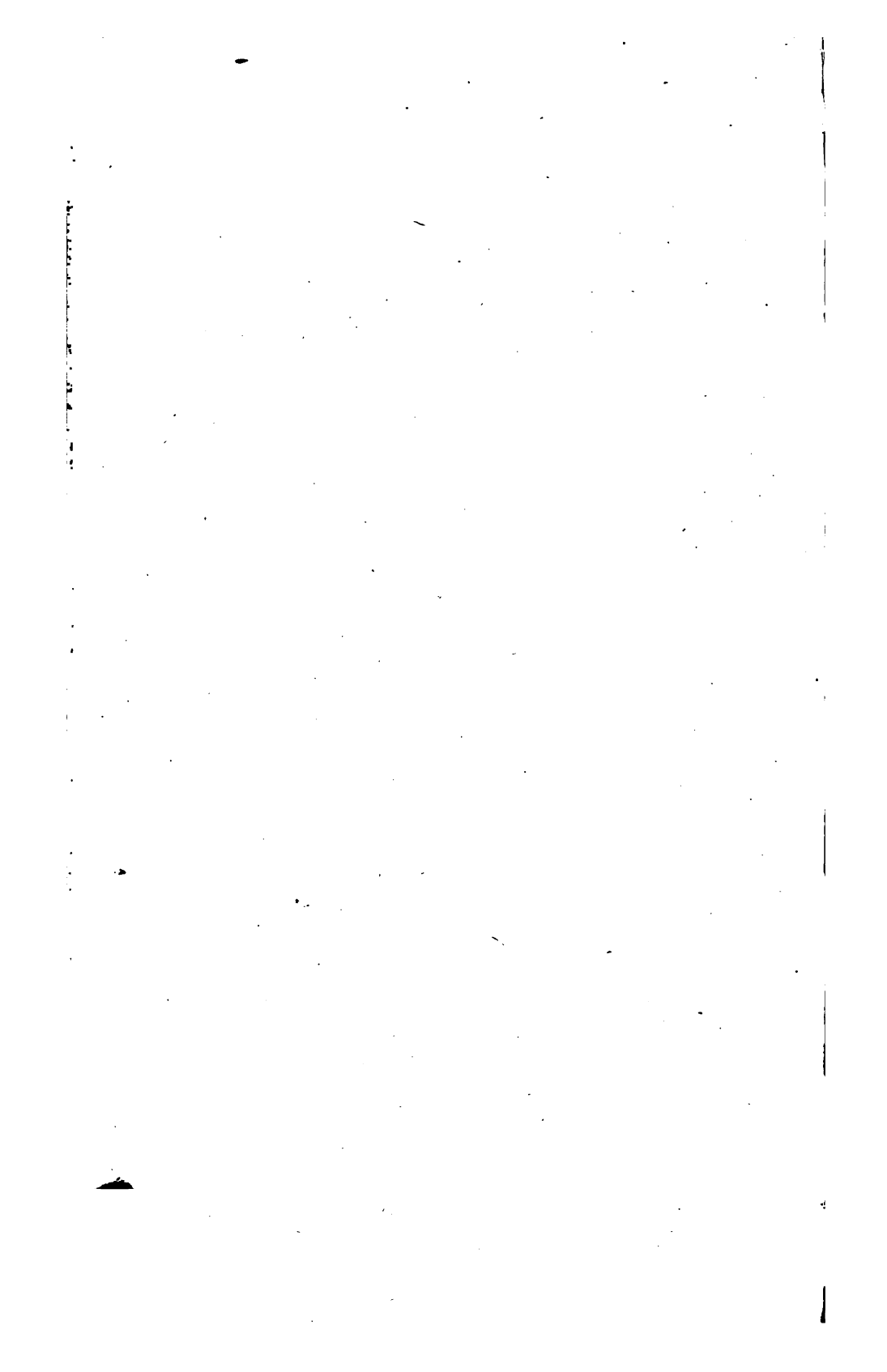


Oui, répondit-il, vous êtes libre...

Bord del.

J. Demanchy Sculp.





n'est pas fait , M. le tailleur , avec ses garçons , viendra demain au soir habiter ce cachot. Le tailleur ne répliqua plus , tout lui devint possible , & il promit solennellement de livrer l'uniforme.

Aussi-tôt que le ferrurier eut achevé de briser mes fers , on me conduisit dans la chambre de l'officier de garde. Là , chacun me félicita , & le major de place me fit jurer les sermens d'usage pour tout prisonnier d'état. Savoir :

1°. De ne jamais chercher à me venger de personne.

2°. De ne plus mettre le pied sur les frontières de Saxe ni de Prusse.

3°. De ne parler , ni d'écrire rien de ce qui m'était arrivé.

4°. De ne servir enfin , tant que le roi vivrait , aucun autre souverain , tant dans le militaire que dans le civil , comme aussi de ne point vivre à Vienne ni dans quelque capitale que ce fût.

Le comte de Schlieben me remit alors une
Tome II. K

lettre du général Riedt , ministre de l'empereur à Berlin. Voici à-peu-près ce qu'elle contenait : il y était dit : « Qu'il se félicitait au fond du » cœur d'avoir trouvé l'occasion d'obtenir du » roi ma liberté ; mais qu'à présent je devais » faire , sans répugnance & de bonne grace , » tout ce que le comte de Schlieben pourrait » exiger de moi , & qu'il avait l'ordre précis » de me conduire jusqu'à Prague », Sachez donc , mon cher Trenck , me dit Schlieben après cette lecture , que ce sont les ordres dont je suis chargé pour vous. Je dois , cette nuit même , dans une voiture couverte , vous conduire par Dresde jusqu'à Prague , & ne pas permettre que vous parliez à personne pendant la route. Pour fournir à toutes les dépenses , le général Riedt m'a remis trois cents ducats : je vais sur-le-champ faire acheter une voiture. Mais , comme aujourd'hui rien ne pourrait être prêt , je suis convenu avec M. le commandant que nous ne partirions que dans la nuit suivante.

Lorsque j'eus promis tout de la meilleure grace du monde , le comte resta avec moi ; les autres , après un court entretien , se retirèrent , & je dînai avec le major du jour & l'officier de

garde , dans la chambre du général Walrabe. Ce vieillard , qui y était entré en 1744 , après vingt-huit ans d'une captivité adoucie & rendue très-supportable , y a terminé ses jours ; mais il avait mérité son sort.

Me voilà donc libre. Le premier usage que je fis de ma liberté fut de me promener au milieu de tous les ouvrages du fort , pour m'accoutumer à l'air & à la lumière. Je n'oubliai point d'aller faire une dernière visite à ma prison pour rassembler tout l'argent que j'y tenais caché , & qui montait bien encore à soixante-dix ducats.

Je traitai fort généreusement toute ma garde. Je donnai un ducat à chaque homme , & trois ducats à chacune des sentinelles qui se trouvèrent en fonction auprès de moi , à l'heure où je devins libre. Je donnai aussi aux autres soldats qui étaient relevés de leurs postes , dix ducats à partager entr'eux , & j'envoyai de Prague un présent à l'officier de garde.

Je donnai le reste de mon argent à la veuve de mon brave & honnête grenadier Gefhardt

qui était mort. Pendant qu'il était en campagne, la femme avait eu l'imprudence de confier à un jeune homme les mille florins qu'elle avait reçus de moi. Le jeune homme s'était conduit fort inconfidérément dans l'emploi qu'il avait fait de cet argent. On l'avait épié, examiné, & il avait trahi la veuve qui, pour cette raison, avait été mise dans une maison de correction, où elle était restée deux ans.

Comme le mari était absent, il ne fut point puni. Si mon pauvre Gefhardt eût laissé des enfans, je prendrais sûrement soin de leur sort aujourd'hui. Je me ressouvins aussi de la veuve de l'homme qui, en 1756, s'était pendu près de ma prison, & je lui fis don de trente ducats que Schlieben me remit avec quelqu'autre argent qui m'appartenait, & dont il était le dépositaire.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit, mais mon insomnie était joyeuse : j'en passai la plus grande partie avec mes gardes qui faisaient bonne vie. Le lendemain de la fête de Noël, tous les officiers de l'état major de la garnison vinrent me visiter, mais je n'osai me montrer dans la ville. Sur le

midi, je me trouvai complètement équipé en bottes, en uniforme & en épée ; & je puis dire ici (à mon âge la vanité est éteinte,) que je me plaisais à moi-même dans le miroir ; mais ma tête était si abondante en détails , si transportée de joie , si pleine de projets de bonheur , qu'en vérité je ne saurais me souvenir d'aucune des circonstances de ces premiers jours.

Que de réflexions j'aurais pu faire sur tous les changemens que j'eus occasion de remarquer ? J'étais , je restais pourtant le même homme qui , vingt-quatre heures auparavant , languissait dans le fond d'une prison. Qui donc avait pu opérer cette différence étonnante dans la conduite & dans la physionomie de tous ceux qui m'avaient veillé & gardé si sévèrement ? Maintenant j'étais honoré , chéri , fêté.... pourquoi ? parce que je n'étais plus dans les fers , & cependant les avais-je mérité ces fers odieux ?

Il se faisait nuit. Le comte de Schlieben arriva avec une voiture attelée de quatre chevaux. Nous y montâmes , & , après que j'eus fait mes adieux d'affection & d'amitié , nous sortîmes des portes de la ville.

Me ferois-je donc jamais imaginé qu'en quittant Magdebourg je verserais des larmes, comme j'en répandis en effet ? Une chose qui est encore à remarquer, c'est que j'ai vécu, comme on l'a vu, dix ans entiers dans cette ville, sans l'avoir pourtant jamais connue.

Mon voyage n'offre aucune particularité digne d'intéresser mes lecteurs. Ma captivité avait duré neuf ans cinq mois & quelques jours. Si l'on veut y ajouter ma détention pendant dix-sept mois au château de Glatz, il se trouvera que j'ai passé misérablement onze années pleines en prison, par conséquent le meilleur temps de ma vie, temps précieux, qu'aucun souverain du monde, quelque puissant qu'il soit, ne saurait jamais me rendre en nature, ni en dédommagement ; & cependant, quoique j'aie passé l'âge de soixante-trois ans, malgré toutes mes souffrances, dont personne ne pourra se faire une peinture exacte, mon ame & mon corps n'ont rien perdu de leur énergie ni de leur vigueur. Je n'ai ressenti jusqu'à ce moment aucune faiblesse, aucune maladie. Sans trop me fatiguer, je puis encore, aussi lestement qu'un jeune homme, faire mes courses & fournir jusqu'à dix lieues ; bref, je

me sens aussi actif en tout , aussi fort que si je n'avais encore que trente ans. Mon sommeil , il est vrai , est de peu de durée , mais au moins il est paisible. Mes productions littéraires qui m'ont , en Allemagne , acquis la considération qu'on accorde à un auteur distingué , peuvent prouver si mon esprit & ma tête ont en effet dégénéré.

Qui n'imagineroit maintenant que cette époque de ma liberté dût être la fin de mes infortunes ? Hé bien , je proteste ici sur mon honneur , que j'aimerais mieux retourner dans mon cachot de Magdebourg pour y passer dix autres années de ma vie , que de supporter encore toutes les contradictions , toutes les difficultés que j'ai rencontrées en Autriche , après avoir obtenu ma liberté , sur-tout pendant les six années , où Krügel & Zetto furent trop malheureusement pour moi mes curateurs & mes référendaires.

Peut-être me verrai-je encore dans une situation & dans des circonstances qui me permettront d'ajouter un autre volume à l'histoire de ma vie ; peut-être pourrai-je , sans crainte & sans ménagement , exposer le récit fidèle des nouvelles persécutions qui m'attendaient à Vienne.

Il m'a fallu lutter avec courage contre ce nouveau genre de malheurs pendant vingt-cinq années qui se sont écoulées depuis que j'ai vu briser mes fers : les six dernières ont été les plus douloureuses.

Je n'ai fait qu'indiquer ici rapidement des choses sur lesquelles je ne puis encore entrer dans aucun détail. J'ai déjà, sur tous mes ennemis, à la vérité, remporté de glorieux avantages ; cependant j'ai perdu tout espoir d'obtenir, avant de descendre dans la tombe, des dédommagemens qui me font dus à de bien justes titres. Eh ! de fait, qu'aurai-je à prétendre dans un monde où le malheureux, qui implore, avec une fierté noble qui ne peut que l'honorer, la récompense dont il est digne, trouve par-tout des cœurs fermés à son approche ? dans un monde où, depuis long-temps, toutes mes prétentions semblent déjà prosrites ? Peut-être traitera-t-on encore d'invraisemblables les aventures, dont il me reste à faire succinctement le récit dans cet ouvrage, je n'avance cependant rien dont je ne puisse fournir la preuve la plus légale.

Ce n'est pas sans une assurance très-positive que, dans ma préface, j'ai dit que je permettais au bourreau de séparer de mon bras la main qui traçait cette histoire véridique, s'il se trouvait un homme au monde qui pût me reprocher, avec des preuves, un seul fait contre la vérité. L'original allemand de ces mémoires a passé par la censure publique ; il a été imprimé avec privilège à Vienne, ainsi qu'à Berlin. Je le répète souvent, & j'ai mes raisons. Je reprends maintenant la suite de mes aventures.

Le 2 janvier, j'arrivai sans nul accident à Prague avec le comte de Schlieben, qui me remit, le même jour, entre les mains du duc des Deux - Ponts, alors gouverneur de cette ville. Il me reçut avec bonté, & nous invita deux jours de suite à sa table. Tout le monde était curieux de voir, de connaître cet homme qui avait eu assez de force & de courage pour résister pendant dix ans à tant de souffrances multipliées.

Je touchai, à Prague, trois mille florins de mon argent. Je renvoyai au général Riedt les trois cents ducats qu'il avait avancés au comte

de Schlieben pour la dépense de mon équipage & de la route. Il me les avait redemandés dans sa lettre , quoiqu'il eût déjà reçu de moi dix mille florins comptant. Je payai encore à Schlieben les frais de son retour , je les accompagnai d'un beau présent , & je me procurai quelques bagatelles qui m'étaient nécessaires.

Il y avait quelques jours que j'étais à Prague , lorsque j'appris qu'il était arrivé une estaffette de Vienne , dont je payai le voyage (ceci est à remarquer) quarante florins de ma bourse , & qui apportait un ordre au gouverneur de me faire partir incessamment pour Vienne , sous escorte , & en qualité de prisonnier. On me demanda mon épée. Le capitaine , comte de Wela , accompagné de deux bas-officiers , prit place à côté de moi , dans une chaise que j'achetai encore ; & c'est ainsi que je fus conduit comme prisonnier dans la capitale de l'Autriche.

Avant de quitter Prague , j'avais touché mille florins pour subvenir à tous les frais. Il me fallut même , lorsque je fus arrivé à Vienne , compter cinquante ducats au capitaine , & lui payer son retour.

Personne ne peut se faire une idée de ce que mon cœur ressentit à cette nouvelle catastrophe. Je m'attendais à faire dans Vienne une entrée triomphale, tel qu'un véritable patriote qui a été la victime de sa fidélité & de son dévouement, & qui vole en recevoir la juste récompense. Au lieu de ces honneurs, on m'y introduit avec de nouveaux fers, & je me vois traité comme un criminel. O mon destin ! tu ne t'es jamais démenti.

On me logea dans les casernes, où la chambre du lieutenant de Blonket me servit de prison. On lui avait enjoint de ne me laisser parler, ni écrire à qui que ce fût, à moins qu'il ne fût produit un billet de permission, signé par MM. Kempf & Huttner, conseillers auliques. Le mot de cette énigme n'est plus difficile à deviner. Ils avaient été l'un & l'autre les administrateurs de mes biens pendant ma longue captivité.

Je vécus dans cette situation environ six semaines. Enfin je parvins à parler au colonel, commandant de Poniatowsky, aujourd'hui comte d'Alton & lieutenant-feld-maréchal. Je lui fis part de mes soupçons, & je le mis au fait des véri-

tables motifs , pour lesquels on avait voulu me constituer prisonnier à Vienne. C'est à ce brave homme seul que j'ai obligation de n'avoir pas été renfermé pour le reste de mes jours dans la forteresse de Gratz ; car tel était l'odieux projet de nos ennemis , qui vouloient me faire passer pour fou. Ce fut vainement , qu'après avoir obtenu encore une fois ma liberté , je voulus forcer , par les voies de droit , ces scélérats à me faire réparation : s'ils m'avaient tenu seulement un instant hors de Vienne , à coup sûr j'étais perdu sans ressource , & j'aurais , en effet , terminé ma déplorable carrière aux petites maisons.

On était venu à bout de persuader à la reine que j'étais au moins à demi-fou ; que , dans des accès continuels de rage & de fureur , j'exhalais mon ressentiment contre le roi de Prusse par des menaces épouvantables , & qu'il était à craindre , comme on était à la veille de l'élection du roi des Romains , que , dans mes transports de frénésie & de vengeance , je ne fisse quelqu'insulte à l'ambassadeur de la cour de Prusse : ce qui pourrait amener des suites fâcheuses. On ajoutait que le général Riedt avait promis à Sa Majesté

Prussienne que je ne pourrais voir personne à Vienne , & que j'y ferais toujours gardé & surveillé exactement. L'ame magnanime de Marie-Thérèse ne put me refuser des sentimens de pitié. Elle demanda s'il n'y avait plus d'espérance pour ma raison ? On lui répondit que j'avais été saigné plusieurs fois , mais que la prudence exigeait qu'on se gardât toujours de moi , comme d'un homme extrêmement dangereux.

A les entendre , je n'étais qu'un dissipateur ; puisqu'en moins de six jours je m'étais fait compter quatre mille florins à Prague , & il devenait absolument indispensable de me nommer des curateurs pour prévenir ma ruine totale. Voilà pourtant comme de lâches & vils intrigans parviennent à élever un nuage épais autour du trône , dont ils cherchent à écarter les hommes de bien , afin de pouvoir moissonner impunément dans le champ de l'iniquité.

Le colonel d'Alton eut occasion de parler de moi & de mes malheurs à la grande-maîtresse de la reine , la comtesse de Paar , dame du caractère le plus noble & le plus respectable. Au même instant sa majesté , l'empereur François ,

entra dans l'appartement de la comtesse. Il fut question de moi. Le sensible empereur demanda s'il était décidé que je fusse absolument fou , & que je n'eusse pas au moins quelques momens de raison. « Depuis sept semaines , répondit le » colonel , il est dans ma caserne , & je puis » affirmer ici à votre majesté , que je n'ai jamais » connu d'homme plus raisonnable & aussi tranquille. On a dessein de le faire passer pour » fou , on le peint comme tel à la cour ; mais » j'ai l'honneur de vous certifier qu'il n'en est » rien ; & dans toute cette affaire , je vois sous » jeu , se tramer bien de l'intrigue & bien des » artifices ».

Le lendemain l'empereur envoya le comte de Thurn , grand-maître de l'archiduc Léopold , pour causer avec moi. C'était un de ces hommes comme je les aime , un Allemand de la vieille roche , & un philosophe éclairé. Je lui racontai comment j'avais été trahi deux fois à Vienne , dans le temps que j'étais prisonnier. Je lui prouvai clairement que je ne me voyais la victime du tour perfide que mes administrateurs m'avaient joué , que parce qu'ils avaient voulu me faire enfermer comme un fou , afin de pouvoir me tenir

toute la vie sous leur curatelle. Nous restâmes ensemble deux heures de suite à nous entretenir. La prudence me défend de révéler ici notre conversation ; il suffira de dire que je gagnai pour jamais son amitié & sa confiance , puisque , jusqu'au tombeau , il est demeuré mon ami. Après m'avoir promis tout son appui , il sortit , revint le jour suivant , & m'introduisit auprès de sa majesté l'empereur , dans la salle d'audience.

Je parlai d'abondance de cœur & avec franchise. Le monarque eut la bonté de m'écouter pendant plus d'une heure , & fut si ému , qu'il se leva tout-à-coup pour passer dans un autre appartement. J'aperçus des larmes couler de ses yeux ; je tombai à ses genoux & je les embrassai : l'enthousiasme & l'excès de la joie m'avaient mis hors de moi. Il faudrait le pinceau de Rubens ou d'Apelle , pour tracer dignement ce tableau , qui offrirait un monument éternel & de la sensibilité de cet auguste souverain , & du profond attendrissement d'un sujet malheureux , mais loyal & reconnaissant. Ma plume ne peut trouver des termes pour rendre le sentiment dont mon cœur fut pénétré , ni représenter à la postérité l'empereur François , tel que je le vis dans ce moment

sublime. J'étais absolument muet , mais mes yeux & mes larmes parlaient pour moi. — L'empereur s'arracha de mes bras , & je sortis abîmé dans cette ivresse du sentiment.

O ciel ! exaucez-moi , & que l'ame de ce bon prince habite à jamais le séjour des bienheureux ! Combien François , dans cette scène , me parut au-dessus de César & de Frédéric ! Si je n'avais pas eu le malheur de le perdre au moment où il commençait à me juger digne de ses bontés , il y a long-temps que je serais rentré en possession de mes terres en Hongrie.

Plein du délire de la joie , je retournai dans ma caferne , & dès le lendemain mes arrêts furent levés. Je me rendis , accompagné du comte d'Alton , chez la comtesse de Paar , qui avait désiré de me voir. Ce fut par l'entremise de cette généreuse dame que je fus admis , pour la première fois , à l'audience de la reine dans son cabinet.

Je reçus de cette grande princesse un accueil plein de bonté. Elle ne pouvait se lasser de déplorer mon sort , & d'exalter ma constance & ma fidélité. Sa généreuse compassion me prévenait dans tout ce que je voulais lui dire , &
ne

ne me donna pas le temps de mettre à ses pieds mes justes sujets de plaintes. « Je fais tout, me » dit-elle, oui, je fais que vous avez été inhumainement joué à Vienne : oubliez le passé, » pardonnez à vos ennemis ; craignez de vous » donner de nouveaux chagrins, & ne persistez » plus à vouloir faire rendre compte à vos administrateurs ». — Je voulus parler. — Plus de plaintes, reprit-elle, je vous en prie. Je fais tout ; faites seulement ce que je vous demande, & je vous promets que vous n'y perdrez rien.

Que faire ! quel parti prendre ? Je n'en avais qu'un seul, celui de souscrire aveuglement à tout ce qu'on exigeait de moi. Je reçus ordre de me rendre avec M. de Pistrich, chez M. le conseiller aulique de Ziegler ; & le lendemain, en présence de ces deux messieurs, je signai les articles suivans.

1°. Que je reconnaissais le testament de François Trenck, mon cousin, pour bon & valable.

2°. Que je renonçais à mes terres en Esclavonie, m'abandonnant entièrement sur cet objet aux bontés & à l'équité de la reine.

3^o Que je donnais une quittance générale à mes administrateurs , ainsi qu'à mes gens d'affaires.

4^o. Enfin que je ne demeurerais pas plus longtemps à Vienne.

Pour éviter de me voir encore accusé de démençe , je consentis à signer tout ce qu'on voulut. Mais voilà de quelle manière j'ai été traité , voilà comme des misérables trouvèrent les moyens d'empêcher la meilleure des princesses de faire éclater envers moi sa justice & sa générosité.

Je ne répéterai point ici le vœu qu'alors je formai dans mon cœur révolté ; mais je conservais une assez bonne opinion de moi-même pour ne me pas trouver embarrassé sur mon sort. J'étais persuadé qu'en tout pays je me tirerais toujours honorablement d'affaires. Une tête qui ne manquait jamais d'expédiens , les sciences que j'avais cultivées , mes vertus & le récit seul de mes infortunes m'offraient des ressources suffisantes. Comme je n'avais point alors d'enfans , tout me devenait parfaitement indifférent : je comptais même pour rien les débris de mes anciennes richesses.

Mécontent à juste titre , déjà je disais adieu à l'Autriche pour jamais , dédaignant toujours d'employer les mêmes armes dont mes ennemis s'étoient servis pour me perdre. Ma fierté me paraissait trop bien fondée , & trop légitime , pour chercher à revenir au pied du trône , par des voies détournées. Ce sont pourtant les mêmes ennemis , auxquels j'ai laissé le champ de bataille , qui ont trouvé le secret de me faire passer à la cour , & dans divers tribunaux , pour un homme remuant & dangereux. Au reste , que me fait la cour , puisqu'il n'y a rien à faire pour des hommes qui ont un caractère comme le mien ?

Je ne saurais cependant le dissimuler. Le souvenir douloureux de ce qui venait de m'arriver à Vienne , affligea long - temps mon ame sensible. Je n'avais tout souffert que pour avoir été fidèle à mes sermens & à l'honneur ! Et quand l'Allemagne entière semblait attentive aux dons , aux dédommagemens qui devaient m'être accordés par la souveraine , arrive un ordre de me mettre aux arrêts à Vienne ; on me fait passer pour un insensé , on m'abandonne à la curatelle de ceux-là mêmes qui avaient déjà pillé & dévoré mon bien. . . .

Au moment de partir je tombai dangereusement malade, je vis la mort de près, & le tombeau déjà s'ouvrait devant moi. La reine apprit mon état, en fut touchée, m'envoya ses médecins, & même un frere de la Miséricorde qui me servit de garde-malade. Eh bien ! après ma convalescence, il m'a fallu payer encore tous ces messieurs-là de mes propres deniers. Certainement, le médecin que j'aurais mandé moi-même m'eût rétabli à moins de frais. Voilà pourtant à quoi se réduisent toutes les graces & les faveurs que j'ai reçues. O protection des grands ! à quoi sers-tu ?

Ce fut alors, sans que je le demandasse, que le conseil de la guerre m'accorda la patente de major, pour laquelle il me fallut payer aussi des droits ; mais ce n'était qu'un grade sans fonctions. Je me souciais fort peu d'un titre qui m'avait été offert pour d'autres services, plus de dix ans auparavant. Je vais rapporter la teneur de ma patente de major, elle est assez singulière.

« Sa majesté, en considération de mon zèle ardent, de ma fidélité inviolable, contente des importans services que j'avais rendus, nonobstant ma longue captivité, & voulant reconnaître mes

qualités & mes talens distingués, avait jugé à propos de m'accorder très-gracieusement le grade de major à son service ».

Qui ne se serait attendu, après de semblables expressions, à me voir conférer au moins le titre de général, ou bien à me voir rétabli dans la possession de mes terres en Esclavonie ? Quel fut donc le terme de toutes mes espérances, lorsque j'avais déjà servi quinze ans auparavant, en qualité de capitaine de cavalerie ? Un vain titre de major.

On ne saurait certainement m'imputer à faute, d'avoir été lâchement trahi à Dantzick, par Abramson, le résident de l'empereur ; à Berlin, par Weingarten, secrétaire de l'ambassadeur de l'empire, & deux fois à Vienne, par des gens autant intéressés à ma ruine, qu'à me rendre inutile à l'état. Ainsi, pouvait-on appeller cette patente une grace pour le malheureux Trenck ? On remarquera que c'est la seule que j'aie obtenue depuis vingt-trois ans, & qu'encore aujourd'hui, je suis M. le major, tout simplement.

Pouvais-je donc aussi envisager ce titre comme

une récompense pour moi , lorsque , moyennant quelques mille florins , plusieurs jeunes officiers ont également obtenu cette patente de major ? Si , au lieu de cette prétendue faveur , on avait contraint mes administrateurs à me restituer une trentaine de mille florins de l'argent qu'ils m'avaient extorqué , j'aurais pu en acheter une place de colonel , & j'irais de pair aujourd'hui avec nos grands généraux ; mes appointemens de général m'auraient suffi pour élever mes enfans , pour en faire des citoyens honnêtes & utiles à l'état , & je n'aurais pas été tourmenté aussi inhumainement par les Krugel , les Zetto , les Fillenbaum & les D..... , ni relégué parmi les invalides de la monarchie , à laquelle je souhaiterais pourtant encore beaucoup d'invalides de ma trempe ; mais l'intérêt de mes ennemis demandait mon inaction.

Depuis trente-huit ans , je suis au service de sa majesté impériale , & je ne me suis fait encore aucun ennemi dans aucun rang , ni dans aucune classe d'hommes , soit parmi ceux que je regarde comme vraiment grands , soit parmi les bons généraux de l'armée , soit enfin dans le petit nombre de ceux qui , dans ce pays , doivent

passer pour d'honnêtes gens. J'en excepte cependant le comte Grassalkowitz, qui, sans aucun sujet d'inimitié contre moi, ne m'en a pas moins honnêtement dépouillé de mes biens.

A-t-on jamais trouvé quelque chose à reprendre dans ma conduite ? Je défie qu'il s'élève un seul honnête homme qui puisse, en parlant de moi, me reprocher jamais une mauvaise action. La voix de la nation est pour moi, & les suffrages en ma faveur sont unanimes. On dira, on pourra dire : « Oui, Trenk a manqué chez nous le chemin de la fortune, parce que, trop confiant peut-être dans la valeur réelle de ses droits, & dans son mérite personnel, il s'est permis quelques bravades. C'est parce qu'il était vraiment & rigoureusement un homme d'honneur, qu'il a été en butte aux fureurs des méchans, persécuté par les prêtres & par les usurpateurs de son patrimoine ». Ces reproches peuvent-ils me chagriner.

Quels étaient donc, & quels sont encore mes persécuteurs ? Les Jésuites & leur infernale séquelle. Peut-être pourrais-je aussi nommer certain avocat, tant soit peu intéressé, qui aurait bien

voulu devenir mon curateur , ou mon homme d'affaire , qui cherchait une protection pour éviter d'être pendu. Peut-être bien faudrait-il placer encore dans ce nombre quelques-uns de ces conseillers-rapporteurs , qui depuis ont été chassés de leurs emplois , ou qui sont morts en prison , après s'être enrichis du bien qu'ils m'avoient volé , ou bien qui sont encore actuellement renfermés dans une maison de force , trop digne salaire de leurs crimes.

J'en connais encore d'autres qui peuvent s'attendre à subir le même sort. Joseph II paraît juste ; & sans doute il voudrait démasquer les scélérats hypocrites qui ne redoutaient point d'écarter du trône la vertu patriotique & courageuse , d'en repousser , même avec violence , l'homme vrai & malheureux qui cherchait à s'en approcher. Il est pourtant assez fâcheux pour moi qu'on ait déchiré si tard le voile qui couvrait leurs intrigues odieuses ; car les rayons de la vérité commencent à frapper mes yeux , au moment où je n'ai plus ni l'âge , ni la volonté nécessaires pour recouvrer avantageusement les droits que je puis réclamer , & qu'on m'a déniés trop longtemps.

Je souhaite que Dieu engraisse la terre dont ils ont dépouillé ma famille , qu'il leur donne une longue vie , pendant laquelle , un ballai à la main , comme M. de Zetto , ils puissent servir d'exemple à ceux qui voudraient leur ressembler ; que leurs successeurs effrayés de leur destinée perdent la volonté d'éloigner des états de l'Autriche des citoyens tels que Trenck , & qu'ils cessent d'abuser de la confiance de leurs honnêtes , mais peu éclairés présidens , pour les conduire à consommer avec eux des manœuvres infâmes. Le ciel remplisse tous ces vœux ! Qu'il ne permette pas que le sort d'un honnête homme soit livré à des mains aussi impures ! que bientôt notre souverain inquiété par le récit de tant d'horreurs se décide sérieusement ; à savoir , pourquoi un conseiller du Saint-Empire M. de Gravenitz , au conseil de guerre , les seigneurs référendaires de Krugel & de Zetto , & en Hongrie M. le comte Grassalkowitz ont été choisis pour être les juges , les référendaires , les curateurs de Trenck & les directeurs de sa fortune. C'est à cette vile espèce d'hommes que je dois toutes les oppressions qui m'ont fait gémir à Vienne : jamais un homme d'honneur n'y fut mon ennemi. Leur inique association est si nom-

breuse que rien ne peut échapper à tant d'intrigues. Ils ne cessent de s'écrier : « Trenck n'est » jamais content , sa tête est turbulente & dans » gereuse , sa plume satyrique est redoutable : » il est toujours prussien dans l'ame , puisqu'il » ose soutenir qu'avec nos seuls houlans nous » ne pourrions pas nous emparer de la Silésie , » & même de Berlin ». Cette race de serpens & d'imbécilles a fatigué mon ame ; elle est cause que , dans tous les pays de l'Europe , on se demande avec étonnement : Pourquoi Trenck est-il si peu de chose à Vienne. En voilà assez sur ce sujet ; j'y reviendrai.

Je ne tardai point à me rétablir , & je demandai une seconde audience , mais je ne l'obtins pas. On me présenta au prince de Kaunitz. Ce seigneur , qui n'a jamais connu ma valeur , me regarda du haut de son orgueil , comme on regarde un insecte qui s'agite dans un tourbillon d'animalcules méprisables. Je sortis fièrement , le tête haute & sans me retourner. A la porte , je rencontraï quelqu'un qui me tendit la main pour me féliciter d'avoir obtenu audience.

Je me rendis chez le feld-maréchal. Il me dit

ces paroles remarquables dont j'ai déjà parlé, mais que je suis bien-aîsé de rapporter encore.
 » Mon cher Trenck ! vous voudriez en vain
 » obtenir de l'emploi dans notre armée, sans
 » faire des sacrifices ; vous êtes d'ailleurs dans
 » un âge trop avancé, & notre exercice est trop
 » difficile à apprendre ». Je répète encore que
 j'avais alors trente-sept ans.

Ma réponse fut courte. Votre excellence se trompe. Ce n'est pas pour chercher de l'emploi que je suis venu ici, car je ne suis pas d'humeur à servir en qualité de major. Grace à mes curateurs, il me ferait désormais impossible de faire la plus petite acquisition ; mais quand je posséderais des millions, jamais je ne considérerais un titre honorable comme une marchandise qu'on puisse acquérir à prix d'argent. Je haussai les épaules, & je fortis.

Rebuté de toutes ces inepties, je m'adressai à la reine. Je lui présentai un mémoire qui mériterait d'être connu, & que je regrette de ne pouvoir point rapporter ici tout au long (1).

(1) Il n'y était pas question de réclamer mes terres en Esclavonie. J'y insistais seulement sur les articles suivans.

Qu'en est-il résulté ? — Rien. — Jamais aucune des suppliques que j'ai présentées à la cour n'a obtenu la plus petite réponse.

1°. Que ceux qui en avaient fait sortir des quintaux d'or & d'argent, sans jamais en avoir compté avec moi, ni avec personne, eussent à m'en restituer au moins une partie.

2°. Qu'on fit restituer les trente-six mille florins du bien de mes ancêtres dont j'avais été dépouillé, & qu'on les consacrat à la fondation d'un hôpital à Vienne.

3°. Qu'on me remboursât les quarante mille florins que le comte de Grassalkowitz avait retenus sur mes biens, sous le prétexte de payer une recrue de quatre mille Pandoures tués ou morts au service de la reine. Il était de toute injustice qu'on me fit payer les vassaux des fermes de Trenck avec mes propres deniers, puisqu'ils étaient morts glorieusement en combattant pour la patrie, & à qui ? à ceux-là même qui retenaient ces terres par le seul droit de l'usurpation.

4°. Je demandais qu'on me fit restituer les quinze mille florins qu'on avait pris sur mes capitaux pour le paiement des fortifications de la Bohême. En même-temps, je réclamaï quinze mille autres florins que l'on avait mal-à-propos payés à l'ancien propriétaire du régiment de Trenck.

5°. Je suppliais qu'on me remboursât 12000 florins qui m'avaient été extorqués lorsqu'on m'avait arrêté à Dantzick, par la trahison du résident impérial, Abramson. J'exigeais

C'est ici le lieu de parler de mes curateurs , & de ce qui s'est passé dans le cours de ma captivité.

encore une réparation authentique des magistrats de Dantzick , qui m'avaient si traitreusement & si lâchement vendu aux Prussiens ; dans leur propre ville , au mépris de ce que l'on devait de respect au titre d'officier au service impérial.

Tels étaient à-peu-près les griefs sur lesquels je demandais satisfaction. J'y étais sûrement bien fondé ; puisqu'on n'en avait fait aucune mention dans les articles qu'on m'avait contraint à signer quelques jours auparavant.

Je réclamaï par-dessus tout cela , des commissaires de la chambre de Hongrie , 76000 florins de mes capitaux ; avec les intérêts de droit , sur le pied que chacun d'eux en avait joui. J'évaluais ces intérêts à 20000 florins , parce qu'on ne m'avait alloué que quatre pour cent , au lieu de cinq.

J'insistais particulièrement pour qu'on me payât mes effets volés en Esclavonie , & qu'on me tint compte de différentes améliorations que je pouvais prouver , qui provenaient de mon fait , & qui se montoient à 80000 florins. Une sentence , intervenue sur cet incident , avait déclaré que mes prétentions étaient fondées & légitimes.

Je priais , je suppliais qu'on me donnât des juges. Enfin , je faisais de très-humbles instances pour qu'on me satisfît seulement sur quelques articles de mes demandes , qui , tous , étaient appuyés sur la vérité & sur des faits.

J'avais acheté, en 1750, une maison, à Vienne, dans la rue de Teinfalt, entre le Klepperstall & la maison d'Hamilton. Elle m'avait coûté seize mille florins, sur lesquels j'en avais payé environ treize mille comptant, & j'en avais serré la quittance, avec mes autres papiers. Lorsque je partis pour Dantzick, en 1754, j'avois laissé ces papiers à Vienne avec d'autres effets. Le colonel, le quartier-maître, tout, en un mot, était mort de ce qui pouvait me donner des éclaircissements dans les régimens où j'étais attaché. Jusqu'à cette heure, je n'ai pu retrouver ces effets. On m'a répondu tout simplement qu'on avait envoyé mes papiers à Vienne à mes administrateurs. Quant à tout le reste, mes chevaux, & tout mon équipage, personne n'en avait entendu parler.

Quand je fus sorti des prisons de Magdebourg, je cherchai ma maison, je n'en avais plus. Il est vraisemblable que celui qui s'était saisi de mes papiers se sera entendu avec mon vendeur pour lui rendre sa quittance, & que celui-ci aura réclamé juridiquement le paiement entier de la maison. Je la trouvai donc en des mains étrangères. Pour comble d'injustice, on me demanda

encore six mille florins de frais & d'intérêts ;
 ainsi argent & maison , je perdis le tout ensemble ,
 A qui pourrai-je m'adresser aujourd'hui pour
 redresser une telle infamie ?

Voici encore un petit trait du même genre.
 Pendant deux années j'avais payé , de mes den-
 niers , la subsistance d'un certain lieutenant ,
 appelé Schroeder , qui , à Glatz , avait déserté à
 cause de moi. J'étais même venu à bout de lui
 obtenir une place de capitaine dans le régiment
 des gardes du prince d'Estéshazy , à Eisenstadt , &
 je l'avais équipé à mes frais. Pendant ma capti-
 vité de Magdebourg , il s'était mal conduit ; il
 avait été cassé , & réduit à l'aumône. Je ne fus
 pas peu surpris , lorsque , dans le compte de
 mes administrateurs , je trouvai l'article suivant ;
 « Payé seize cents florins au capitaine Schroeder ,
 » tant en capital qu'en intérêts ». Personne ne
 savait mieux que moi qu'il était impossible qu'on
 dût un denier à un tel homme ; mais ayant été
 obligé de donner une quittance générale aux
 administrateurs de mes biens , je fus ainsi con-
 traint au silence. Quatre ans après , le hasard
 éclaira pour moi cette aventure. Je passais près de
 l'Eglise de Saint-Stéphan , j'y reconnus Schroeder

qui demandait l'aumône. Je l'abordai, je le
 conduisis chez moi, & je lui demandai s'il était
 vrai qu'il eût touché seize cents florins sur ma
 caisse. « Oui, me répondit-il, cela est vrai ;
 » personne n'imaginait que vous reparussiez
 » dans le monde. Je savais que vous m'aimiez ,
 » que vous me vouliez du bien : dans l'af-
 » freuse extrémité où j'étais réduit , je crus
 » donc que, tout étant perdu pour vous, je pou-
 » vais entrer , comme bien d'autres , dans le
 » partage de vos dépouilles. Je m'adressai au
 » docteur Berger , & je lui promis la moitié de
 » la somme , s'il me faisait réussir. Il me donna
 » les instructions nécessaires pour parvenir à mon
 » but. J'affirmai , par serment , que vous me
 » deviez cet argent , & que j'en avais perdu
 » l'obligation. Berger déclara que vous lui aviez
 » dit : Il y avait long-temps que vous étiez mon
 » débiteur. C'est ainsi que j'ai reçu les seize
 » cents florins , & je les ai partagés avec votre
 » avocat. C'est M. de Frauenberg , votre admi-
 » nistrateur , qui m'a remis la somme , & j'ai
 » été obligé , pour pot-de-vin , de donner un
 » baril de tockai à madame d'Huttner ». Fort
 bien, MM. mes administrateurs, voilà, sans doute,
 une bien loyable conduite : je ne crois pas que,
 pour

pour les connoître , mes lecteurs aient présentement besoin d'autres récits du même genre. J'en aurais pourtant encore quelques-uns à faire ; mais mon sang s'échauffe au souvenir de ces noirceurs. J'acheverai seulement par un mot le véritable portrait de mes curateurs.

M. de Kempf d'Angret , conseiller au conseil des finances , était administrateur de mes biens , & le conseiller de Hunner était mon rapporteur. M. de Kempf céda son titre à M. de Frauenberg. Celui-ci , qui a su trouver le moyen d'ajouter un article *De* au-devant de son nom , fut employé à Prague comme teneur de livres dans le département militaire , tant que la guerre dura. Pendant ce temps-là , il ne pouvait pas veiller à mes affaires de Vienne ; il nomma donc M. de Krebs pour le remplacer : je ne fais pas si celui-ci ne s'est point encore fait remplacer par un autre. Le docteur de Bertacker fut alors nommé mon curateur du fidéi-commis , quoique juridiquement il n'en existât point : outre cela , le docteur Berger fut nommé avocat du fidéi-commis ; & aucun d'eux n'a manqué de se bien faire payer sur ma caisse. Mais quelles étaient donc les grandes occupations de tous ces messieurs ? J'avais soixante-seize

mille florins en billets de banque : il était facile d'en percevoir chaque année les intérêts & de les appliquer aux capitaux. Au reste , il n'y avait absolument rien à faire , & il n'y a pas de personnes bien - née qui ne se fût donné gratuitement & avec plaisir une peine aussi légère. Mais M. de Kempf jugea à propos de gratifier de cette aubaine un vieux postillon de sa maison. Il en avait déjà fait son homme de confiance , il en fit un de mes administrateurs. Pendant la guerre, on pouvait s'enrichir aisément par le trafic qui se faisait de l'argent comptant contre des billets de banque. On croira sans peine que mes curateurs, qui aimaient l'argent, tournèrent cette spéculation à leur profit.

Mon emprisonnement a duré dix ans. Si, pendant ce temps-là , la gestion de mes affaires eût été confiée à un honnête homme qui eût su tirer un parti avantageux des intérêts du capital , certainement il m'aurait au moins bonifié soixante mille florins. Au lieu de tout cela , j'ai touché à Prague trois mille florins pour les frais de maroûte, & rien de plus. J'ai perdu tout le reste sans retour. J'ai même trouvé , dans la somme principale , un déficit de sept mille florins , qu'à force

d'artifices & d'obscurités on est venu à bout de me voler.

Frauenberg & Berger sont morts riches ; & , comme il était tout naturel que l'administrateur en chef protégéât celui qu'il s'était substitué , il fallait bien me faire enfermer comme un fou pour que le substitué demeurât un honnête homme. Maintenant on devine les raisons pour lesquelles on m'a obligé de signer les articles dont j'ai parlé plus haut. J'ajouterai à cela que madame de Kempf avait été femme-de-chambre à la cour , que par conséquent c'était à elle d'être écoutée , & à moi d'essuyer des refus.

Il est encore essentiel de remarquer qu'après la quittance générale que j'avais donnée à mes honnêtes administrateurs , il ne leur suffit pas de s'être mis à l'abri de toutes recherches par ma déclaration , qu'ils prétendirent encore que je leur devais des récompenses , & qu'ils trouvèrent le secret d'obtenir de sa majesté un ordre qui me condamnait à payer quatre mille florins de gratifications à M. de Frauenberg. Celui-ci obtint sur-le-champ une ordonnance qui mit arrêt sur mes revenus. Je voulus m'y opposer , mais ce

fut en vain , & je fus réduit à manquer de tout. On avait considéré le bien qui me restait comme fidéi-commis , je n'y pouvais point prendre d'avances ; je fus donc contraint à quitter Vienne pour aller m'établir à Aix-la-Chapelle.

Ce qui m'a le plus outré dans cette procédure , c'est la récompense de quatre mille florins qu'il m'a fallu donner à un homme dont la mauvaise foi & les rapines m'avaient absolument ruiné (1). On peut voir à présent si les bons

(1) Il est vrai que , pendant ma maladie , la reine m'accorda la faveur singulière de me faire compter mes appointemens de capitaine de cavalerie , à dater du moment de ma captivité. Ils montaient à 8000 florins. Elle me fit promettre que ces appointemens me seraient régulièrement payés , à titre de pension viagère.

Je démontrerai invinciblement par la suite , qu'il ne m'est pas resté un sou de cette pension. Les difficultés multipliées dont mes curateurs m'ont entouré ; les voyages qu'il m'a fallu faire à Vienne ; les avocats , les frais de justice , les gens d'affaires , & toute la tourbe des subalternes de la cour de Thémis , ne m'ont rien laissé. On m'a tout enlevé ; & , pour commencer , on me vola , pendant ma maladie , 3000 florins , sur les 8000 que j'avais reçus. Cette maladie m'en a-elle-même enlevé

amis que j'avais à la cour de Vienne étaient fondés à dire que j'étais un dissipateur, un homme inquiet & impossible à satisfaire.

Ne me devait-on pas rigoureusement & de plein droit mes appointemens de capitaine de cavalerie, puisque je n'avais fait le voyage de Dantzick que sur la permission expresse de Sa Majesté Impériale & du Conseil de la guerre ? Pouvait-on me reprocher tant le peu de respect des Dantzickois pour l'uniforme impérial que la trahison & le pillage auxquels le résident de

beaucoup, car un médecin de la cour coûte le triple d'un autre. Le reste de la somme a été consommé par mon équipage, & par divers autres petits frais que mes nouveaux arrangemens exigeaient. Ce n'est pas encore tout. Outre ce que l'on a vu, j'avais plus de 8000 florins à payer pour les avances que mes amis m'avaient faites à Magdebourg, au temps de ma captivité, dont le général Riedr avait, lui seul, absorbé la moitié.

J'avais des nièces, que leur généreuse mère avait entraînées dans mon infortune. Devais-je oublier leur situation ? Cependant, il ne m'a pas encore été possible de les rembourser des sommes que ma sœur m'avait prêtées, dans les momens de mon affreuse détresse. Qu'elles sont affreuses, les suites de l'oppression !

l'empereur m'avait livré dans cette ville. Dans tous les cas je devais être considéré comme prisonnier de guerre. Au reste, si l'on venait à me demander quels sont les services que j'ai rendus, je répondrais que peu de gens ont fait ou voulu faire autant que moi, même pendant le temps que je languissais au fond d'un cachot. On n'a pas oublié que Trénck se serait rendu maître de Magdebourg, s'il n'avait pas été trahi par de misérables Viennois. Je dirai encore qu'il s'en fallait de beaucoup que mes appointemens de dix années ne montassent à la valeur de ce que j'avais payé comptant aux ministres de l'empereur pour les engager à me donner ma liberté. Néanmoins on affirmait par-tout que c'était l'impératrice qui m'avait fait sortir de Magdebourg. Non, ce ne fut pas elle, très-certainement non. La paix était faite depuis neuf mois, & personne ne s'était occupé sérieusement de mon sort. On s'était contenté de faire une mention très-indifférente de ma personne, & déjà le roi avait refusé deux fois de me rendre libre.

Voici la chose comme elle s'est passée, telle qu'elle m'a été racontée & affirmée par S. A. R. le Prince Henri, par le duc Ferdinand de Brunswick,

& notamment par M. le comte de Hertzberg, ministre d'état.

Le général Riedt avait touché depuis six mois dix mille florins sur ma caisse ; peut-être déjà ne pensait-il plus à moi , peut-être m'aurait-on laissé ronger mon frein tout à mon aise sans l'heureuse circonstance que je vais raconter.

Le 21 décembre , jour de gala , on remarque que le roi étoit d'une humeur charmante. La reine , la princesse Amélie & le prince royal dirent tout bas à l'ambassadeur de Vienne , qu'il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de glisser un mot en faveur de Trenck. L'ambassadeur fit une tentative ; elle eut un succès heureux : le roi dit oui. Ce mot causa une joie si générale , dans toute l'assemblée , que le monarque ne put dissimuler le mécontentement qu'il en ressentait. Je passe ici sous silence plusieurs particularités que la discrétion m'ordonne de taire. C'est peut-être en dire assez ; cependant , ce que je supprime , par une suite de cette discrétion , est peut-être ce qu'il y aurait de plus essentiel à dire. J'observe seulement que , par la manière dont on me reçut à Vienne , à mon retour , j'acquis la preuve

qu'on ne désirait pas beaucoup de m'y revoir. C'est donc à mon savoir faire , à mes amis de Berlin , à mon argent que je dois ma liberté. Je présume encore que le roi de Prusse actuel n'a pas dédaigné d'intervenir dans cet acte de bienfaisance. Il aura engagé certaines personnes à parler au général Riedt ; déjà il se sera fait un plaisir d'être juste & généreux avec moi. Silence encore ! il est d'autres circonstances que le temps dévoilera peut-être.

Qu'on ne trouve pas mauvais que je m'arrête un instant , que j'observe avec quelque attention les premières sensations que j'éprouvai. Pendant les premières semaines qui s'écoulèrent après mon élargissement , j'étais rarement à moi - même , presque toujours j'étais plongé dans des distractions profondes. Je m'étais si fort accoutumé à la méditation pendant une captivité de dix ans , que je considérais , comme autant de fantômes , les objets les plus palpables. Quelquefois je m'arrêtais tout court au milieu de la rue , & je me disais intérieurement : « Est-ce bien toi , Trenck ? » Il m'est souvent même arrivé de me mordre le doigt très-vigoureusement pour chercher à me convaincre que je vivais , & que j'étais bien éveillé.

Au temps de ma convalescence , je me promenais un matin sur le rempart. Le ciel étoit pur & serein : avec l'air du printemps , mon ame respirait le doux sentiment de la liberté ; elle éprouvait une joie céleste que j'essayerais vainement de décrire. L'alouette élevait , vers l'astre du jour , ses chansons matinales ; plein d'une émotion délicieuse , mon cœur palpitait avec plus de vitesse : dans cet instant je sentis que j'étais homme. Ah ! me dis-je à moi-même , que peuvent me faire les caprices & les jeux cruels de la fortune , tant que mes pieds , ma volonté ou mon cœur ne seront point enchaînés ? Si ce soleil , qui m'entoure de ses rayons , éclaire un homme libre ; si , par l'effort de ma pensée , je puis , comme cette alouette , planer au-dessus d'une terre où l'innocence est souvent persécutée , ne dois-je point regarder , avec le sourire de l'indifférence , ce que l'homme appelle coup du sort , infortune , revers ! mon cœur s'émut à ces réflexions , & je priai , pour élever vers Dieu le sentiment de ma reconnaissance. Je me déterminai à quitter Vienne , à chercher un coin de terre où , loin des cours & des monarques , à l'abri des attentats de la calomnie , & des fureurs du pouvoir arbitraire , je pusse vivre dans une obscure tranquillité.

lui , à cause de ses talens & de son habileté dans l'art militaire; moi , relativement à mes malheurs. Mon ame flétrie & mécontente avait besoin de la conversation de cet homme respectable. Comme moi , il avait appris à connaître Vienne par sa propre expérience ; sa grandeur d'ame & une constance inébranlable avaient enfin désarmé la haine de ses envieux. C'était à son seul mérite qu'il devait tout ce qu'il était devenu.

La vie qu'on mène à Aix-la-Chapelle & à Spa fut assez de mon goût. On y voit des hommes de tous les rangs , de tous les pays : on y voit même des princes souverains , qui , pour ne pas vivre entièrement isolés , sont obligés de se plier à rechercher la société des gens de toutes les conditions. En un seul jour , j'y ai rencontré plus d'égards , plus de plaisirs , plus d'amis que je n'en ai trouvé à Vienne dans tout le cours de ma vie.

J'étais à peine à Aix - la - Chapelle , depuis un mois , lorsque je reçus une lettre de la comtesse de Paar qui , jusqu'au tombeau , a été ma bienfaitrice & mon amie. Elle me mandait que sa

majesté l'impératrice avait daigné penser à moi & s'occuper des moyens de me faire un sort heureux, dès que je reparaitrais à Vienne. Je tâchai de découvrir, par des informations secrètes, quel était ce bonheur que l'on me promettait; je ne pus rien apprendre; mais je crus que je pouvois tout espérer d'une souveraine à qui ma situation était parfaitement connue. L'empereur François mourut à Inspruck dans ce temps-là. Cet événement pressa le retour du général Laudon à Vienne. Je le suivis peu de temps après. Dès que je fus arrivé à Vienne, je me rendis chez la comtesse de Paar qui, au bout de quelques jours, me fit avoir une audience.

L'impératrice me reçut avec bonté, & me parla ainsi : « Trenck ! je veux vous prouver que » je suis fidèle à mes promesses. J'ai pensé à vous, » & je songe à vous marier. Je veux vous donner » une femme bien riche, bien raisonnable ». Gracieuse souveraine, lui répondis-je, je n'ai pas encore pu me résoudre à serrer les nœuds du mariage; mais en supposant que je puisse m'y déterminer, j'ai déjà fait un choix à Aix-la-Chapelle. — Quoi ! seriez-vous marié ? — Pas encore, gracieuse souveraine. — Êtes-vous promis ?

— Je la fais ; — n'importe ; je veux arranger tout cela. Je vous ai destiné la riche veuve de M. de N. . . . ; elle est prête à vous épouser. C'est une femme très-sensée , qui a 50,000. flor. de rente. Il semble que cette circonstance arrive pour vous tout exprès ; car c'est une épouse comme celle-là qu'il vous faut pour vous forcer à vivre tranquille. « Je reculai d'effroi. On voit au moins que cette excellente princesse cherchoit , en dépit des méchans , dont elle étoit entourée , tous les moyens de me procurer des dédommagemens ; mais , en cet instant , elle étoit égarée par sa sensibilité. L'aimable personne que sa majesté vouloit bien me proposer , avoit soixante-trois ans ; elle étoit dévote , querelleuse , &c. ; pour terminer le portrait , elle étoit de la plus sordide avarice. Je répondis en frémissant. « Je ne dissimulerai rien à votre majesté. Pour tous les trésors du monde , je ne vous drai point de cette femme-là. Si je me détermine à me marier , ce sera pour être heureux ; & jamais je ne pourrais l'être avec elle. D'ailleurs , j'ai déjà fait un choix à Aix-la-Chapelle ; j'ai engagé ma parole d'honneur , & un homme délicat n'y manque jamais ». L'impératrice qui n'avait daigné se mêler de cette négociation que

dans le desir de m'obliger , me répliqua : « Dé-
 » formais n'imputez votre infortune qu'à vous-
 » même , à votre opiniâtreté. Faites, suivez l'im-
 » pulsion de votre tête , je vous souhaite bien du
 » bonheur ». Après ce discours , elle me quitta , &
 je compris bien qu'elle m'abandonnait sans
 retour.

Si j'avais été d'un caractère à employer les res-
 sources d'une vieille épouse pour rétablir mes affai-
 res , j'aurais pu me marier en 1750. J'avais trouvé
 en Hollande un parti pareil , qui m'aurait donné
 trois millions. Que l'on voye s'il m'était possible
 d'accepter de semblables propositions. Ce qui ,
 pourtant , rendait la chose absolument imprati-
 cable , c'est que j'étais devenu réellement amou-
 reux à Aix-la-Chapelle , & que , dans l'union
 vers laquelle je penchais , tout semblait me pro-
 mettre le bonheur : raison adoucie , beauté , ta-
 lens , graces , & sur-tout un caractère aussi noble
 que sensible.

Je ne m'étais point encore engagé avec celle
 dont je voulais faire mon épouse ; mais j'avais
 déjà résolu , dans mon cœur , de retourner à
 Aix-la-Chapelle. Je voulais apprendre à con-

naître plus particulièrement le caractère de la personne à laquelle je me proposais d'enchaîner ma destinée. Le maréchal Laudon la connaissait, & m'encourageait. Il connaissait tous les sentimens de mon cœur, toutes mes résolutions. Il savait que, dans le fond de l'ame, je conservais quelques secrets desirs de vengeance; & qu'il était facile qu'ils me fissent retomber dans un abîme plus profond encore que celui auquel j'avais échappé. Il me conseilla donc, (& mon ami le professeur Gellert, que je consultai à Leipzick fut du même avis) de tempérer, par les vœux du mariage, l'ardeur de mes passions, de ne plus m'occuper que du repos, enfin, de fuir le grand monde & les affaires.

Je me rendis aisément à un conseil qui était d'accord avec mes inclinations les plus chères. En 1765, je retournai à Aix-la-Chapelle, & j'y épousai la fille cadète de l'ancien bourguemestre de Broé (1).

(1) Il était mort à cette époque, après avoir vécu honorablement à Bruxelles, ville où mon épouse est née, & où elle a reçu son éducation. On l'avait, en quelque façon, contraint à accepter la place de bourguemestre

Ma femme, qui a couru avec moi plusieurs états de l'Europe, s'est concilié par-tout l'estime & les suffrages les plus flatteurs. Elle était jeune, belle & vertueuse. Elle m'a rendu père de onze enfans, dont huit vivent encore. Elle les a tous nourris elle-même, & leur a donné l'éducation la plus soignée. Fasse le ciel que je puisse les élever, & donner à ces chers enfans l'état dont ils sont dignes & que je leur dois!

à Aix-la-Chapelle, parce qu'il y fut nommé par la confiance & aux acclamations de tous les citoyens.

Il descendait d'une famille noble, anciennement établie au comté d'Artois. Ses ancêtres, qui avaient été propriétaires de biens considérables dans les environs d'Aix, avaient obtenu de la cour de Vienne, je ne fais point à quel titre, un diplôme qui les élevait à la qualité de nobles de l'Empire. La mère de ma femme était sœur du baron Robert, seigneur de Roland, & vice-chancelier à Dusseldorf.

On ignore à Vienne que les loix municipales de la cité ordonnent que l'un des deux bourguemeîtres régnans soit toujours un ancien gentilhomme. On prend l'autre dans la bourgeoisie. Mon beau-père n'a donc point dérogé à sa qualité de noble, en acceptant, par amour du bien, l'emploi de bourguemeître. Mes enfans n'auront donc point à rougir de leur mère, ni de ses aïeux.

(1941)

Quelle consolation pour leur tendre mère, si je parvenais à remplir ce vœu ! Elle a eu tant à souffrir des persécutions que j'ai essuyées depuis vingt-deux ans qu'elle a uni sa destinée à la mienne !

Pendant mon dernier séjour à Vienne, qui ne fut pas bien long, je me déterminai à une nouvelle démarche. L'empereur, Joseph II, m'accorda une audience dans laquelle je cherchai surtout à lui prouver que j'avais une connaissance approfondie des défauts & des désordres pour lesquels ses états réclamaient de prompts remèdes. Il fit, à mes discours, l'attention d'un souverain qui cherche à s'instruire, & qui veut rendre ses peuples heureux. Il m'ordonna de lui rédiger un mémoire explicatif de mes idées. J'obéis : & mes réflexions remplirent dix-neuf feuilles entières. J'y parlais avec toute la franchise d'un Germain ; & tous les objets, tant civils que militaires ou économiques, y étaient présentés sous les couleurs qui leur convenaient. S'il pouvait m'être jamais permis de publier ce mémoire, j'ose avancer qu'il me ferait honneur. On y verrait que le monarque n'a pas dédaigné d'en faire usage, & que quelques-unes des idées qui s'y trouvaient développées

ont été employées dans plusieurs réformes ou ont servi à perfectionner plusieurs projets importants (1) qui ont avortés, parce qu'on est parti de mes principes.

L'empereur reçut cet écrit avec bonté : je le suppliai de vouloir bien le tenir secret, parce que j'y nommais des personnages qui, dans le desir de se venger, auraient, tôt ou tard, consommé ma ruine. Je lui faisais le tableau de tout ce qui m'était arrivé dans les états soumis à son obéissance, ce que je n'ai pu raconter publiquement qu'avec une extrême réserve. Tout ce que j'avais était appuyé sur les preuves les plus évidentes, & je ne doutais pas que mes droits, éclairés enfin par ce soleil levant, ne fussent bientôt reconnus, protégés & maintenus. Je l'ai déjà dit, mon écrit fut reçu avec distinction. Quant à moi, je ne me suis encore senti rien des heureux effets qu'il aurait dû produire.

Dégoûté de Vienne encore une fois, je re-

(1) On peut ouvrir, en attendant, le cinquième volume de mes Œuvres complètes : on y trouvera une partie des idées dont je veux parler. Elles sont présentées de manière qu'un lecteur intelligent peut deviner tout ce que je ne dois pas encore dire.

partis promptement pour Aix-la-Chapelle où, pendant la première année, il ne m'arriva rien que de fort ordinaire. J'y vivais assez tranquille ; & comme ma maison était le rendez-vous de tous les étrangers de distinction qui venaient prendre les eaux, je commençai à m'y répandre dans le grand monde, & je me fis les amis les plus respectables. J'allai aussi à Leipfick pour y voir le professeur Gellert, à qui je communiquai mes manuscrits ; & que je consultai sur la manière dont je devais débiter dans la carrière aussi épineuse qu'ingrate de la littérature. Il adopta, de préférence, mes fables & mes contes ; mais il blâma hautement la franchise dangereuse avec laquelle je m'exprimais sur les affaires d'état. Que n'ai-je suivi les conseils de cet homme respectable ! je me serais épargné bien des chagrins.

Au mois de décembre 1766, mon épouse me rendit père pour la première fois, ce fut d'un fils. J'écrivis (1), à cette occasion, à notre jeune monarque, dont le règne, aujourd'hui, s'annonce

(1) Cette lettre se trouve en entier dans le huitième volume de mes Œuvres. Elle a pour titre : *Bélisaire à Justinien*. Elle est imprimée aussi dans le tome second de mon *Ami des Hommes*.

avec tant d'éclat. Voici un court-extrait de ma lettre :

« Je me suis marié à Aix , avec le consentement de votre majesté , & mon épouse m'a ,
» aujourd'hui , rendu père d'un fils , auquel ,
» à son baptême , j'ai donné le nom de Joseph.

« Le colonel , baron Rippenda , a représenté
» votre majesté dans cette cérémonie : j'espère ,
» très-gracieux souverain , que vous voudrez
» bien me pardonner , si j'ai pris cette liberté ,
» avant que , préalablement , votre majesté eût
» daigné m'accorder une faveur aussi précieuse ;
» mais j'ai assez d'amour-propre pour oser me
» flatter que j'ai quelque droit de l'attendre d'un
» monarque qui connaît mon cœur , quels ont été
» mes destins , & sous les auspices duquel je
» dois attendre avec confiance un avenir plus
» favorable.

« J'éleverai cet enfant pour le service de votre
» majesté ! que le lait qu'il sucera du sein de sa
» mère se convertisse en poison , s'il ne suce pas
» avec lui les mêmes sentimens dont je me suis
» honoré jusqu'à présent. Cependant , très-auguste
» empereur , ce n'est pas simplement pour me
» conformer aux usages de Vienne que je lui ai

» donné le nom de Joseph ; aussi long-temps
» que je vivrai , mon enfant n'aura besoin de
» rien : mais , si je viens à mourir , je veux alors
» qu'il s'appelle Joseph , afin qu'il puisse dire à
» son monarque qu'il est le fils & l'héritier légi-
» time des deux Trenck , dont les grands biens
» en Esclavonie sont , par une injustice trop
» manifeste , tombés dans des mains qui n'au-
» raient jamais dû les posséder.

» Très-gracieux souverain , que j'aime &
» révère comme le Dieu tutélaire de mes desti-
» nées , daignez accorder un sourire de bien-
» veillance à un nouveau petit citoyen du monde ,
» & veuillez , en même-temps , me faire con-
» naître s'il me sera permis de continuer de sou-
» mettre au coup-d'œil pénétrant de votre majesté
» mes écrits & mes vues patriotiques. Je m'apper-
» çois tous les jours davantage combien j'ai de
» dangereux ennemis à Vienne , mais j'ai une
» pleine confiance en votre justice.

» Je suis en tout événement de votre majesté
» impériale ;

» Le très-humble & très-fidèle sujet ,

TRENCK:

(199)

Je repus la réponse qu'on va lire ; je la publie
ici pour des raisons importantes , & parce qu'elle
a été écrite de la propre main de Sa Majesté.

« Mon cher major & baron Trenck ,

» J'ai appris avec plaisir , quoique vous l'avez
» fait sans m'avoir consulté auparavant , que
» vous aviez donné à votre fils le nom de
» Joseph , & que vous aviez choisi le colonel
» Rippenda pour me représenter dans la céré-
» monie du baptême. Pour vous donner une
» preuve de mes dispositions favorables à votre
» égard , je vous apprend que dorénavant vous
» ne toucherez plus vos appointemens à Vienne ,
» mais à Bruxelles , & que je m'y suis déterminé
» pour de bonnes raisons.

» Vos écrits patriotiques me font beaucoup
» de plaisir ; & comme j'ai toujours cherché à
» connaître la vérité , je vous permets de les
» continuer & de me les envoyer : j'aimerais
» mieux cependant qu'elle me fût présentée dans
» la figure naturelle , que sous les habits de la
» satire. Je suis votre , &c.

JOSEPH.

N 4

Peu de temps après, je reçus l'ordre d'entrer en correspondance avec le baron de Roeder, secrétaire du cabinet de sa majesté. Je dois m'interdire de parler ici des sujets traités dans cette correspondance ; je dirai seulement qu'avec la meilleure volonté du monde de me rendre utile à l'état, & sans aucun espoir de récompense, je m'aperçus bientôt que ma droiture & ma franchise trop loyale rendraient encore une fois mes bonnes intentions inutiles (1).

(1) En 1767, je composai à Aix-la-Chapelle mon *Héros Macédonien*, ouvrage aujourd'hui aussi connu en Allemagne, que l'aït jamais été le livre de l'Espégle. Il me fit de la réputation, mais aussi il m'attira de nouveaux chagrins en des persécutions nouvelles. Je ne me suis pourtant jamais repenti de l'avoir mis au jour. J'ai même eu l'avantage de le présenter moi-même à cinq monarques, aujourd'hui régnans, & aucun ne l'a fait brûler. Mon malheur voulut que ma souveraine en fût scandalisée, les Jésuites commençoient à me persécuter ouvertement, parce que j'avais osé dire au roi David lui-même ses vérités.

En 1768, il m'arriva une aventure dont je ne rapporterai pas toutes les circonstances.

J'avais chargé à Bruxelles un de mes amis de percevoir un quartier de mes appointemens. Il me fit savoir que

Cependant je faisais de jour en jour de nouvelles connaissances à Aix, &, il le faut avouer,

le conseil de guerre avait arrêté mes appointemens à Vienne, & qu'on m'avait condamné à payer à l'agent de change, Buffy, une vieille lettre-de-change de 700 florins, avec les intérêts de dix-sept ans. Or, ce Buffy était un fripon avéré, & je savais bien positivement que je ne devais rien à personne. Je devinai donc sans peine que j'allais être en butte à une fourberie; je pris la poste & je partis pour Vienne, afin de découvrir de quelle espèce elle pouvait être. On refusa de m'entendre. On m'assura que j'arrivais trop tard, qu'on avait jugé l'affaire, & que tout retour serait inutile, parce que le conseil de guerre avait prononcé.

Je m'adressai à l'empereur Joseph. Je le suppliai d'ordonner la révision de ce procès, puisqu'il était certain qu'on ne m'avait jamais donné la plus légère connaissance, le moindre avis de cette lettre-de-change, & que je m'engageais à prouver qu'elle était fautive, de la façon la plus évidente. On m'accorda cette grâce, & je comparus devant le tribunal de première instance, *Judicio militari mixto*. J'eus pour agent M. de Weyhrach, honnête homme dans toute l'acception du mot.

A peine avait-il commencé à demander un délai, pour faire examiner la validité de la lettre-de-change, que M. le rapporteur, de Zetto, lui dit en menaçant : « Que s'il » était assez hardi pour vouloir défendre Trenck dans » cette affaire, on le ferait sur-le-champ conduire chez

il n'était guère possible d'être placé plus favorablement pour cela. Aix-la-Chapelle & Spa

» le prévôt ». Il répondit fermement : « Je me suis con-
» vaincu que la cause de Tranck est juste. Voilà pour-
» quoi je me présente à ce tribunal ». On fit faire silence,
& les menaces ne firent aucun effet.

Je fus obligé d'attendre quatre mois entiers à Vienne, avant que l'on produisît la lettre-de-change dont je voulais prouver la fausseté. On se flattait que je n'aurais pas la patience de rester à Vienne aussi long-temps.

On n'eut pas de peine à se convaincre que cette lettre-de-change était évidemment fausse. En trois endroits différens elle était trouée & déchirée, & pour tout dire, en un mot, la friponnerie sautait aux yeux. Chacun fut obligé de convenir que l'effet était nul, de toute nullité, qu'il fallait le supprimer & punir le demandeur. Mais M. de Leno renvoya les parties, & multiplia tellement les détours, qu'il intervint une sentence qui portait : Que cette procédure devait être régulièrement instruite, & suivre le cours ordinaire des procès. Tout ce qu'on desirait, c'était de gagner du temps, afin de préparer contre moi de nouveaux artifices. Quatre années entières se sont écoulées avant qu'on ait prononcé sur un objet dont l'évidence était palpable. Cependant, deux prêtres, tous deux confesseurs de je ne sais plus quels couvens, avaient assuré, par serment, que l'argent m'avait été compté, & qu'ils en avaient été les témoins oculaires. A la fin, je parvins

soit, pour ainsi dire, le rendez-vous de toutes les nations. Le matin, je m'entretenais chez

à démontrer, qu'à l'époque indiquée par la date de la lettre-de-change, j'étais devenu à Magdebourg depuis une année, & que, par conséquent, il était impossible que je fusse à Vienne. Il n'y avait pas de doute que M. de Zetto lui-même ne fût, de concert avec Buffy, le fabricant de la fausse lettre-de-change. Au reste, je suivis cette affaire avec trop de vigilance, & mon agent était trop homme d'honneur pour que je pusse perdre ce procès. Il me fallut faire, non sans beaucoup de dépenses, trois fois le voyage d'Aix à Vienne, pour m'opposer à temps aux coups que me préparaient mes adversaires. Après mille subterfuges, il fallut pourtant prononcer. Je gagnai mon procès. On déclara la lettre-de-change fausse; mais il me fallut payer les frais, qui montèrent à plus de 3500 florins. Comme l'agent Buffy n'avait rien, on ne lui infligea aucune punition, mais il se vit obligé de quitter Vienne honteusement. Quant à M. de Zetto, il a continué d'être rapporteur; &, en cette qualité, il m'a volé, pendant dix-huit ans, de la manière la plus barbare. Depuis quelques semaines, il a été cassé de son emploi de juge, & relégué dans une maison de correction.

N. B. Il balaye actuellement les rues de Vienne, avec son collègue Krügel.

Il ferait à souhaiter que toutes les circonstances de ce

moi avec un lord de l'opposition ; & l'après-midi ,
avec un ami de la cour , & un orateur du parle-

procès très-remarquable fussent conservées dans un traité ,
imprimé à Vienne pour cet effet , & qu'on le publiât
comme un monument effrayant des attentats de l'iniquité
contre l'innocence. Tous les actes , tous les titres , sont
en dépôt chez M. de Weyhrach ; & , pour l'honneur
des cours de justice impériales , j'aime à me persuader
qu'on n'y reverra jamais un pareil scandale. Peut-être
suis-je le seul homme qui ait gagné un pareil procès contre
une cour de justice. Le desir de confondre un scélérat
m'a fait m'exposer au ressentiment , aux persécutions de
divers tribunaux , qui , par la suite , m'ont fait durement
expier mon courage , & se sont cruellement vengés. Zetto
a trouvé la punition qu'il méritait , mais il ne l'a trouvée
que beaucoup trop tard pour moi & pour une foule de
veuves & d'orphelins , qu'il a plongés dans l'infortune.
On ne connaît pas encore toutes les infamies dont s'est
souillé ce misérable.

J'ai voulu donner une connaissance rapide & suffisante
de cet incident , parce que le procès a fait , dans le temps ,
une grande sensation à Vienne. Il est vrai qu'il m'a fait
honneur , mais il m'a aussi entraîné dans de grandes dé-
pensés , & il m'a causé bien des chagrins. A chaque
voyage que je faisais à Vienne , je hasardais de nouvelles
démarches pour essayer de revenir sur ma grande affaire ;
ça été toujours sans succès , à l'exception pourtant qu'on
apprit à me connaître mieux , & que j'inspirai plus d'in-
térêt. Consolation bien stérile !

ment ; quelquefois aussi c'était avec un personnage du même pays, aussi modéré qu'impartial. Personne n'était donc plus que moi à portée de démêler la vérité.

Insensiblement on commença à me regarder comme un homme consommé dans la politique ; & l'idée même que l'on prit de moi fit que je cherchai à m'éclairer encore davantage. J'entrepris un commerce de vin de Hongrie, dont je faisais des envois en Angleterre, en France, en Hollande & dans l'Empire. Ce négoce me mit dans le cas de faire tous les ans des voyages considérables ; & , comme j'avais tous les jours occasion de recevoir agréablement, chez moi, les étrangers qui se rendaient à Aix & à Spa, je retrouvais aussi, dans tous les pays où je voyageais, des amis zélés, & qui ne m'étaient pas inutiles dans mes différentes affaires.

Mes revenus de Vienne étaient presque entièrement absorbés par mes procès, mes curateurs & mes agens. Le reste s'en allait absolument dans les voyages que j'étais forcé d'y faire à grands frais, pour obéir aux ordres du conseil de la guerre, & toujours infructueusement.

C'était principalement avec les Anglais que j'étais en grandes relations. Comme ils sont grands chasseurs, & qu'ils amènent de Londres des chevaux & des chiens dressés à la chasse des loups & des sangliers, j'allais passer des étés entiers dans leurs terres, en Ecosse & en Irlande. Ces courses ont contribué à me faire connaître à fond cette nation & sa constitution politique.

L'électeur Palatin m'avait accordé tout un district dans le pays de Juliers, où je pouvais chasser librement ; & le comte d'empire de Morode-Wœterlos avait entièrement abandonné à ma discrétion son château & tout son équipement de chasse. On voit qu'à cet égard rien ne me manquait. J'ai essuyé depuis de grands désagréments pour ce droit de chasse que j'ai voulu soutenir. Mais ce qu'il y a d'avantageux dans ce pays-là, c'est que la chasse n'est jamais une occasion de procès, & que c'est le sabre au poing que chacun peut y établir & réclamer ses droits. Cette manière d'agir était assez de mon goût.

Puisque me voilà sur ce chapitre, je veux raconter à mes lecteurs une historiette qui me

fit passer dans tout le pays pour un habile magicien à l'épreuve du fer & du feu , & qui commandait également aux nuées & aux orages.

Il s'éleva entre le président Palatin , baron de Blankart, & moi, un démêlé au sujet d'un certain district sur lequel nous nous contestions le droit de chasse. Sans vouloir ici me prévaloir , le bon droit était de mon côté. Je lui écrivis donc que tel jour , à dix heures du matin , je me rendrais sur le lieu même qui faisait l'objet de notre rixe , & que j'espérais qu'il ne manquerait pas de s'y trouver pour me faire réparation , de la manière outrageante dont il m'avait insulté.

Accompagné de deux chasseurs & de deux de mes amis , je m'y rendis à l'heure indiquée ; mais quelle fut ma surprise de trouver la place occupée par plus de deux cents paysans armés ! Il fallait prendre un parti. Je leur détachai un de mes chasseurs , qui signifia à l'armée ennemie , que si elle ne se retirait sur-le-champ , j'allais faire feu sur elle. On était au mois d'août , le ciel était clair & serein : tout-à-coup l'air s'obscurcit , & nous fûmes enveloppés d'un brouillard épais. Mon chasseur revint & nous dit que toute la

troupe venait de prendre la fuite , en donnant des signes de la plus grande terreur , parce qu'au moment même où il leur annonçait mes intentions , l'irruption du brouillard s'était manifestée.

Je voulus profiter de mon avantage. En conséquence je marchai en avant , & je ne trouvai plus personne. Je fis faire alors une décharge générale ; après quoi nous arrivâmes sous les murs du château ; & , pour mieux constater mon triomphe , je fis sonner du cor jusques dans la cour de mon adversaire. On commença alors à faire feu sur nous à une certaine distance ; mais , à la faveur du brouillard , nous nous en tirâmes heureusement.

Satisfait de ce qui venait de se passer je rentrai chez moi , où je trouvai ma femme hors d'elle-même , parce qu'on avait déjà débité que l'on me ramenait dans la ville avec quantité de blessés , quoi qu'à dire vrai , aucun de nous n'eût été même effleuré.

Depuis cet événement , il fut arrêté dans tout le pays que j'étais un forcier , & que je n'étais parvenu à me rendre invincible qu'à la faveur
d'un

d'un nuage. Plus de deux cents témoins l'attestèrent avec serment. Aussi-tôt tous les moines d'Aix, de Juliers, de Cologne montèrent en chaire, & tonnèrent publiquement contre moi. Ils m'injurèrent, me calomnièrent même dans leur sainte fureur, & donnèrent charitablement avis au peuple de se tenir en garde contre Trenck, maître forcier, & qui pis est, luthérien. Dans une autre occasion, que je fis naître moi-même, je fus mettre à profit cette circonstance, comme je vais le détailler ici.

Dans les vastes forêts du comté de Mont-Joie, j'allai à la chasse aux loups, & j'invitai à cette chasse les bourgeois & les payfans. Le premier jour, nous ne fîmes que battre les buissons. Sur le déclin de la journée, je me retirai avec plus de quarante de ces payfans armés dans la cabane isolée d'un charbonnier, où nous devions passer la nuit, & où le vin, ainsi que l'eau-de-vie, ne nous manquait pas.

Lorsque le soir fut arrivé, je leur dis : Ah ça, » mes enfans, que chacun de vous décharge ses » armes, & les recharge de nouveau, afin que » demain vous soyez sûrs de vos coups, & que

» personne ne puisse prendre pour excuse que
 » son fusil a manqué ». Quand ils eurent fait
 ce que je leur avais ordonné , on porta dans
 une petite chambre à part tous les fusils & toutes
 les carabines , après quoi on dansa , on but , on
 mangea , on se divertit. Mes chasseurs saisirent
 un moment pour se glisser les uns après les autres
 dans la petite chambre. Ils vidèrent les canons
 de leurs fusils , & les rechargèrent sans mettre de
 balles ; ils mirent seulement une charge double
 à quelques-uns d'entre eux. J'eus , de mon côté ,
 le soin de mettre dans ma poche quelques-unes
 de ces balles avec du plomb aplati & haché.

Le lendemain matin toute la troupe me suivit
 à la chasse. Pendant le chemin , quelques-uns
 de ceux qui étaient dans le secret , commencèrent
 à parler aux paysans de mes maléfices , de ma
 magie & de mes secrets contre les armes à feu.
 Je me retourne à leurs discours. — De quoi parlez-
 vous donc , vous autres ? — Ils ne veulent pas
 croire , M. le baron , me répondit un des chasseurs ,
 que vous puissiez prendre les balles à la volée.
 — Je souris , & j'engageai l'un d'eux à en faire
 l'essai , en tirant sur moi ; il hésitait. Mon chasseur
 s'empara de son fusil , & tira. Je pare de la main ,

en m'écriant : « Allons , enfans , essayez , tirez , » mais l'un après l'autre ». Ils commencèrent en effet à faire feu , & je reçus tous leurs coups , en faisant des grimaces effroyables. On observa que je ne courrais pas le plus petit danger , parceque mes gens avaient eu l'attention d'empêcher , en sortant , que personne ne touchât à la charge de son fusil. Ceux qui avaient des armes à double charge , reçurent des commotions si violentes , que la frayeur les fit tomber par terre. Ils me regardaient tous d'un air d'admiration. Je m'avançai vers eux , tout sérieusement , tenant dans la main quelques-unes de leurs balles qu'ils pouvaient reconnaître , avec des morceaux de plomb haché & applai : « Voyez , leur dis-je , » mes amis , que chacun reprenne ce qui lui appartient ». A ces mots , ils restèrent tous la bouche béante , & dans un état d'immobilité. Ils reprirent doucement leurs fusils , & gagnèrent , sans mot dire , leur maison , l'un après l'autre. Je n'en pus retenir qu'un petit nombre qui me servit à terminer heureusement ma chasse.

Le dimanche suivant , les moines d'Aix commencèrent à fulminer , en chaire , contre moi & contre ma magie. Aujourd'hui encore , tous

ceux qui ont été les témoins de cette aventure ; jurent leurs grands Dieux qu'ils ont tiré sur moi, qu'en un tour de main, j'ai escamoté leurs balles, & que je la leur ai rendue. C'est ainsi que l'on en impose à la crédulité du vulgaire imbécille. Dans les environs d'Aix-la-Chapelle, de Juliers, de Maëftricht & de Cologne, il n'y a personne qui ne soit intimement persuadé que je suis à l'épreuve des armes à feu, & que, par le secours de mes fortilèges, je puis escamoter le plomb volant. Il est sûr que ce préjugé m'a sauvé la vie, dix fois au moins, dans un pays où les moines avoient mis ma tête à prix, qui est couvert de voleurs sur les grands chemins, où j'ai vu rouer, tirer à quatre chevaux, brûler plus de cent soixante personnes ; dans un pays enfin, où, pour un ducat, on peut lestement dépêcher un homme vers l'autre monde.

On ne verra pas sans surprise, d'après tous ces détails, que, pendant une certaine suite d'années, je me sois, comme par miracle, tiré sain & sauf d'une ville où la terre est furchargée de vingt-trois couvens, églises ou chapelles, & où l'on révère un jésuite comme un Dieu.

Mon héros macédonien avoit déjà élevé contre moi la haine de tous ces hypocrites. En 1772 , je faisais à Aix une gazette, & la *feuille hebdomadaire* intitulée *l'Ami des hommes*. J'y multipliais les efforts de ma raison, pour arracher à la superstition le masque dont elle se couvre. Certainement, il y avoit de la témérité à écrire, comme je le faisais, sous le règne de Marie-Thérèse : cependant qu'on lise mes écrits avec attention, & l'on verra que j'ai toujours respecté la doctrine épurée & sublime du christianisme, ainsi que la morale de l'évangile, que je n'en voulais qu'aux abus, au charlatanisme de ceux qui, à la place d'une foi sincère & éclairée, osent mettre une superstition grossière. Quoi qu'il en soit, la liberté avec laquelle je m'expliquais sur des matières très-déliçates, déchaîna tout le clergé contre moi. Le père Zunder, jésuite, me foudroya du plus terrible anathème. On fixa le jour où on devoit brûler mes écrits en face de ma maison, raser l'édifice de fond en comble, & exterminer tous ceux qui l'habitaient.

De toutes parts on écrivait à ma femme de prendre la fuite, de se mettre en lieu de sûreté, elle & ses enfans : elle partit, en effet, en proie

à tous les tourmens de la plus extrême inquiétude, & dans un effroi mortel. Quant à moi, je restai avec seulement deux chasseurs; mais j'exposai publiquement, sur la galerie qui était devant ma fenêtre, quatre-vingt-quatre fusils chargés, afin que personne n'ignorât mon intention de me défendre jusqu'à la dernière extrémité. Enfin arriva le jour qu'on avait fixé pour l'attaque. Le père Zunder, accompagné de tous les étudiants de la ville, & tenant mes écrits à la main, se préparait à commencer l'irruption. Les autres moines avaient amassé le reste de la ville, & on se disposait à un assaut général; mais quand je me présentai sur la galerie, au milieu de mes quatre-vingt-quatre fusils, personne n'eut le courage de paraître sur la place publique.

Le jour & la nuit suivante s'écoulèrent sans autre aventure. Vers le matin, un incendie accidentel éclata dans la ville. On verra que je n'avais pas beaucoup de frayeur, car j'y volai avec mes deux chasseurs, après avoir eu toutefois la précaution de nous armer. Je formai une haie de gens pour passer les seaux, & tout le monde suivit mes ordres. Le père Zunder

était de l'autre côté qui faisait la même chose avec les étudiants. Je m'approchai de lui avec l'air de l'indifférence, & je lui appliquai sur les oreilles, comme par accident, un coup d'une longe de cuir que je tenais à la main. Personne n'osa remuer pour en prendre vengeance. Je passai en faisant bonne contenance parmi la troupe de mes ennemis. Ils m'ôtaient tous leurs chapeaux, en riant & en me disant : « Bon jour, » M. Trenck » ! Voilà bien le peuple ! Il faut lui prouver qu'on ne le craint pas, pour lui inspirer de la crainte. A Aix-la-Chapelle, il est fanatique, imbécille ; mais il a trop de lâcheté pour oser attaquer un homme qu'il voit armé. Après cet accident, tout rentra dans l'ordre accoutumé.

J'allai à Maëstricht, près d'Heerlen. Comme je passais par un chemin creux, une balle vint me siffler aux oreilles : qu'on me dise de qui & d'où venait cette balle ? je ne l'ai jamais su.

Un jour, comme j'étais à la chasse auprès du cloître de Schwarzenbruck, un dominicain m'apprit que trois de ses confrères me guettaient derrière une haie. Je me tins sur mes gardes,

j'approchai tenant à la main un fusil à deux coups ; je les aperçus, & je m'écriai d'un ton épouvantable : « Tirez, scélérats, mais tirez juste, car » si vous me manquez, je ne vous manquerai pas ». Tous les trois prirent la fuite à ces mots ; l'un d'eux tira & effleura mon chapeau tout près de la tête. Je tirai à mon tour, je le renversai, & ses compagnons l'emportèrent, car je l'avais blessé dangereusement. Il a cependant guéri, & pendant sa convalescence, il a pris la fuite avec une gardeuse de vaches.

On a fait diverses tentatives pour m'empoisonner, mais elles ont toutes échoué, parce que je ne mangeais jamais hors de chez moi. En 1744, je fus attaqué sur la route de Spa, dans le pays de Limbourg, par huit coquins armés de gros bâtons. Il tombait de la pluie, & j'avais mis mon fusil dans son étui : le malheur voulut encore que le cordon, qui entourait la poignée de mon sabre, se trouvât accroché, de sorte que, dans le premier moment, ne pouvant pas le tirer, je fus contraint de me défendre avec le fourreau. Je m'élançai hors de ma chaise, & je renversai tout ce qui se présenta devant moi. Mon brave & fidèle chasseur me

défendit par derrière. Je parvins à les dissiper ; je remontai dans ma chaise , & je partis promptement. peu de tems après on pendit un de ces scélérats. Avant d'aller à la potence , il déclara que son confesseur lui avait promis indulgence plénière ; s'il réussissait à m'assommer ; parce que personne ne pouvait m'atteindre à coups de fusils , le Diable m'ayant donné un charme contre les armes à feu. C'est par une suite de ce préjugé qu'ils ne m'avaient attaqué qu'avec de gros bâtons. On a pu voir que je n'étais pas trop d'humeur à laisser exécuter ce projet. J'ai appris que , sous la pesanteur de mon sabre renfermé dans le fourreau ; j'avais écrasé deux de ces coquins que leurs camarades avaient enterrés. J'en fus quitte pour un coup assez rude sur le bras & un autre sur l'épaule. Un coup de pierre avait blessé mon chasseur à la cuisse.

C'est jusqu'à cet excès que la rage monacale éclata contre moi. Je défie pourtant aucun théologien de pouvoir me reprocher , avec justice , d'avoir attaqué les principes fondamentaux de la religion chrétienne. J'avais prouvé que le clergé d'Aix , de Liège & de Cologne ; vit dans la plus honteuse ignorance , & se plonge aussi joyeu-

gement dans le crime que le pourceau dans la fange. J'avais rappelé mes concitoyens aux seuls & véritables devoirs du Chrétien : voilà les causes qui m'ont attiré la haine irréconciliable de quelques hypocrites , véritablement indignes du ministère sacré & respectable qu'ils déshonorent sans pudeur.

Je ne pouvais attendre aucune protection de la part de l'Impératrice , car on m'avait dépeint à ses yeux comme un hérétique déterminé , comme un persécuteur de l'Eglise. Outre cela , tout le monde me regardait à Vienne comme l'homme le plus turbulent & le plus dangereux. On ne retrouve plus actuellement cette idée que dans la tête de quelques imbécilles qui n'ont pas osé désobéir à leur confesseur , en lisant les productions littéraires que j'ai fait imprimer à Vienne , avec la censure publique. La constance avec laquelle on m'a persécuté , est provenue de ce que , dans tous les tribunaux de cette ville , il existe des fanatiques méchants , qui croient rendre gloire à Dieu , en opprimant les hérétiques , & en s'opposant à leurs droits. A Vienne , tout homme qui a le courage de démasquer les fripons , est déclaré hérétique : Que l'on juge des couleurs que

l'on m'y prête, à moi, dont la plume foudroyante a dévoilé tant d'infamies.

Tous les efforts de mes ennemis n'ont pourtant pas empêché mes écrits de me rapporter beaucoup & de faire fortune en Allemagne. La gazette d'Aix-la-Chapelle eut un succès si rapide ; que, dès la seconde année, le nombre des souscripteurs montoit à quatre mille.

Les maîtres de poste de l'Empire tiraient un profit très-considérable de toutes les gazettes dont ils font les envois & les distributions ; ils furent donc bientôt jaloux de la mienne, parce qu'elle faisait tomber toutes les autres, & je ne tardai pas à éprouver, de la part de ces messieurs, de très-vives persécutions. Il faut que je dise d'abord ce qui a donné tant de vogue & de célébrité à ma gazette.

Je connoissais la plupart des cours de l'Europe, &, par une combinaison prise de l'expérience, je devinai souvent les ressorts secrets de la politique ; j'avais aussi pour correspondans des personnes qui, par état, pouvaient me mettre au fait de bien des causes particulières. On ne trou-

vera donc pas surprenant, qu'au lieu de m'apparaître tristement sur les évènements passés ou présents, j'aie quelquefois rapproché l'avenir. J'ajouterai que je savais donner à mes articles une forme agréable; que j'y entretenais à dessein, en m'expliquant sur les affaires politiques, une tournure d'ambiguïté, qui, quel que fût l'évènement, me laissait toujours l'air de l'avoir prévu & annoncé d'avance.

Pendant le séjour que fit à Aix & à Spa le prince Charles de Suède, frère du roi, il m'honora de sa plus intime confiance; il me permit même de l'accompagner en Hollande. Lorsque je pris congé de lui à Maëstricht, il me dit : « Trenck, si le roi, mon père, vient à mourir, » mon frère, le prince royal, montera sur le » trône en maître, ou nous périrons tous les » trois ». Le roi mourut : quelque tems après je reçus du prince Charles une lettre qui était terminée par ce *Post-scriptum* : « Vous entendrez » incessamment parler d'un objet que nous avons » traité à Maëstricht; le succès est certain : vous » pouvez venir à Stockholm ».

Dès que j'eus reçu cette lettre, j'imprimai

l'article suivant dans la gazette d'Aix-la-Chapelle.

» La Suède vient d'éprouver une révolution
» qui assure au roi la souveraine puissance ».

Les autres gazettes traitèrent cet article de ridicule. Sur-le-champ je publiai dans les miennes :
» que j'offrais de déposer & de gager même
» mille ducats contre quiconque voudrait révo-
» quer en doute la vérité de l'article imprimé
» dans ma gazette & daté d'Aix ». Quelque
tems après ce petit débat, la nouvelle de la
révolution de Suède devint publique. Voilà une
des prédictions qui furent justifiées par l'évène-
ment, & qui donnèrent une grande vogue à mes
feuilles.

J'ai encore annoncé le partage de la Pologne
six semaines avant qu'il en eût été question dans
aucun papier politique : il ne m'est pas permis
de dire ici de quelle manière j'en avais été in-
formé.

Je me fis encore des affaires sérieuses pour
avoir voulu prendre la défense de la reine Ma-

thilde. Il me serait possible de citer d'autres traits faits pour appuyer les précédens ; mais ils me prendraient trop d'espace. Je n'en citerai que celui-ci. J'écrivis, par ordre du roi de Pologne, la véritable histoire de l'affassinat intenté contre sa personne ; j'y dénonçai ouvertement le nonce qui en avait formé le plan, & promis les indulgences aux assassins. Celui-ci fit sonner le tocsin contre moi. Rome menaça, & ma souveraine me fit donner l'ordre de me rétracter. Je fus inébranlable. On m'envoya de Warsovie ma justification complète, en me faisant parvenir l'extrait certifié des informations. Le nonce de Cologne échoua donc dans son projet de me perdre. Les choses en restèrent là, & les chauve-fouris, frappées des rayons d'une vérité que j'avais montrée avec éclat, furent obligées de se cacher promptement dans la nuit de la honte.

J'y ai trouvé de l'honneur & de la confiance, mais j'y ai trouvé aussi un grand nombre d'ennemis, & celui de mes persécuteurs s'en est accru, sans que j'y aie gagné un protecteur. J'ai éprouvé la destinée commune à tous les réformateurs. On commence à les apprécier après leur mort, c'est-à-dire, quand leur cendre froide & insensible

est également indifférente à l'éloge & au blâme.

L'impératrice , ma souveraine , écrivit au directeur-général des postes de l'Empire , & lui ordonna de défendre , dans tous ses bureaux , l'expédition de la gazette d'Aix-la-Chapelle. On me donna avis de cet ordre , & moi-même , à la fin de l'année , je supprimai ma gazette de ma propre autorité. Pour me dédommager en quelque sorte , j'écrivis , sur le partage de la Pologne , un petit traité qui eut beaucoup d'approbateurs , mais qui me fit encore de nouveaux ennemis.

Cependant mes persécuteurs ne restaient pas dans l'oisiveté. La plupart des magistrats d'Aix-la-Chapelle étaient des gens de la plus basse extraction , & le conseil des échevins était un composé de fripons ou d'ignorans. Je dois pourtant excepter les barons de Lambert & de Witte. Ce qui est aussi plaissant que ridicule , c'est que tous ces petits Messieurs arborent le *de* au-devant de leur nom. Ici , c'est M. de Kloz ; là , c'est M. de Lommesem & puis des MM. de Moßs , de Furth , de Garzweiler , &c. Le fisc de Vienne ne ferait-il pas bien de faire contribuer un peu tous ces singuliers nobles ?

Comme on s'était aperçu que je ne pouvais guère compter sur des protections à Vienne , on crut qu'il serait possible de m'outrager impunément , & qu'on parviendrait sans peine à m'éloigner de la ville. Malheureusement pour les fripons , j'avais l'œil très-bon & très-actif : aucun des moyens iniques , par lesquels ils pillaient les honnêtes bourgeois , n'échappait à mes regards. Je savais fort bien que MM. les échevins Klotz & Furth avaient , conjointement avec le bailli Geyer , volé dans la caisse qui leur avait été confiée , quarante mille écus dont ils s'étaient fait le partage. On concevra facilement que j'étais pour eux un homme redoutable , un homme qui pouvait faire ouvrir les yeux aux citoyens jusqu'alors abusés , par conséquent un incommode dont il était urgent de se débarrasser. On se déterminâ donc à me chercher querelle , & , sous je ne fais quel prétexte bizarre , on m'envoya un huissier qui me somma de comparaître à l'hôtel de ville , au tribunal de MM. les échevins.

Personne n'ignore , en Allemagne , qu'aucun magistrat d'une ville impériale n'a le droit de faire assigner un officier de l'état-major au service de

de l'empereur. Si, à Aix-la-Chapelle, je portais l'uniforme impérial, j'y avais été expressément autorisé par le conseil de la guerre à Vienne. J'observerai encore que, si je n'eusse été qu'un simple bourgeois, que je n'eusse eu aucun caractère, il eût encore été défendu à un huissier d'entrer chez moi, parce qu'à Aix-la-Chapelle nul homme de cette espèce n'a le droit de s'introduire dans la maison d'un citoyen; il faut qu'il attende sur le pas de la porte, & c'est là qu'il peut signifier son exploit.

Ces formalités ne furent point observées avec moi. L'huissier était venu trois fois à la maison sans me rencontrer. Au lieu de remettre l'exploit à quelqu'un de mes gens, il avait déclaré qu'il devait me parler en personne. On l'annonça pour la quatrième fois. Je descendis & je le vis s'avancer vers moi le chapeau sur la tête : insolence que certainement il n'aurait pas osé faire au plus mince citadin. Il l'osa cependant avec moi, quoique je fusse revêtu de mon uniforme.

Je le rappelai, avec un coup de poing vigoureux à l'honnêteté qu'il me devait, & d'un coup de pied je le jettai hors de la maison. Ma qua-

lité de simple bourgeois m'autorisait à le traiter de la sorte.

Les magistrats dressèrent sur-le-champ une plainte qu'ils brodèrent de toutes les faussetés qu'ils purent imaginer, & ils l'envoyèrent au conseil aulique à Vienne. Voici un court extrait de cette plainte : elle portait, « qu'un certain bourgeois, » nommé Trenck, avait manqué aux magistrats » d'Aix-la-Chapelle de la manière la plus indé- » cente, qu'il se faisait passer pour major au ser- » vice de S. M. I. ; qu'en cette qualité il voulait » décliner leur juridiction & qu'il prétendait n'être » justiciable que du conseil de la guerre à Vienne ». La plainte se terminait par la demande de ce qu'il y avait à faire dans une pareille circonstance.

Je tombai, pour mon malheur, entre les mains du conseiller aulique, comte de Gravenitz. On avait eu la précaution de le suborner, en lui faisant un présent de cinq cents florins, & il fit un rapport absolument faux. Il fit entendre que je ne devais pas être regardé comme major autrichien, puisque j'avais effectivement acheté une maison à Aix-la-Chapelle, & qu'il fallait en con-

séquence que je me foudisse, comme tous les autres bourgeois, à la juridiction de cette ville. On n'eut aucun égard à mes représentations ; & , à la honte de l'uniforme d'Autriche , le conseil aulique déclara , « que je devais purement » & simplement me foudmettre à la juridiction » de la ville d'Aix-la-Chapelle ».

Je pris la poste & je partis pour Vienne, après m'être fait donner par les magistrats eux-mêmes une déclaration , par laquelle ils reconnaissaient que je n'avais point de maison à Aix-la-Chapelle , que je n'y avais jamais acheté le droit de bourgeoisie, qu'au contraire , j'y avais vécu constamment sous la qualité de major au service de S. M. I.

Un hasard heureux me fit tomber entre les mains une lettre écrite par le comte de Gravenitz au maître de poste Heinsberg, qui m'avait fait assigner judiciairement pour une affaire aussi injuste que celle dont il est maintenant question. Cette lettre portait , « que j'étais , à la vérité , » fondé dans toutes mes réclamations, que la » justice était entièrement de mon côté, mais » qu'il lui attestait, sur sa parole la plus obliga-

» toire, que jamais justice ne me ferait rendre,
» & qu'à force de renvois & de longueurs, il
» saurait bien venir à bout de fatiguer ma pa-
» tience ».

Je voulus demander l'interposition de la cour, parce que j'avais l'intention de produire la lettre du comte de Gravenitz, pour donner une preuve irrévocable de sa partialité; mais comme je paraissais attaquer tout un tribunal, & qu'il n'était pas décent qu'un rapporteur fût jamais convaincu d'avoir eu tort, on refusa de m'écouter.

Je rencontrai un jour dans les appartemens de la cour, le comte de L..., collègue de mon rapporteur Gravenitz. Il se croyait dans un lieu sacré, & il eut l'audace de me demander avec ironie, si j'étais bien satisfait du *conclusum* de son sacré collègue. Je doute qu'il se soit jamais vanté de la réponse que je lui fis à l'oreille. Si jamais je le rencontre hors des limites de Vienne, je lui promets de la lui répéter avec toute l'énergie dont je suis capable. Cependant il a vu, depuis cet événement, son digne camarade chassé de son emploi avec ignominie, & je puis dire que j'ai

eu une satisfaction complète de ces juges de l'iniquité, quoique leurs procédés criminels m'aient fait perdre plus de vingt mille florins. Je ne les aurais pas perdus si, dans ce tems-là, Gravenitz avait été reconnu, comme il le fut depuis, pour un référendaire corrompu.

A peine mes adversaires d'Aix-la-Chapelle se furent-ils aperçus qu'outre la protection que l'on me refusait à Vienne, leur argent y faisait pour eux des miracles, qu'ils me condamnèrent, comme bourgeois rebelle & réfractaire, à payer une amende de trois cents florins d'or, pour n'avoir pas voulu comparaître devant leur tribunal au premier ordre qu'ils m'en avaient fait donner. On profita de mon absence pour forcer ma femme à payer cette somme, en la menaçant de la faire exécuter.

De retour à Aix-la-Chapelle, & irrité d'un pareil procédé, j'écrivis à Vienne au conseil aulique, & je demandai, puisqu'il était arrêté, par un décret de ce même conseil, qu'un officier impérial de l'état-major devait se soumettre, sans appel, à la volonté des magistrats d'une ville impériale.

« Si, dans le cas où il plairait au magistrat de
 » me faire donner vingt-cinq coups de bâtons,
 » je devrais aussi les recevoir patiemment sur
 » l'uniforme impériale ». A quoi l'on répondit :
 « La demande du suppliant ne peut être admise » ;
 & les choses en restèrent encore là (1).

(1) Le sieur Heinsberg, maître de poste à Aix, voulut
 aussi tirer parti de cette circonstance. Ma gazette nous
 avait mis en relation d'affaires, & il avait entre les mains
 un billet, où je reconnaissais qu'il m'avait payé, à compte,
 une somme de 1000 rixdalers. Il s'en servit pour me faire
 assigner, tandis qu'il avait à moi dans sa caisse, encore
 2300 rixdalers. Néanmoins, sans aucune instruction, sans
 procédure, sans aucune forme légale, il obtint une sentence,
 qui me condamna au paiement de ces 1000 rixdalers,
 & qui l'autorisait, par conséquent, à retenir, à son pro-
 fit, ce qu'il avait encore entre ses mains. Appel au con-
 seil aulique : mais mon malheur me remit encore une
 fois entre les mains de Gravenitz. Il avait reçu d'Heinsberg
 un présent de cent ducats ; & , après six années de dé-
 bats & de chicanes , je fus éconduit de mon appel.
 Pendant ce temps-là, le maître de poste, enhardi par
 son premier succès, fit saisir à Cologne, au mépris de
 toutes les lois de l'Empire, un envoi de vin de Hongrie,
 qui me coûtait 3800 rixdalers. On n'a point déposé cette
 prise entre les mains de la justice ; on a cru qu'il valait
 mieux la transporter dans les caves du frère d'Heinsberg ;
 on l'a bu jusqu'à la dernière goutte, & il a été perdu

En l'année 1778, je me rencontrai à Vienne, je ne fais par quel hasard, avec le comte de

pour moi. Il avait aussi fait arrêter à Aix un capital de 6000 rixdalers, qui appartenait à ma femme, & qui a dormi huit années entières sans me rapporter aucun intérêt. Quand on considérera de sang-froid un pareil procédé, que l'on pensera qu'il est émané des tribunaux du Saint-Empire Romain, on se convaincra qu'il n'honore guères le caractère d'officier au service de sa majesté impériale. Je reçus dans ce temps-là une réponse du seigneur, qui était président du conseil de la guerre, qui est faite pour être rapportée ici. Je m'étais plaint hautement à lui du tort qu'on me faisait, & je lui demandais protection pour mes droits, comme pour mon honneur. Voici sa réponse.

« Mon cher Treack, qu'est-ce que l'honneur dans ce monde ? Il faut le sacrifier à Dieu & à sa divine mère. » Ici bas, c'est plutôt au salut qu'à l'honneur qu'il faut songer. Si on vous a fait tort, il est vraisemblable que Dieu en fait la cause. Je ne puis rien faire pour vous : c'est l'ordre de sa majesté ».

Je déposai entre les mains du magistrat une obligation de 3000 rixdalers, pour servir de caution jusqu'au jugement définitif de l'affaire. Je demandai qu'on levât l'arrêt mis sur le capital de ma femme, que l'on me payât mon vin, qui avait été bu à Cologne, ainsi que je le prouvais juridiquement. On ne m'écouta point, &

Gravenitz qui , jusqu'alors , ne m'avait jamais vu :
 » Je mérite toutce que vous avez dit & écrit sur

ce ne fut qu'au bout de huit ans qu'on leva les arrêts. Je présentai au conseil aulique quinze griefs , sur lesquels j'appuyais les procédés irréguliers & les partialités notoires dont j'inculpais le tribunal des échevins d'Aix. Tout fut inutile. Gravenitz me fit succomber. J'ai été contraint à payer les 1000 rixdalers comptant , avec les intérêts. J'ai perdu & mon vin & l'argent que Heinsberg avait dans sa caisse. Voici le dispositif du dernier arrêt rendu par le tribunal suprême. « Que ma demande devait être » formée & établie pardevant les tribunaux d'Aix & » de Cologne , & que ce que ces tribunaux auraient prononcé , serait jugé irrévocablement , sans qu'il pût y » avoir lieu à aucun appel ».

Je puis , en vertu de mes actes , donner les plus claires démonstrations que c'est moi qui suis le demandeur , & que les magistrats sont les défendeurs ; or , quinze griefs majeurs ont prouvé légalement , & avec une évidence qui ne peut souffrir aucune objection , que ces magistrats avaient violé toutes les loix constitutionnelles de l'Empire ; & néanmoins il a été ordonné que ces magistrats seraient juges dans leur propre cause.

A quoi devais-je m'attendre ? Quoique ma femme & mes enfans y aient perdu environ dix-huit mille florins ; quoiqu'il fallût ajouter à cette perte celle des frais & dépens , au mépris du dommage inappréciable qui en est

» mon compte, me dit-il les yeux mouillés de
» pleurs & le cœur tout ému ». « J'ai été trompé ;
» oubliez le passé , & foyez mon ami. Je veux
» absolument tâcher de réparer tout le mal que
» j'ai fait ».

A mon tour, je me sentis touché & je l'em-
braffai. Il m'a tenu parole en effet : mais ,
lorsqu'au conseil il voulut parler en ma faveur,

résulté pour mon commerce de vins ; enfin , malgré les
outrages & les vexations qu'il m'avait fallu essuyer, j'ai
mieux aimé renoncer à cet infernal procès , que de m'expo-
ser, de science certaine , à toutes les horreurs de l'iniquité.

Proficiat ! mes chers juges ! Vous ne me verrez plus
à votre tribunal. Je vous ai fait connaître par-tout. Je
n'ai perdu que mon argent ; vous avez perdu l'honneur :
Proficiat !

Le lecteur éclairé verra par ce récit fidèle , que je
puis établir, sur les preuves les plus légales & les plus
authentiques , comment un seul référendaire malhonnête
peut conduire tout un tribunal respectable aux plus atroces
iniquités. Mon fils pourra un jour reprendre ce procès ,
& prouver à son souverain, que s'il a puni le référen-
daire , il ne m'a pas fait rendre la justice qui m'était due.
Cet espoir est le véritable motif qui m'a fait imprimer
cette anecdote.

le baron de B***n lui ferma la bouche , en l'accusant de s'être laissé séduire comme il l'avait été dans l'affaire de Palm ; ce qui était trop vrai & trop prouvé. Gravenitz fut alors forcé de se taire , & le fanatique B***n s'applaudit de son triomphe contre l'hérétique Trenck , qui ne put lui dissimuler le profond mépris qu'il lui inspirait.

Ce n'est que depuis deux ans que l'empereur a appris à connaître à fond ce qu'était le comte de Gravenitz. Il n'est plus aujourd'hui conseiller aulique ; mais , par malheur pour moi , c'est trop tard qu'il a été cassé. Il vit , actuellement , comme presque tous mes autres ennemis , dans la misère , le mépris & le déshonneur. Ma destinée n'était-elle pas bien extraordinaire , puisque dans tous les tribunaux devant lesquels elle m'a conduit , elle m'a fait rencontrer des rapporteurs d'une égale intégrité ? L'un d'eux a été cassé , deux autres , couverts des livrées d'une maison de correction , ont été employés au netoyage des rues de Vienne. Si , vingt ans plus tôt on leur avait arraché leur plume de rapporteur pour leur mettre un balai à la main , aurais-je essuyé tous les malheurs dont j'ai été accablé de leur fait ?

Maintenant je vais tirer le voile sur tous les procès que j'ai soutenus à Aix, & devant le conseil aulique. Je desirerai sincèrement que jamais de semblables débats ne viennent troubler le repos d'un honnête homme. J'emporterai au tombeau le chagrin que les miens m'ont causé, chagrin d'autant plus cuisant que c'est ma malheureuse & innocente femme qui a été la victime de toute cette honteuse procédure; que je me suis vu presque réduit à la misère par des gens à qui je n'avais pas fait le moindre insulte, & qui m'auraient même estimé, j'ose le dire, s'ils avaient été faits pour me connaître.

Depuis 1774 jusqu'en 1777, tout mon temps fut presque employé à parcourir toutes les provinces de la France & de l'Angleterre. Je m'étais acquis tant de célébrité par mes écrits, qu'à Londres & à Paris, j'aurais pu, je crois, me faire voir pour de l'argent.

Je me liai d'une intime amitié avec M. Franklin, le ministre de l'Amérique; le comte de S. Germain, ministre de la guerre, & lui me firent les propositions les plus avantageuses pour m'engager à partir pour l'Amérique. J'avais une femme & des

enfans : cette considération seule m'arrêta. Cependant je suis bien persuadé que j'aurais plutôt rencontré le bonheur dans toute autre partie du monde qu'en Europe.

Le landgrave de Hesse Cassel, qui vient de mourir, & dont j'ai toujours reçu des marques d'une bienveillance particulière; celui-là même, qui, pendant le temps de ma détention, était gouverneur à Magdebourg, me proposa aussi un emploi considérable dans les troupes qu'il faisait passer en Amérique. Voici quelle fut ma réponse :

« SÉRÉNISSIME PRINCE,

» Je répandrais jusqu'à la dernière goutte de
» mon sang pour la cause de la liberté, mais on
» ne me verra jamais combattre pour celle de la
» tyrannie. Si j'avais l'honneur de commander
» vos braves grenadiers, certainement ce serait
» contre les oppresseurs de l'Amérique que je
» voudrais les conduire ».

En 1775, je publiai à Aix la seconde partie de mon écrit hebdomadaire, connu depuis

sous le titre de l'*Ami des Hommes* : la glace à la fin se rompit. Mes citoyens me lisaient & s'éclairaient. Ceux que j'y ridiculifiais & que je démasquais me voyaient me présenter publiquement & sans crainte. J'avais déjà des partisans ; & l'archiprêtre qui voulut s'aviser de raisonner , fut maltraité par les bourgeois, qui lui donnèrent des coups de bâtons.

Je ne puis taire ici une des ruses auxquelles mes ennemis eurent recours pour chercher à me nuire. Un matin, dans la même année, je vis arriver chez moi plusieurs personnes des environs de Cologne, de Bonn, de Duren & de Dusseldorf, qui voulurent me parler en secret ; je leur demandai ce qu'ils me voulaient. Ils me répondirent « qu'on leur avait assuré que j'enseignais » une nouvelle doctrine, & qu'au moyen d'un » pacte avec le diable, en vertu duquel on se » donnait à lui, je leur ferais toucher de l'argent » en abondance ; que leur intention était de » profiter des avantages que présentait cette religion, d'autant mieux que lorsqu'ils auraient » reçu l'argent, ils trouveraient bien le secret de » se débarrasser du diable ».

Je sentis le piège : « Mes amis , mes enfans ,
 » leur dis-je , on vous a trompés. Je suis bon
 » chrétien , & honnête homme ; allez , retour-
 » nez chez vous : les vrais diables , & les pires
 » de tous , sont ceux-là même qui vous envoient
 » ici. Remplissez bien tous vos devoirs domes-
 » tiques , & , croyez - moi , vous n'aurez pas
 » besoin du diable ni de son argent : mais , sur-
 » tout , je vous le recommande , méfiez-vous
 » des tartuffes qui vous ont adressé vers moi ».
 Voilà pourtant à quels excès se porta la haine
 des fanatiques , pour parvenir , s'il était possible ,
 à me discréditer dans l'esprit d'un peuple cré-
 dule : cependant , loin de rien gagner sur moi ,
 ils se sont rendus eux-mêmes les objets de la
 risée publique.

A

Encore une remarque à faire. Le chef de
 l'échevinage d'Aix , mort baron de Geyer , s'était
 associé avec un Juif & un comte de l'Empire.
 Tous trois avaient contrefait la signature & le
 sceau d'un prince Palatin , & escroqué 80000
 florins à un négociant d'Amsterdam. On attrapa
 Geyer à Amsterdam même ; mais , à l'aide d'un
 fidèle domestique , il eut le bonheur de s'éva-
 der de sa prison. De retour à Aix , où il con-

tinua d'exercer sa noble charge de chef de l'échevinage, la beauté de sa femme, qui passait pour être galante, lui procura des protecteurs ; & voilà l'homme honorable, au rapport duquel les tribunaux de Vienne ont accordé toute confiance contre moi. Rougissez, juges iniques, en lisant ceci, s'il vous reste encore le sentiment de la honte !

Je continuais pourtant mon commerce de vin avec tant de succès, que je me voyais environ, de gain net, 40,000 florins, avec la perspective de faire, en Angleterre, d'excellentes affaires. J'avais déjà établi des magasins à Londres, à Paris, à Bruxelles, à la Haye, ainsi qu'à Hambourg. — Un seul jour, un jour malheureux, vint anéantir le fruit de tous mes travaux ; & la fortune, constante à me persécuter, voulut exercer aussi ses rigueurs jusques sur le négociant.

Je me trouvais à Londres, où un certain fripon, de cette classe qu'on nomme en Angleterre *Schwiedlers*, fit passer, de ma bourse dans la sienne, 1800 guinées, & cela d'une manière dont le récit fera peu d'honneur à la nation

anglaise. Ce fut une imprudence de mon beau-frère qui causa ce malheur. Avant d'avoir touché l'argent du prix convenu, ce jeune homme fit une expédition de vins. En Angleterre, il n'y a point de loi qui sévisse contre de pareilles friponeries. Voici en général la maxime de ce pays-là. « Ne te fies à personne, & tu ne te » plaindras jamais d'avoir été trompé ». Comme je venais de l'être bien complètement, & que je demandais à mes amis ce qu'il était à propos de faire, ils se mirent à rire de moi, tant ils trouvaient plaisant de voir un Allemand la dupe d'un Anglais. Je me dispenserai de détailler ici cet événement dans toutes ses circonstances, parce qu'il me reste des choses plus intéressantes à dire : mais je m'y arrêterai un instant d'autant plus volontiers, qu'il me semble que nous sommes un peu trop engoués de la dignité & des privilèges de la nation britannique.

Piqué de la manière dont on en usait envers moi, je me rendis sur-le-champ au logis du juge de ville, M. John Fielding. J'étais connu de lui; dès qu'il m'aperçut, il me dit « qu'il savait » déjà, par le moyen de ses espions, la friponerie que les *Schwiedlers* m'avaient faite; dans
» quelle

« quelle maison on avait déposé & distribué mon vin; que, pour me favoriser plus particulièrement, il voulait que ses alguasils me prêtassent main-forte, afin de pouvoir reprendre tout ce que j'en pourrais retrouver ». J'ignorais qu'il était un de ceux qui s'étaient partagé le gâteau, & qu'au moment même où il me parlait ainsi, il avait déjà dans sa cave 200 bouteilles de mon meilleur vin de Tockai. Tout le reste était un piège qu'il me tendait.

Il me donna, pour m'accompagner, un *constable*, ou officier de police, avec six sergens, & leur enjoignit de faire tout ce que j'exigerais d'eux. Un mal de tête très-violent, qui me survint par bonheur, m'empêcha de les suivre, & je me débarrassai de ce soin sur mon beau-frère qui, aussi bien, parlait anglais mieux que moi.

Il fut conduit par l'officier de police à la maison d'un Juif. « Voici, Monsieur, lui dit-il, » la maison dans laquelle vos vins ont été déposés ». La porte, quoiqu'on fût en plein jour, avait été fermée à clef; c'était le moyen de nous faire tomber plus sûrement dans le piège qu'on nous tendait. « Monsieur, dit alors le *constable* à mon beau-

» frère , enfoncez la porte » , & dans le moment même elle fut enfoncée.

Le Juif accourt avec un trouble & un effroi habilement préparés. Il s'écrie : « Que voulez-vous , Messieurs ?— Je veux , répondit mon beau-frère , le vin qui m'a été volé— : Prenez , » Monsieur , répliqua le Juif , tout ce qui vous appartient ; mais , je vous en conjure , ne me faites point de violence , car le vin que vous réclamez , je l'ai acheté— ». Mon beau-frère entre avec les gens de la police , sous une espèce de voûte (les habitans de Londres n'ont point de caves) & y trouve effectivement , en grande partie , le vin qui m'avait été volé. Il écrit aussitôt à sir Fielding , lui marque qu'il a retrouvé mon vin , & lui demande ce qu'il en doit faire ; Fielding répond verbalement (ce qu'il est à propos d'observer) qu'il faut le restituer à qui il appartient. Là-dessus , mon beau-frère fit charger mon vin sur des voitures , & on le transporta chez moi.

L'officier de police le conduisit encore de la même manière chez un autre Juif , où pareille comédie fut répétée avec les mêmes circonf-

tances. Fort satisfait, il revint chez moi à midi avec le vin. Le jour suivant, le même *constable* vint dire qu'il avait à parler à mon beau-frère. C'était pour lui signifier qu'il eût à se rendre chez M. Fielding où il voulait, ajouta-t-il, l'accompagner, sous prétexte qu'il y avait affaire aussi. A peine furent-ils tous deux dans la rue, que le *constable* toucha mon beau-frère de son bâton blanc, l'arrêta & le fit mettre en prison comme voleur (1).

Je m'étais mis à ma fenêtre, d'où je vis cette étrange scène. Qu'aurais-je pu faire pour sauver mon beau-frère ? rien. Je me rendis donc sur-le-champ chez Fielding, & lui demandai raison d'un si inconcevable procédé.

Cet homme, prenant alors le ton grave & sévère d'un juge, me dit que mon beau-frère avait été accusé criminellement, & qu'il était même déjà convaincu de vol & de filouterie,

(1) A Londres, aucun agent de police n'a le droit d'arrêter personne dans sa maison ; mais, dès qu'on est dans la rue, il suffit, pour être arrêté, d'être touché de la baguette du *constable*. Si quelqu'un essayait de s'échapper, le peuple entier prêterait main-forte pour l'empêcher de se sauver.

que les Schweidlers & les Juifs avaient tous attesté par serment qu'ils avaient acheté ce vin de moi ; que c'était ma faute , continua-t-il , si je ne m'étais pas fait payer ; si j'ignorais les loix & les coutumes d'Angleterre. Il ajouta que six Schweidlers avaient prêté serment qu'ils m'avaient payé mon vin très-exactement ; qu'il n'avait pas su cela d'abord , sans quoi il ne m'aurait pas accordé la protection de la police ; qu'à tous ces torts , mon beau-frère avait ajouté celui de faire sauter la porte , & d'enlever , avec violence , du vin qui ne lui appartenait pas ; que tous ces griefs avaient été prouvés légalement , & qu'il n'en fallait pas davantage pour constater un vol accompagné d'effraction.

Ensuite il me conseilla de déposer incessamment mille guinées pour le cautionnement de mon beau-frère , en promettant que sous cette condition , il répondrait pour lui au banc du roi , ou pardevant le tribunal suprême : sans quoi , observait-il , son procès ne tarderait pas à lui être fait , & il serait indubitablement pendu au bout de quelques jours.

On se figurera sans peine tout ce que je dus

éprouver, en me voyant trompé d'une aussi cruelle manière ! Ah ! quel plaisir j'aurais eu à passer mon épée au-travers du corps de ce coquin de juge suprême de la ville de Londres !

J'eus recours à un avocat, de mes amis, qui me tint le même langage, & qui m'exhorta à déposer promptement une caution. Il m'affura qu'en suite il viendrait bien à bout d'arranger l'affaire. Je me rendis chez lord Mansfield ; ce fut encore la même chose.

J'avais des amis puissans parmi les membres du parlement. J'allai chez eux : ils se mirent à rire de ce que je m'étais laissé tromper, & de ce que je faisais un commerce à Londres, sans connaître les loix anglaises. Lord Grosvenor, qui avait pour moi une amitié toute particulière, me dit : « Faites de nouveaux envois de » vins à Londres, nous vous le payerons bien, » & vous aurez bientôt rattrapé ce que vous » avez perdu ». C'était le caractère national qui parlait par sa bouche. Je suis bien sûr qu'il m'aurait tenu parole, mais je me voyais hors d'état de pouvoir faire les avances nécessaires.

Je pris enfin le parti de me rendre au logis de mes marchands , Stertt , Plaskett & compagnie , chez lesquels j'avais encore pour plus de mille guinées de vin. Ils voulurent bien se porter cautions pour mon beau-frère , & au bout de quatre jours , il fut mis en liberté. Dans cet intervalle , Fielding avait envoyé chez moi un officier de la police , accompagné de deux juifs , pour y faire reprendre le vin & le restituer aux réclamans , comme un bien qui leur avoit été volé.

Les juifs allèrent jusqu'à menacer de me faire arrêter , à mon retour , comme receleur du vin qu'ils prétendaient leur avoir été volé. Je me hâtai de quitter Londres , je passai la mer à Douvres , & de Calais je me rendis à Paris , où je n'eus rien de plus pressé que de vendre à perte toute ma provision. Je fis honneur , par ce moyen , à mes lettres de change , & c'est ainsi que finit mon commerce de vins (1).

(1) Au mois de novembre , je renvoyai mon beau-frère à Londres pour y suivre ce procès ; mais les Schweidlars n'y étaient plus : d'ailleurs , l'avocat demanda cent guinées d'avance avant de l'entreprendre. Mon beau-

Voilà pourtant les procédés des juges anglais ; j'avais pourtant des amis à Londres , & en grand nombre même. Ce serait une entreprise trop longue que de raconter toute l'histoire de mon voyage en cette ville , je me contenterai seulement d'en rapporter encore une petite anecdote.

Un faiseur de violons , allemand , était sur le point de quitter Londres ; il avait sur une table , dans sa chambre , une cafetière d'argent qu'il voulait rapporter à sa femme. On frappe à sa porte : ce sont deux juifs qui entrent. L'un d'eux l'amuse en lui parlant de violons qu'il prétendait acheter , tandis que l'autre escamote la cafetière & fort. L'Allemand , en se retournant , s'aperçoit que sa cafetière a disparu. « Soyez tranquille , mon ami , lui dit le » premier juif , vous n'avez qu'à me suivre , & » mon camarade va vous la rendre sur-le-champ : » c'est un rusé compère , & je gagerais presque » qu'il a voulu vous faire une petite plaisanterie ».

frère fut donc contraint à repasser la mer les mains vuides , après avoir fait , pour son voyage , une dépense de soixante-dix livres sterlings. Stertt & Plaskett qui s'étaient portés cautions , retinrent tout mon vin , me firent des comptes exorbitans , & je perdais tout sans ressource.

Le bon Allemand, sans défiance, suit le juif qui le conduit dans une chambre où se trouvaient réunis quatre autres Israélites ; la cafetière était-là sur une table. L'Allemand aussi-tôt s'en saisit, en disant : « Dieu soit loué, je la retrouve » & je la prends ». Le Juif ne dit mot, & le faiseur de violons sort pour se rendre chez lui avec sa chère cafetière. A peine était-il dehors que les cinq rabbins vont chez le juge, & déposent avec serment qu'un Allemand est entré dans leur chambre, & leur a volé une cafetière d'argent. Accompagnés de la garde, ils se rendent chez l'Allemand. « Voilà ma cafetière », s'écrie le Juif en entrant, & les autres, » comme témoins, assurent aussi que c'est elle-même ». On arrête le faiseur de violons comme voleur, parce qu'il ne pouvait produire aucun témoin ; & , sur la seule déposition des cinq Israélites, il est condamné à la corde. Je lui ai parlé dans sa prison. C'est de sa propre bouche que je tiens toute cette histoire. Hé bien ! cet honnête homme a été pendu, & c'est chez les Anglais, chez un peuple libre, chez cette nation assez vaine pour s'estimer seule au monde capable de penser, que s'est commise une action aussi abominable ! Mais tirons le rideau sur cette

scène d'horreur, & retournons, pour quelques instans, à Aix-la-Chapelle, où, depuis cette époque, il m'est encore arrivé quelques aventures remarquables.

En 1776, arrive à Aix le général Suédois Sprengporten. C'était celui-là même qui avait projeté la grande révolution qui s'est faite en faveur du roi, & c'est à lui encore que le succès en est dû pour la plus grande partie. Il croyait avoir des sujets de mécontentement, en conséquence il quitta tout-à-coup la Suède, & se rendit à Aix, affecté d'une noire mélancolie.

On le regardait comme un homme qui pouvait devenir très-dangereux à la Suède. Après la révolution, il avait eu l'audace de dire, à la tête de son régiment des gardes, en s'adressant au roi lui-même: « Aussi long-temps que Spreng- » porten aura une épée à son côté, le roi n'aura » rien à lui commander ».

On craignait, avec juste raison, qu'il ne passât en Russie. Je fus spécialement chargé par le prince Charles, de chercher, au nom du roi, toutes les occasions de faire sa connaissance &

les moyens propres à le faire retourner en Suède. Cette affaire , délicate en elle-même , présentait une extrême difficulté , d'autant plus que le général Sprengporten était d'une hauteur excessive. Accoutumé à dédaigner tout ce qui n'était pas suédois , son étrange bizarrerie le rendait presque inabordable.

La manière adroite dont je m'y pris pour le gagner pourrait , j'ose le dire , passer pour le chef-d'œuvre d'un politique consommé. Je vins à bout de me concilier sa confiance & son amitié : enfin , je fus assez heureux pour ramener ce général à Stockholm , satisfait & content , & pour le remettre dans les bonnes grâces de son souverain.

Dans la même année 1776 , le comte de Hertzberg , ministre d'état en Prusse , se rendit à Aix pour y prendre les eaux. J'eus l'honneur de faire sa connaissance , & de jouir tous les jours de sa société pendant trois mois entiers. J'accompagnais par-tout cet homme véritablement grand. Si actuellement il m'est permis de me montrer dans ma patrie avec honneur & avec l'approbation générale , c'est à sa géné-

rofité que je dois cet avantage. Toutes les fois que mes enfans liront ceci , j'aime à croire qu'ils se sentiront , comme moi , pénétrés de respect & du doux sentiment de la reconnaissance ; j'espère qu'ils se rappelleront les principes que j'ai toujours cherché moi-même à leur inculquer dès leur plus tendre jeunesse.

Au reste , à Aix , comme à Spa , les momens de loisir que me laissaient mes voyages , je ne les passais point dans l'oisiveté. Comme , dans mes feuilles hebdomadaires , j'attaquais vigoureusement les joueurs & les sociétés de fripons qui , en vertu des permissions de l'évêque & du magistrat , se voyaient autorisés à dépouiller indistinctement , & de la manière la plus révoltante les étrangers & les naturels du pays ; comme je ne craignis pas non plus de faire connaître que de très-grands seigneurs ne dédaignaient point de s'associer avec tous ces chevaliers d'industrie , pour partager le butin avec eux , je m'attirai encore de nouveaux embarras , & je me vis exposé à de nouvelles persécutions. Mais à la fin les trames odieuses de tous ces scélérats retombèrent sur eux-mêmes (1).

(1) Je dois dire que malgré le mouvement continué dans lequel j'étais , & les nombreuses persécutions que l'on me

Je raconterai ici , en abrégé , un évènement fait pour démontrer combien on rencontre d'in-

suscitait , jamais je ne me suis repenti de ce que j'ai fait sur tout cela. Quand je voyais arriver à Spa un jeune homme honnête, que le soin de sa santé y conduisait, je l'avertissais des dangers ; je lui peignais les tripots & les joueurs sous leurs véritables couleurs, & je lui faisais connaître tous les chevaliers d'industrie, afin qu'il se mît en garde contre eux. Ce soin nuisit tellement à la société des joueurs, que l'évêque de Liège me fit proposer une pension de trois cents louis, si je voulais quitter Spā, & même trois pour cent de tous les profits, si, à l'exemple du colonel Nugent, je voulais servir d'adjutant & d'enrôleur de dupes pour les tables de jeu. Ceux qui ont une idée juste de mon caractère, devinent quelle fut ma réponse. Il n'est pas hors de propos de dire que l'évêque se faisait payer cher la protection qu'il accordait aux filoux, & qu'il percevait à-peu-près la moitié des récoltes de cette infâme bande.

Comme, pendant seize années consécutives, j'ai passé à Spa, avec ma famille, la plus grande partie des étés, ma maison devint, comme je l'ai dit, le rendez-vous de toutes les personnes de distinction, ou qui se piquaient de probité. J'eus donc en partage là principalement bonne compagnie ; mais l'envie s'en déchaina contre moi avec plus de fureur. En revanche, les agrémens de mon séjour à Spa, s'en augmentèrent, & je parvins, ce qui me flatta bien plus, à me faire enfin connaître pour ce que je suis.

trigues dans les cours & auprès des ministres , & que jamais l'honnête homme ne doit risquer de s'égarer dans ce labyrinthe , même quand il se propose une action noble. J'avais bien assez de mes propres affaires , sans entreprendre encore de remédier à des abus qui ne m'étaient pas personnels.

Le bourguemestre Kahr s'était emparé du pouvoir absolu à Aix-la-Chapelle. Il opprimait ceux qui désapprouvaient sa conduite , & il avait choisi les membres de son conseil parmi les êtres les plus méprisables de la bourgeoisie.

L'épouse du grand-mayeur baron Geyer , qui était à la tête du parti opposé , était la maîtresse du baron Blanzart , beau-frère du ministre palatin , comte de Goldstein. Cette dame eut une dispute de rang avec la sœur de Kahr. Blanzart voulut s'en venger , & fut si bien intriguer que Goldstein , contre toutes les loix de l'Empire , envoya deux mille grenadiers palatins s'établir de force à Aix-la-Chapelle. Il en résulta au conseil de l'Empire à Vienne un procès qui a fait beaucoup de bruit. Une commission impé-

riale ruina tout ensemble & les bourgeois & les finances de l'électeur.

Les jeux de hasard avaient été un des articles les plus importants du procès ; mais comme il ne fut terminé qu'au bout de cinq ans , pendant ce temps-là , Goldstein & Geyer , qui s'étaient vigoureusement élevés contre le jeu , s'étaient associés pour ouvrir un pharaon , & ils tenaient eux-mêmes la banque qu'ils interdisaient au magistrat. Le commissaire Knap , envoyé de l'électeur , était leur complice , & conjointement avec les autres il sacrifiait à sa cupidité l'honneur & les avantages de son maître , faisait traîner le procès en longueur , ruinait impunément les citoyens , & accumulait ainsi des richesses. Kahr , de son côté , ne demandait pas mieux que d'éterniser un procès , à l'issue duquel il était certain de perdre une place très-lucrative. Ainsi l'intérêt des deux partis prolongeait la querelle , & les commissaires impériaux qui tiraient , par jour , trente écus de diète , ne se plaignaient point d'une lenteur qui tournait à leur profit.

Mon expérience m'éclairait sur le fond de cette manœuvre ; & mon cœur , ami du bon

ordre, se révoltait à l'aspect de l'infâme complot qui ruinait tous les citoyens. J'en raisonnai avec les bourguemestres Ville & Richtrich, & je cherchai à savoir à quelles conditions on pourrait desirer un accommodement. Dès que j'eus les lumières suffisantes, je volai à Manheim, je dressai un plan par écrit, & je fus demander à l'électeur une audience particulière. On me fixa le lendemain. Je m'y trouvai avant l'heure indiquée ; mais aucun chambellan ne se montra. Après trois heures d'attente, le prince parut dans son antichambre, & m'aborda en me disant : « Mon » cher Trenck ! je vous attends depuis deux » heures ». Je lui répondis : » Monseigneur, » je n'ai trouvé personne pour m'annoncer ». Il paraissait inquiet. Il me remit au jour suivant. Je revins, même chose arriva. Comme il sortait pour se rendre à l'église, je lui dis : « Votre Altesse, » il me semble qu'on veut m'empêcher de vous » parler seul ». Il eut encore l'air de l'inquiétude ; mais il m'ordonna de revenir le lundi suivant, à huit heures du matin, &, si je ne trouvais pas de chambellans de me faire introduire par le valet-de-chambre.

Quand j'arrivai, je rencontrai, dans l'anti-

chambre , son vieux & rusé ministre Beckers. Il me prit par la main , & m'accompagna chez l'électeur. Il faut prévenir ici mon lecteur que ce ministre protégeait le comte de Goldstein , principal auteur de la querelle , & qu'il cherchait à m'empêcher d'éclairer son maître. Je m'aperçus bientôt de la ruse.

Je reçus un accueil gracieux & distingué. J'exposai le motif de mon voyage , & l'électeur fut tellement satisfait de mes propositions , qu'il me répondit sur-le-champ : « Mon cher Trenck ! je vous connais assez de probité pour m'en rapporter absolument à vous sur l'exécution de cet accommodement ». Beckers répondit en souriant : « Votre Altesse ne veut sûrement pas » offenser toute la commission qu'elle a nommée » pour cette affaire. Ainsi Trenck ne peut agir » que sous le manteau ».

Le ministère de Manheim m'était parfaitement connu. Je fus au fait sur-le-champ , & tirant de ma poche le plan que j'avais rédigé , je le remis à l'électeur , en disant : « Lisez & décidez ». J'accompagnai ces trois mots d'un coup-d'œil fait pour annoncer que le témoin m'était suspect ;
après

après quoi je quittai l'audience. L'après-midi, le chancelier Reibeld me fit appeler. C'était l'antagoniste de Beckers. Dès qu'il me vit entrer, il me dit : « Baron Frénck, j'ai ordre de mon » maître de vous assurer de toute sa confiance , » il approuve en entier votre plan, que voici ; » voici encore un plein-pouvoir signé pour l'exécution ». Après une entrevue de deux heures, le chancelier me congédia, en me donnant l'avis de n'en rien dire au ministre Beckers. Celui-ci me fit inviter à souper, mais je pris la poste & je courus vers Aix.

Beckers cependant m'avait déjà prévenu par un courrier, & il avait instruit M. Knapp des moyens de détruire mon plan, en continuant de servir Goldstein. J'ai appris, peu de temps après, que, quelques heures avant mon arrivée, les parties belligérantes s'étaient rassemblées amicalement, afin de concerter sur ce qui pourrait me faire échouer.

A mon arrivée, j'écrivis au bourguemestre Kahr de convoquer les magistrats, & de fixer incessamment l'heure où je pourrais leur porter des nouvelles intéressantes pour la ville. Six jours

s'écoulèrent sans que j'eusse aucune réponse. Enfin on me fit appeler à la maison de ville. Je m'y rendis ; mais , au lieu d'y trouver le conseil réuni , je trouvai Kahr seul avec son secrétaire. Sur quoi je lui dis : « Monsieur , je ne puis rien faire » avec vous seul. Je plains la bourgeoisie que » vous trompez. Voici mon plein pouvoir (je le » lui montrai). J'ai voulu servir la ville où je » demeure. Je vous vois réuni avec ses destructeurs. Je m'en lave les mains ; mais tout le » monde saura qui vous êtes ». Je quittai la salle sans attendre de réponse.

Pendant ce temps-là , la faction de Kahr répandait que j'avais été à Manheim pour trahir la ville ; les commissaires avaient écrit à Vienne que je travaillais contre l'autorité de la commission impériale , & de leur part Goldstein , Knapp & Geyer avaient mandé à Manheim que j'avais cherché à tromper l'électeur pour favoriser la cause de Kahr. Quelle infâme intrigue !

J'écrivis promptement à Reibeld. Il me répondit qu'on m'avait peint à l'électeur comme un homme qui travaillait contre ses intérêts. J'écrivis aussi à Beckers , il me fit la même réponse ; mais

il ajouta que , pour me donner une marque authentique de sa satisfaction , l'électeur lui avait ordonné de m'expédier une patente de lieutenant pour mon fils Léopold , âgé de deux ans , & qui était filleul de ce prince. Jusques-là on avait refusé cet honneur au fils du premier ministre. Il me consolait en même-temps sur l'inutilité de mon projet , quoique lui-même l'eût fait avorter.

Dans le premier accès de ma colère , je volai chez le baron Geyer , & je lui dis : « Je partirai » aujourd'hui pour Manheim , je découvrirai le » nom de l'infâme qui a trompé le prince en » outrageant mon honneur , & je le ferai mourir » sous le bâton ». A l'instant , voilà le misérable à mes pieds , où il avoue que c'est lui qui a fait ce rapport : « Pardon ! me dit-il , mon cher » Trenck , c'est M. Knapp qui m'a engagé à le » faire , & je ne croyais pas que l'affaire irait » si loin ». Je tairai , par modération , le reste de cette entrevue.

Je pris la poste , & j'allai à Manheim ; j'entre dans le cabinet de Beckers. Embarrassé au premier abord , il me demande enfin si j'ai reçu

la patente de mon fils. — Non. Il appelé son secrétaire. — Monsieur, n'avez-vous pas expédié la patente de M. le baron, suivant les ordres que je vous ai donnés? Le secrétaire balbutie, observe l'œil de son maître, & dit : « Oui, votre excellence, » depuis avant-hier » ; & s'adressant à moi : Mon-
 « sieur, vous la trouverez à Aix ». Sur cela Beckers me prend la main , en me disant : « Allons à la » cour pour remercier l'électeur ». Je l'accompagne , je remercie ; l'électeur m'assure de sa protection pour ma famille en toute circonstance , & je lui raconte , en abrégé , tout ce qui m'était arrivé à Aix. Le pauvre prince regarda son ministre & n'osa parler. Je levai les épaules , en plaignant sa faiblesse de tout mon cœur. Il est pourtant sûr que je lui aurais épargné un affront & cinquante mille écus de frais, que j'en aurais encore épargné trois fois autant à la ville, si je n'avais pas eu affaire à des fripons pour qui rien n'était sacré, hors leur intérêt personnel. Il suffisait que j'eusse dévoilé leur intrigue pour être éconduit , car , dans ce temps-là , les ministres avaient grand soin d'éloigner de la cour tous les honnêtes gens.

Je retournai à Aix où je ne trouvai point la

patente de mon fils , & je ne l'ai jamais reçue. Ce trait peint tout entier le ministre Beckers. Je lui en écrivis à la Trenck , ainsi qu'à l'électeur , mais je n'eus point de réponse. Je demandai qu'au moins on me bonifiât mes dépenses ; même silence. Depuis j'ai fait des démarches auprès du ministre de l'électeur à Vienne , encore sans effet. On me pardonnera , je l'espère , cette petite anecdote particulière pour ma satisfaction. Elle n'empêchera pas M. Knapp de jouir tranquillement des houillères de Badenbergh , dont il s'est emparé pendant le procès d'Aix en ruinant plusieurs familles.

Au reste , je prie mes lecteurs d'observer comment , avec les meilleures & les plus nobles intentions , j'ai été également maltraité des deux parties , & que de toutes parts j'ai éprouvé la plus noire ingratitude. On peut lire au second tome de mes œuvres littéraires , page 94 , la fable intitulée : *La morale du Berger*. Elle est faite pour la cour de Manheim.

Mon exemple peut convaincre qu'il y a plus que de l'indiscrétion à vouloir briser les intrigues ministérielles.

Las à la fin de l'agitation perpétuelle dans laquelle je vivais , je quittai une ville où mes bons offices étaient si mal récompensés , & je partis pour Vienne , dans l'intention d'acheter en Autriche une seigneurie , où je pusse , loin du tracas & de toutes les affaires du monde , goûter le repos du sage , cette tranquillité si désirée & si nécessaire après tant de souffrances & de persécutions. Je me proposais de m'y livrer entièrement à l'agriculture & à l'économie rurale.

Ce fut à cette époque que les affaires de Bavière commencèrent à fixer l'attention générale (1). Je crus alors qu'il ne me convenait pas ,

(1) Je connaissais , mieux que personne , tout ce qui pouvait y avoir rapport. Je me rendis à *Paris* , j'y parlai au ministre , & il ne me fallut pas de longs discours pour comprendre que M. de Ritter , alors ministre de l'électeur palatin à Vienne , jouoit un grand rôle dans cette affaire. Nous étions liés depuis trente ans , cependant je ne le vis point. En bon patriote , comme sujet fidèle de l'Autriche , je ne pouvais pas le rechercher dans la situation où il se trouvait. J'ai même appris qu'il avait reçu , du ministre Beckers , l'ordre de m'éviter. Celui-ci favait , à n'en pouvoir douter , que je n'étais que trop bien instruit.

Le grand duc de Florence se rendit à Vienne ; j'allai l'y trouver pour raisonner avec lui d'un objet dont seul , à

en temps de guerre , de vivre hors du pays dont je porte l'uniforme. C'est pourquoi j'achetai , dans le district de Molk en Autriche , les terres de Zwerbach & de Grabeneck , avec le bailliage de Knoking , pour le prix de cinquante-un mille florins ; ce qui , joint aux frais de l'investiture & des autres droits , faisait une somme de soixante mille florins. Comme ces terres étaient absolument ruinées , mon dessein était de les remettre en valeur par mes soins & par mon industrie.

Avant de parvenir à conclure ce marché , je fus obligé de solliciter , à Vienne , pendant onze grands mois. M. de Zetto , le même dont j'ai déjà parlé , qui était alors rapporteur , nomma un de ses bons amis pour être mon curateur fidéi-commis , & pour cette seule raison , il fallut

Vienne , j'étais peut-être instruit. Il partit pour rejoindre l'armée en Bohême. Je lui écrivis , suivant nos conventions , les détails de tout ce dont nous avions parlé. Je lui ai envoyé une lettre à l'armée par une estafette que j'ai bien payée ; il l'a montrée à l'empereur , sans qu'il en soit rien résulté pour moi. Dans toutes les occasions j'ai fait au-delà de mon devoir , & le juge intérieur , dont personne ne peut éviter le tribunal , me promet pour ma vieillesse , sinon des récompenses , au moins la paix & le repos de l'ame.

bien , qu'au mépris de tous mes droits , ma terre fût & demeurât un fidéi-commis , afin que M. le rapporteur & M. le curateur pussent m'avoir sous la main pour me mettre à contribution. En effet , ils firent si bien qu'en moins d'une année ils firent passer environ six mille florins de ma bourse dans la leur ; & si je n'avais point eu de curateur , j'aurais pu sauver cette somme à mes enfans.

Ma belle-mère mourut au mois de juillet 1780. Vers la fin de septembre , je me rendis à Vienne avec ma famille. Ma femme fit une visite à la grande maîtresse de S. M. I. Sur-le-champ elle obtint une audience de l'impératrice-reine à qui elle eut le bonheur de plaire , & qui la reçut avec tous les témoignages de la plus grande bonté. Si je rapportais ici tout ce que cette princesse lui dit d'obligeant , & toutes les assurances qu'elle lui donna de sa protection , on aurait peut-être quelque peine à le croire. Elle daigna en parler elle-même aux archiduchesses , comme d'une femme accomplie , & elle enjoignit à la grande maîtresse de la présenter par-tout : « Vous ne » vouliez donc pas , ajouta la reine , suivre votre » mari dans mes états ? Eh bien ! moi , je veux

» vous prouver qu'on peut vivre ici encore plus
» agréablement qu'à Aix ».

Le lendemain, l'impératrice envoya chez moi
M. de Piftrich avec le brevet d'une pension de
quatre cents florins, que S. M. assignait à ma
femme, en lui faisant dire qu'elle ne s'en tien-
drait pas là.

Ma femme l'avait suppliée de m'accorder une
audience, &, à la faveur de son intercession,
je l'obtins sur-le-champ.

« Trois fois, me dit cette auguste princesse,
» j'ai voulu vous mettre la fortune entre les
» mains, & toujours vous l'avez repoussée ».
Cette audience fut longue; elle me parla de mes
enfants avec le cœur d'une mère, elle desira de
les voir, en ajoutant que les enfants d'une aussi
bonne mère ne pouvaient que lui ressembler. En-
suite elle me parla de mes écrits: « Combien, me
» dit-elle, vous auriez pu vous rendre utile à
» mes états, si vous aviez voulu consacrer votre
» plume à la religion »!

Tout semblait dès lors me promettre l'avenir

le plus heureux. Je fis à Vienne un assez long séjour , pendant lequel ma femme fut traitée avec des égards & une considération qui n'avaient peut-être encore jamais été accordés à aucune étrangère.

Nous ne tardâmes pas à nous rendre à la terre de Zwerbach , que j'avais achetée , & nous y goûtâmes pendant quelque tems le repos & la tranquillité. Mais au moment que nous nous apprêtions à repartir pour Vienne , pour y profiter de la faveur que l'impératrice semblait nous annoncer , & solliciter quelques indemnités pour les terres qui m'avaient été injustement ravies , nous apprîmes la mort de Marie-Thérèse ; ce malheur anéantit encore une fois toutes nos espérances. J'ai oublié de dire , en son lieu , qu'immédiatement après l'audience favorable que j'avais eu le bonheur d'obtenir , son altesse royale l'archiduchesse Marie-Anne m'avait chargé , de la part de l'impératrice , de traduire , du français en allemand , les œuvres spirituelles de l'abbé Beaudrand. Je répondis qu'à la vérité une traduction n'était pas trop mon fait , & que j'aurais mieux aimé travailler d'original , mais que cependant j'obéirais avec plaisir aux ordres de sa majesté.

Je ne perdis point de tems pour me mettre à ce travail. Je pris bien , à la vérité , quelque chose de Beaudrand , mais la majeure partie de l'ouvrage étoit de moi. Comme je le donnai sous le titre de traduction , la censure me traita avec plus de ménagement.

Le premier volume parut au bout de six semaines , & sa majesté en fut satisfaite. La seconde partie ne tarda point à être imprimée. J'eus l'honneur de la remettre moi-même à l'impératrice , qui me demanda si je croyais que ce second volume valût le premier ? Je lui répondis que j'espérois qu'il lui plairait encore davantage : « Je » n'ai jamais rien lu , reprit-elle , d'aussi bien » fait , & je m'étonne qu'il soit possible d'écrire » tout ensemble , aussi vite & aussi bien ». Je lui promis tous les mois un volume. Mais , avant que le troisième fût fini , Marie-Thérèse mourut , & avec elle , comme je l'ai dit , toutes nos espérances.

Cette princesse , étant au lit de la mort , demandait encore à chaque instant qu'on lui lût les ouvrages de Trenck. C'eût été là , je pense , le moment favorable de lui parler pour moi ; son

confesseur me l'avait promis. Il était parfaitement instruit de toutes les pertes que j'avais si injustement effuyées : un mot seul de sa part eût été décisif en ma faveur ; mais quoiqu'il m'eût donné sa parole, de la manière la plus sacrée, de se souvenir de moi dans l'occasion, il ne manqua pas de m'oublier.

Après la mort de l'impératrice , la censure me permit , & son altesse royale l'archiduchesse elle-même m'ordonna de publier ce fait qui est généralement connu à Vienne , & que j'ai imprimé dans la préface de mon troisième volume. Voilà la seule récompense que j'aie retirée de mon travail.

Ne conviendra - t - on pas qu'il y a en effet une fatalité des plus marquées dans ma destinée ? Pendant trente-un ans , toutes mes démarches à la cour sont infructueuses , parce que des hommes pervers & intéressés avaient indisposé ma souveraine contre moi , en me faisant passer dans son esprit , pour le plus dangereux des hérétiques. Au bout de ce tems-là , ma femme a le bonheur de parvenir à la désabuser : cette bonne princesse allait réparer les injustices que

j'avais effuyées , elle allait faire sans doute la félicité de mes enfans , & voilà qu'elle meurt : je la perds , sans qu'elle ait le tems de rien exécuter !

C'est ainsi , ô fortune , que tu te joues des projets des faibles mortels ! Peu s'en faudrait que je ne crussé à la destinée. Mais que dis-je , non , c'est moi seul qu'il faut accuser de mon infortune ; oui , c'est moi qui n'ai pas su plier mon caractère aux moyens qui m'auraient pu faire rendre justice à la cour. Je ne voulais la regarder comme une grace , qu'après que je l'aurais obtenue , & , dans le moment que je reconnus mes torts , il n'était plus tems de revenir sur mes pas pour parvenir à remettre mes droits en vigueur.

Le tems m'a enfin éclairé sur toutes les vanités mondaines. C'est l'expérience seule qui m'a convaincu que l'orgueil des souverains leur permet d'accorder plutôt des graces que des récompenses ; mais comme mon cœur ne me reprocha jamais rien d'indigne de moi , & qu'il n'était pas dans mon caractère de descendre au rôle d'un coupable réduit à implorer grace ; c'est toujours

par mes actions que j'ai cherché à la mériter. Il ne faut point aller plus loin pour trouver d'autre source de toutes mes persécutions. Guidé par ma vertu & par cette assurance intérieure que donne la conviction d'une chose juste, je me suis conduit peut-être avec quelque imprudence : mes ennemis veillaient, &, pour me nuire, je ne leur donnai malheureusement que trop de facilités.

Depuis un demi-siècle environ, ils sont tranquilles possesseurs de mon patrimoine; il serait donc trop tard aujourd'hui de les revendiquer. D'ailleurs, j'ai moi-même aussi besoin de repos, &, quelque occasion qui se présentât de revenir contre cette usurpation, mon dessein n'est plus de faire aucune démarche à cet effet.

C'est pour mes enfans que j'écris ces mémoires; peut-être encore dans un style propre à me susciter de nouveaux chagrins; mais j'ai du moins le consolant espoir qu'ils pourront en recueillir quelque avantage. On a usé de violence pour s'emparer de mes papiers; c'est ce qui m'a fait recourir à la voie de l'impression, afin qu'on ne puisse pas me reprocher, après ma mort,

d'avoir négligé les devoirs d'un père. Ah ! j'en suis bien sûr , & je l'annonce moi-même avec plaisir à mes enfans : tous les bons cœurs qui liront cet ouvrage , deviendront leurs amis. Au reste , ils auront appris de moi à se contenter de peu , à se procurer le nécessaire par des moyens honnêtes , & à savoir se passer du superflu. Voilà , au défaut de nos terres d'Esclavonie , quel sera leur héritage.

J'ai aussi démontré dans le cours de cette histoire qu'aucun de leurs ancêtres ne se rendit jamais coupable de trahison envers l'Autriche , ni envers la Prusse. Je me repose de tout le reste sur l'Etre suprême , & sur la réputation irréprochable que je me suis acquise.

Après la mort de Marie-Thérèse , époque assez malheureuse pour moi , & digne , à tous égards , des plus justes regrets ; je composai , sur cette mort trop fatale , une ode & une oraison funèbre. Mon cœur seul guidait ma plume & me dictait ces ouvrages : aussi furent-ils bien accueillis du public. Ces mémoires font foi que , malgré toutes les persécutions , toutes les injustices que j'ai essuyées , j'ai , dans tous les tems , servi cette

princesse avec zèle & avec fidélité. Ce n'est pas ma faute si, avec les meilleures intentions du monde, je suis demeuré dans l'inaction, & si je n'ai jamais pu faire pour elle ce que j'aurais voulu. Un autre, à ma place, aurait moins fait que moi, & peut-être serait-il devenu ministre ou général en chef.

Que les cendres de cette auguste reine reposent en paix dans son tombeau ! La paix repose déjà dans mon cœur ; déjà il a oublié ses blessures, déjà je ne songe plus à mes possessions de Hongrie, & mes souvenirs ne se porteront sur Marie-Thérèse que pour chérir & honorer sa mémoire.

Ma femme n'a joui que neuf mois de la pension que l'impératrice lui avait accordée en considération de toutes nos infortunes & de notre nombreuse famille. Elle lui fut ôtée à sa mort. On la confondit apparemment avec d'autres pensions données trop légèrement, & qui sont à charge à l'état. Il se peut aussi que le jeune monarque n'en ait point eu connaissance. Quoi qu'il en soit, je n'ai fait aucune sollicitation à ce sujet ; j'avouerai cependant que je ne fus point du tout insensible

insensé à cette disgrâce; mais peut-être qu'en lisant un jour ce long récit de mes malheurs, le cœur paternel de Joseph II sera touché, & sentira la légitimité de mes plaintes. Il ne me restait plus qu'à retourner m'ensevelir dans ma terre de Zverbach, & à m'y livrer entièrement à l'agriculture, comme à mon unique ressource.

Afin qu'on ne pût pas me reprocher d'avoir rien négligé, je voulus auparavant hasarder encore une démarche, & savoir ce que je pouvais attendre, pour l'avenir, du monarque qui occupe aujourd'hui le trône impérial. Ce fut donc dans cette vue que je lui adressai le mémoire suivant :

« Très-gracieux Empereur ;

» Voici ce que j'écrivais dans le second volume des œuvres que j'ai publiées à Aix en 1772, & dont j'avais déjà soumis les principales idées au jugement éclairé de votre majesté, dans le manuscrit que j'eus l'honneur de lui présenter en 1765.

» On doit sans doute permettre un libre accès au trône, à chaque sujet qui gémit sous le poids

Tome II.

S

» de l'oppression ; mais s'il existait après cela
» un homme assez osé pour en imposer au
» monarque , pour se plaindre sans raison , ou
» pour chercher à dérober des faveurs qu'il
» n'aurait pas méritées , il faudrait lui couper le
» nez & les oreilles , & l'exposer au pilori.

» Très-auguste souverain , je veux être le pre-
» mier qui soit soumis à ce châtiment , & j'aurai
» prononcé moi-même ma condamnation , si je
» ne parviens pas à démontrer , d'une manière
» incontestable , que j'ai essuyé des injustices
» criantes sous le règne de Marie-Thérèse , &
» que , par des procédures illégales , par des
» coups d'autorité repréhensibles , l'on m'a ravi
» de grands biens qui m'appartenaient légitime-
» ment.

» Je demande en conséquence très-humblement ,
» qu'il me soit nommé un juge , devant lequel
» je puisse faire constater mes preuves.

» Je suis avec la plus respectueuse recon-
» naissance ,

» De votre majesté impériale ,

Le très-soumis & très-fidèle sujet ;

TRENGK.

Eh bien , ce mémoire , pour des raisons que je dois ignorer , ne produisit point l'effet que j'avais osé m'en promettre.

Peu de tems après , l'empereur supprima toutes les fondations d'hôpitaux à Vienne. Ses intentions sans doute étaient droites & les meilleures du monde. Feu mon cousin , comme je l'ai déjà dit dans le premier volume de cet ouvrage , avait fait une fondation de trente-fix mille florins , en Bavière , pour les malheureux que ses pandourés & lui avaient réduits à la misère. Mais comme j'en'ai rien hérité de lui , comme l'argent destiné à cette fondation m'a été arraché par la force , & pris sur les biens que m'avaient laissés mes ancêtres , biens dont mon cousin n'avait point le droit de disposer , je priai le monarque de ne pas appliquer ces trente-fix mille florins à la caisse générale des pauvres , puisqu'ils appartenaient à moi & à mes enfans. Je représentai que c'était en vertu de tous les droits les plus légitimes que nous étions fondés à les revendiquer ; que c'étaient nous , à proprement parler , qui étions les malheureux que Trenck avait plongés dans la misère , & que de son bien il n'était rien resté qui eût pu être employé à cette fondation ; que

et argent enfin était le mien, & qu'il m'avait été enlevé par la violence.

Par malheur pour moi, ce mémoire tomba entre les mains d'un homme qui n'était nullement au fait du véritable état des choses. Peut-être crut-il aussi qu'il aurait trop de difficultés à vaincre pour chercher à démêler la vérité. Ainsi, au bout de quelques jours, avant d'avoir fait aucune recherche, sans m'avoir même demandé préalablement aucuns renseignemens, on mit au bas de mon mémoire ce qu'on était dans l'usage, depuis trente-six ans, de mettre au bas de toutes mes requêtes : « *Le suppliant n'est point admis dans sa demande* ».

Me voilà donc encore une fois déchu de mes espérances ; c'était la dernière qui me restât ; elle s'est évanouie comme les autres. Tant d'indifférence, pour ne rien dire de plus, m'a enfin déterminé à ne plus rien faire pour un pays qui me refusait toute espèce de justice, & à m'enfermer dans ma chaumière. J'étais à peine de retour à ma terre de Zverbach, que déjà ma mauvaise fortune semblait m'y avoir accompagné. Dans l'espace de six ans, j'ai essuyé

confécutivement deux grêles générales, une année de disette, sept inondations, une épidémie parmi mes brebis, enfin tous les revers imaginables.

La terre était absolument hors d'état de tout rapport. Il me fallut faire nettoyer les étangs, arranger le château, de façon à le rendre habitable, remettre sur pied trois métairies, acheter des bestiaux, & me procurer tous les instrumens nécessaires à l'économie rurale (1); par ce moyen, je me trouvai appauvri tout-d'un-coup.

(1) J'avais fondé une partie de mes ressources sur l'argent que mon épouse avait à Aix-la-Chapelle. Les intrigues du comte de Gravenitz, référendaire au conseil du Saint-Empire Romain, me l'ont fait perdre par la plus inouïe de toutes les iniquités, ainsi que je l'ai dit plus haut.

De tous les maux que j'ai essuyés, celui qui a le plus révolté mon ame, qui m'a été le plus sensible, c'est, sans contredit, le résultat de la procédure du conseil de guerre à Vienne, où j'eus pour référendaires le noble M. de Zetto dans le jugement subalterne, & dans le suprême, le noble seigneur de Kriigel.

Zetto, qui avait épuisé ma bourse, me suscita toutes les chicanes qu'on peut imaginer. Il me donna pour curateurs

Les malheureux paysans ne pouvaient payer leurs redevances ; je me voyais forcé de leur

son digne ami & confrère le noble de Fillenbaum. Quand ces messieurs ne trouvèrent plus rien à me prendre, ils se rejetèrent, pour m'achever, sur des appuremens de comptes, des séquestrations, des administrations, des exécutions : dans l'espace de deux ans, on me força de comparaître dix-neuf fois devant leur tribunal à Vienne, &, pour chacun de ces voyages, il fallait que je fisse les frais de quatorze postes. Mes finances en furent absolument dérangées. Outre cela, j'ai, pendant huit ans, été contraint à payer un agent qui pût contre-balancer le curateur, & c'était toujours ma bourse qui entretenait l'un & l'autre. Lorsque je voulais presser un rapport, il fallait, pour ainsi dire, que j'emplisse une troisième main de ducats pour le faire avancer. Quand mon curateur eut un collègue, la besogne se rallentit, & je vis s'écouler quatorze mois en pure perte. Enfin, il fut démasqué, & on le remplaça par un autre qui fit mettre à exécution les sentences les plus atroces au mépris du bon sens, de la justice, de l'humanité. Parce que les autres juges étaient mal instruits, on les conduisait à son gré. Il y eut même un jugement qui ordonnait *de me déloger de Zwerbach*, expression & ordre qui, certes, dans une cause pareille, étaient encore inouis dans toutes les cours de justice. Peut-être celui qui, dans ce temps-là, voulait me déloger de Zwerbach, sera-t-il bientôt logé avec le noble M. de Zetto, dans une maison de force; peut-être lui mettra-t-on un balai à la main, lorsqu'il plaira au souverain

faire des avances, & les sommes des contributions dont ils étaient chargés allaient toujours

de déloger tous les fripons du sanctuaire de la justice ; ressource certaine pour empêcher cette race infâme & maudite de faire déloger des états de l'Autriche ceux qui doivent y mériter le renom de bons citoyens.

A la fin , il m'a fallu acheter encore l'indigénat ou le droit de posséder des seigneuries en Autriche. J'avais fait venir de Prusse ma généalogie ; outre cela , le ministre de Hertzberg m'avait envoyé un certificat qui prouvait que ma famille était une des plus anciennes du royaume. Malgré tout cela , & quoique , de notoriété nationale , mes ancêtres eussent possédé des biens seigneuriaux en Hongrie depuis plus d'un siècle , un ordre du conseil de guerre força mon agent à solliciter & à payer , malgré moi , un diplôme de noble autrichien , & qu'il m'a fallu payer 2000 flor. , sous peine de me voir mettre à exécution.

Telle a été , en substance , la fin de toutes les procédures que j'ai essuyées à Vienne , je ne les oublierai de ma vie. Pour satisfaire aux frais de celle-ci que l'on exigeait sans me laisser aucun délai , j'ai été obligé de mettre tous mes effets en gage.

Grace à mon courage , j'ai enfin surmonté tous mes maux ; & depuis que mes référendaires ou tiennent entre leurs mains un balai au lieu d'une plume , ou font morts dans l'ignominie , on me laisse tranquille. Mais personne n'a

en augmentant. Mes fils & moi nous gagnions notre vie par le travail de nos mains ; & mon aimable épouse , accoutumée jusqu'alors à vivre , d'une manière aisée , dans le grand monde , & qui n'avait cessé un instant de s'occuper de moi & de ses devoirs de mère ; ma femme , dis-je , se vit obligée de se passer de servante avec huit enfans sur les bras. En un mot , nous étions ce qu'on appelle pauvres absolument , & nous vivions fort resserrés. Nous n'avons pas pendant quatre ans mangé un morceau de pain qui ne fût arrosé de nos larmes & de nos sueurs. Oh ! combien de fois me suis-je dit : « Si l'auguste monarque , dont l'œil pénétrant perce » jusques dans les lieux les plus reculés de ses » états , pouvait par hasard laisser tomber un » seul de ses regards sur Zwerbach , il y verrait » l'humble asyle de la vertu , de la modération , » du travail & de tous les devoirs domestiques , » Enchanté de cet aspect , je suis bien sûr qu'il

réparé les torts que les scélérats ont fait à ma fortune , personne n'a guéri les plaies dont ils ont flétri mon ame dans leurs infâmes procédures. Au reste , courage & repos de conscience ; voilà les véritables consolateurs de l'homme de bien , voilà ceux qui me conviennent.

» ferait cesser nos souffrances , & qu'il nous
» ferait restituer une partie des biens qu'on nous
» a si injustement ravés ».

Las de dépendre pour ma subsistance ou d'une grêle , ou du bon plaisir de mes curateurs , & trouvant dans ma plume des ressources suffisantes pour fournir à mes besoins , je résolus , l'année dernière , de faire imprimer mes poésies & mes autres ouvrages , avec l'histoire de ma vie , en douze volumes.

Dans l'espace de quatorze mois , je vins à bout de ce travail qui m'a réuni les suffrages de l'Allemagne entière , & qui m'a procuré à-la-fois de la réputation , de l'honneur & de l'argent. Je suis désormais fermement déterminé à passer le reste de mes jours , loin de tous les procès , des curateurs , des tribunaux , des rapporteurs , des agens & des chargés d'affaires. Je vivrai avec l'intime persuasion que ma tête & ma plume sont les seuls biens qui me restent sur la terre ; trop heureux si je puis mériter l'approbation du public honnête & éclairé !

Par ce moyen , je n'aurai plus besoin ni de

patrie, ni de titres, ni de protections, ni de la faveur des princes; plus de maison, de terres qui m'appartiennent; plus d'uniforme, ni de curateurs fidei-commis. Je veux être libre citoyen de l'univers, mes écrits seront un héritage certain, que personne ne pourra ravir à mes enfans, & qui ne peut être confisqué.

Le 22 août 1786, arriva enfin la nouvelle que le grand Frédéric venait de mourir. Son successeur, le monarque qui règne aujourd'hui, qui fait aimer & respecter l'humanité, qui a été témoin des maux dont j'ai été la victime au sein de ma patrie, m'a envoyé aussitôt un passe-port pour pouvoir me rendre en sûreté à Berlin. Toutes les anciennes confiscations sont maintenant levées, & mon frère, encore vivant, laisse, en Prusse, l'espoir d'une fortune considérable à mes enfans.

Je vais donc actuellement, avec la permission de S. M. I., partir pour ma patrie, d'où j'ai été exilé & expulsé pendant quarante-deux années. Je vais revoir des parens, des amis & tous ceux qui m'ont connu dans le malheur. Je me jetterai dans leurs bras, & j'oserai les serrer dans les

miens , les presser contre mon cœur , parce que je n'ai jamais porté celui d'un traître , mais celui d'un martyr de la vertu intacte & courageuse. A ce titre , j'ai le droit d'y espérer des couronnes de la part de ceux qui sont les véritables amis de l'humanité. J'y vais revoir enfin un prince aussi juste que magnanime.

De quelle sensation délicieuse mon ame est pénétrée , lorsque je porte mes regards dans l'avenir que j'ose aujourd'hui me promettre pour récompense de ma longue persévérance ! Après quarante ans , une nouvelle scène s'ouvre devant moi , & , quoique guidée par le sentiment le plus vif , ma faible plume ne saurait bien tracer ici tout ce que mon cœur éprouve. Voici une nouvelle époque dans l'histoire de ma vie , un nouveau rôle que je vais jouer sur le théâtre du monde , au moment où je croyais toucher à la dernière catastrophe.

J'y vais reparaitre encore une fois , & avec un front serein. On m'y verra tel que je me suis jusqu'à présent montré , tel enfin que je me suis dépeint moi-même. L'entreprise , j'en conviens , n'est pas sans difficultés pour un homme

déjà courbé par l'âge , & qui ne devrait plus tendre qu'au repos : mais je sens aussi que mon ambition se réveille de nouveau. Elle enflamme, elle échauffe mes esprits ; elle invite mon ame, toujours sensible à l'honneur, à chercher encore, au-delà des périls même , le prix de mes travaux. Je cède à ses mouvemens, puisque je peux reprendre l'espoir d'être encore utile à ceux auxquels je n'ai pas demandé le consentement pour les appeler à l'existence , & qui , n'envisageant dans mon histoire que le passé ou le présent, pourraient n'y voir qu'un sinistre avenir & se dégoûter de la vie.

J'ai élevé , instruit mes enfans dans les principes de la vraie philosophie , quoiqu'il soit possible que l'on trouve ridicule de sacrifier toute jouissance actuelle à l'espoir de la gloire au-delà du tombeau. Pour moi, j'ai franchi avec un courage intrépide & victorieux les obstacles presque insurmontables que le sort m'a opposés : le succès a couronné mes efforts , & , plein d'un juste dédain pour tous ceux qui m'ont voulu nuire, je les vois humiliés & confondus.

Je rentre enfin dans le port fier & triomphant,

tel qu'un pilote habile à diriger sa barque au milieu des orages , & que l'expérience a mis à même d'éclairer ses frères sur tous les dangers que cache l'océan , je veux indiquer les écueils redoutables sur lesquels , à la vérité , j'échouai quelquefois , mais sans y faire naufrage , parce que j'ai eu le bonheur de me sauver à la nage & de gagner le bord.

Il ne serait cependant pas impossible , quoique hors de toute vraisemblance pour l'instant , que je fusse encore repoussé de ce même rivage : mais je suis dès long-temps résigné à tout événement : depuis long-temps ; avec raison , je détournais mes yeux de chaque soleil levant qui semblait m'annoncer un nouveau jour de peines & d'ennuis , & je regardais la mort même comme un bienfait , parce que , d'après mes principes , je n'ai plus de songes à craindre qui puissent m'inquiéter au réveil. Mais l'existence peut être chère à mes enfans ; & lorsque j'aurai rempli envers eux tous les devoirs d'un bon père , qu'ils ne pourront plus rien attendre de moi , je cesserai de vivre peut-être au moment où la vie me deviendrait tout-à-fait insupportable.

Sans doute l'arbitre éternel des destinées a voulu se servir de moi pour instruire mes concitoyens , puisqu'il m'a donné des nerfs propres à recevoir les profondes impressions des passions fortes. J'avais reçu de la nature , indépendamment d'un corps de fer , cette énergie de l'ame qui se pénètre aisément de tout ce qui est grand , & une mémoire infatigable , exercée par des efforts continuels. Il m'a fallu , je l'avoue , tous ces avantages pour pouvoir résister à mes tourmens , & supporter tous les coups du sort. Je suis d'un avis tout opposé à celui de saint Paul , lorsqu'il dit aux Romains , en leur parlant de l'éternité & de la colère de Dieu : « Qu'il serait à désirer » que le mortel , choisi par sa justice pour devenir un exemple du malheur , ne fût pas venu » au monde , puisque sa vie serait déjà pour » lui un enfer anticipé ». N'en déplaise aux sentimens de l'apôtre , je me figure dans le créateur un être infiniment parfait , par conséquent toujours juste & incapable de passion , de colère ou de vengeance. Parfaitement soumis à ses volontés , je l'adorai toujours , & maintenant je lui rends grâces de m'avoir , à travers tant d'orages , conduit au port , & placé dans une

position où je n'ai plus à envisager que la récompense due à mes travaux.

Lorsque j'aurai rendu aux élémens les parties qui composent mon terrestre assemblage , & qui seront bientôt le jouet des vents ; lorsque , par l'ordre éternel & immuable des révolutions de la nature , ces mêmes parties auront servi à la composition de nouveaux corps ; me restera-t-il quelque existence ? sentirai-je ? me rappellerai-je le même Trenck qui existe maintenant ? verrai-je la divinité , lorsque mes yeux ne seront plus que poussière , lorsque ma langue ne pourra plus lui bégayer les accens de ma reconnaissance , lorsque les moteurs flexibles de cette langue ne pourront plus la porter contre mon palais , lorsqu'enfin les fibres de mon cerveau ne seront plus susceptibles de se retracer aucune image des objets sensibles ? Oh ! si , comme je l'espère , l'intelligence , dégagée de sa dépouille , survit à la matière , je suis bien sûr alors que la mienne pure , exempte de crimes & de bassesses , ira se mêler à la troupe des esprits bienheureux , qui attendent cette couronne de gloire immortelle qu'ils ont méritée , & qu'un Dieu juste leur réserve. Pourquoi voudrait-il punir des faiblesses

attachées à l'humanité , & qui font une fuite indispensable du jeu de notre machine , comme de la constitution de nos corps , qu'il a voulu soumettre généralement à des loix immuables dans leur mobilité ? D'ailleurs n'ont-elles pas été assez expiées , ces mêmes faiblesses , par tout ce que j'ai souffert sur cette terre ? Dans la nuit de la tombe , je n'aurai donc rien à craindre d'un Dieu équitable & bon , d'un Dieu qui , en me plaçant sur ce globe où le bien doit nécessairement faire balance avec le mal , avec toutes les imperfections de la nature humaine , n'a pas exigé , sans doute , que j'y vécut comme une créature céleste.

Telle est ma confession de foi , à laquelle j'ajouterai encore que , dans toutes les circonstances de ma vie , j'ai rempli les devoirs d'homme & de citoyen. Souvent j'ai été trop bon , trop généreux , & peut-être aussi quelquefois trop fier & trop inflexible. Le desir insatiable de m'éclairer m'a fait fuir le sommeil pendant un grand nombre de nuits. J'ai cru que l'homme , en sa qualité d'être pensant , devait chercher à accroître ses connaissances , & que tout ce qui était ôté à ses nuits était autant de gagné pour ses

ses jours : je dormirai assez dans la nuit éternelle.

N'ayant jamais été dans une position avantageuse ou propre à faire valoir mes talens , peut-être ai-je mal usé des moyens qui m'ont été donnés pour les produire & pour en tirer parti ; mais , à mon âge , il n'est plus temps de former de nouveaux projets. J'avoue de bonne foi mes fautes & je reconnais mes erreurs sans en rougir. Je me fais gloire seulement de n'avoir été qu'un homme , mais un homme , j'ose le dire , au-dessus du commun.

Mon amé se livrera au sentiment de la plus douce joie , toutes les fois que mon exemple & mes leçons pourront ramener à la vertu , & par conséquent rendre plus sage & plus heureux le jeune homme fougueux & inconsideré qui lira mes écrits. Je ne me trouverai pas moins heureux , lorsque mes avis & mes instructions feront d'un méchant homme un bon citoyen , d'un sybarite efféminé un être actif & laborieux ; lorsque l'esclave , qui voudra m'écouter , apprendra à penser son homme libre , lorsqu'enfin des charlatans fanatiques deviendront bons chrétiens.

Ouvrez, lecteurs, la conviction de la vérité

Tome II.

T

a pu vous rendre mes amis, j'ose me flatter, quand je ne ferai plus, que vous serez encore ceux de mes enfans. Plus d'une raison me porte à douter qu'ils puissent jamais obtenir justice des souverains qui m'ont maltraité ; mais je le déclare ici publiquement, je ne veux me venger de mes ennemis que par le plus juste mépris. Je fais mon possible pour éloigner le passé de ma mémoire ; je n'ai plus d'autre envie que de dérober mon existence aux regards des farouches despotes de la terre ; je veux enfin vivre le reste de mes jours en homme parfaitement libre, & mourir tel que j'aurai vécu. Flaignez mon sort, lecteurs sensibles, & que mon exemple vous apprenne à éviter les abîmes où m'a conduit ma curiosité, souvent même ma vanité & mon imprudence, parce que je possédais plus d'esprit & de courage que de prudence & de bon sens.

Voici encore une de mes allégories :

« Tandis qu'un vaisseau filonne les feins des mers, & qu'il lutte contre les flots & l'orage, » un autre décharge paisiblement sa riche cargaison sur la plage ; pendant que le matelot,

» calme & joyeux, goûte les douceurs du repos.
 » Ce tableau, digne de notre attention, offre la
 » parfaite image de notre vie. C'est l'homme, c'est
 » le monde & la fortune qu'il nous retrace. Le
 » jour, qui termine notre sort, est peut-être pré-
 » férable à celui où, pour la première fois, nous
 » fûmes par lui jetés, une rame à la main,
 » sur ce vaste océan. Heureux celui qui n'y fait
 » pas naufrage, & qui peut glorieusement surgir
 » au port du repos & de l'éternité » !

Ici, j'ai achevé cette partie de mon histoire,
 deux jours avant mon départ pour Berlin, &
 au moment où, les larmes aux yeux, j'allais
 prendre congé d'une famille qui m'est chère à
 plus d'un titre. Fasse le ciel que mon voyage
 ne lui soit pas inutile, & que je n'éprouve plus
 de nouvelles disgraces qui m'obligent d'ajouter
 un nouveau volume à ce récit fidèle de mes
 malheurs (1) !

(1) En cet endroit finissait le second volume de mon
 Histoire Originale que j'avais écrite à Vienne. Ce vo-
 lume était terminé par un petit Poëme, que je n'ai pas
 su traduire avec toute l'énergie qu'il exigeait. Six mois
 après, j'ai écrit à Berlin mon troisième volume.

J'ai déjà parlé de mon voyage à Berlin. Le magnanime Frédéric-Guillaume m'y avait décidé en m'envoyant à Vienne le passe-port de son cabinet, que j'avais demandé. Je ne tardai pas à l'entreprendre, mais par une suite de la fatalité qui s'attachait à tous mes pas, je tombai dangereusement malade. Je n'envisageais que très-faiblement l'espoir de revoir ma patrie, & d'atteindre cette époque, après laquelle j'avais soupiré pendant vingt ans, qui avait été l'objet de tous mes vœux, comme le but de mes travaux les plus constans. Peu s'en fallut que je ne descendisse au tombeau en même tems que le grand Frédéric, & que je ne me visse, par cette maladie, frustré de la victoire que je viens de remporter si glorieusement.

Après une infinité d'obstacles à surmonter, il me fallut, préalablement, faire un voyage en Hongrie. Ce voyage m'amusa réellement, & fut même un des plus agréables de ma vie.

Par-tout, je trouvai, principalement parmi les habitans de Bude & de Pest, un favorable accueil, & une sensibilité d'ame, qui ne saurait être bien appréciée que par l'honnête homme,

puisqu'il ne cherche qu'à mériter l'estime & l'approbation des gens intègres & éclairés. Cette respectable nation me donna tant de preuves d'une joie sincère & d'une véritable confiance, que je ne puis trouver d'expressions propres à lui témoigner toute l'étendue de ma reconnaissance. Je voudrais pourtant inspirer à mes héritiers le desir de se rendre dignes de sa bienveillance. Le peuple me suivait en tous lieux, avec cet air d'amitié & d'admiration qu'on n'accorde guère qu'à ceux qu'on regarde comme les bienfaiteurs de la patrie. J'avouerai cependant que je suis moins redevable d'une distinction aussi flatteuse, & que je n'oublierai de ma vie, à la réputation que je m'étais faite d'être l'ennemi déclaré du despotisme, qu'à la manière injuste & criante, avec laquelle on m'avait enlevé mes riches possessions en Esclavonie; peut-être même à l'effet qu'avaient produit mes ouvrages littéraires, peut-être aussi à la renommée de mon cousin mort au Spielberg. Quoi qu'il en soit, la majeure partie des Magnats me rendit les mêmes honneurs, & je reçus par-tout de l'armée les témoignages les plus signalés de considération & d'amitié.

Tel est le prix qu'on accorde aux procédés généreux, & tels sont aussi les effets de la noble sensibilité d'un peuple qui connaît le mérite de la vertu & de la fermeté. Ce n'est point que je veuille ici élever un trophée à mon orgueil. Loin d'écouter ma vanité, je cherche plutôt à témoigner ma vive reconnaissance, & à recommander mes enfans à ceux qui, peut-être, jugeront après ma mort, & prononceront définitivement sur les biens qu'on m'a ravis en Hongrie. Quant à moi, tous mes vœux sont comblés, si l'on daigne me plaindre, me regarder comme un martyr de la vérité que j'ai mise intrépidement au jour dans toutes les occasions. Je défie que personne en Hongrie puisse dire : « On a rendu justice à Trenck », à l'exception, toutefois, de ceux dont l'intérêt personnel souffrirait, si on me la rendait jamais ; & probablement elle ne me fera pas rendue. Mes droits ont vieilli : les décisions de la cour enchaînent le jugement des hommes impartiaux, & ceux qui possèdent mes belles terres, sont trop puissans & trop intimement liés avec mes ennemis accrédités, pour qu'il me reste contre eux l'espoir du plus léger avantage.

C'est Dieu lui-même que j'en prends à témoin.

Je foudraie , pour l'avantage de l'Etat , que toutes les familles , enrichies des biens de celle de Trenck , puissent lui rendre , & lui rendent en effet autant de services que les Trenck appauvris & rebutés de la Hongrie en ont déjà rendus , ou qu'ils en auraient pu & voulu rendre , si l'on avait encore à tems connu leur valeur , leurs vues & leur bonne volonté. Et comme , selon toute conjecture , je ne verrai plus dans ce monde ceux de ce pays , qui m'estimaient , c'est avec les plus sincères regrets que je prends congé d'eux dans ces mémoires. J'espère finir ma carrière d'une manière à mériter les suffrages & l'estime d'un peuple chez lequel j'aurais désiré laisser mes cendres , ou pour lequel j'aurais versé jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour la défense de ses droits. Veuille le juste ciel le faire prospérer ; & bénir tous les amis sincères de la patrie ! puisse-t-il préserver aussi tout Hongrois honnête homme , d'infortunes semblables à celles que j'ai éprouvées , en gémissant , & sans pouvoir m'en garantir !

Une chose digne en effet de remarque , c'est qu'on mettait les Croates au nombre des peuples non policés , lorsqu'à Vienne , au contraire , on

ne devait trouver, disait-on, que des gens éclairés. Cependant je puis affirmer au lecteur que, dans la Croatie seule, j'ai trouvé plus de souscripteurs pour mes écrits que dans la savante ville de Vienne, & beaucoup plus en Hongrie que dans tous les pays héréditaires d'Autriche.

Preuve évidente de l'extension actuelle des lumières. Il y en a certainement plus chez un peuple qui cherche à s'instruire que chez celui où l'on est assez stupide pour demander à son confesseur s'il permet ou défend de lire tel livre instructif. J'ai remarqué cette sottise à Vienne, où plusieurs souscripteurs vinrent me rapporter mes premiers volumes & demander leur argent, parce qu'un religieux avait prétendu qu'il était dangereux de les lire. Plusieurs même des conseillers auliques les ont vendus pour la somme la plus modique à des libraires, ou les ont remis à leur directeur de conscience, pour les brûler. Les Hongrois, au contraire, les ont lus avec avidité, & m'ont su gré de les avoir instruits, en dévoilant un grand nombre de préjugés. A Vienne, on a lu l'histoire de ma vie avec indifférence, & même on l'a classé parmi les romans chimériques. C'est donc en Hongrie seulement que

j'ai trouvé de l'amitié, de la compassion & des secours réels. Si quelques Anglais avaient publié à Londres de pareils événemens, on ne s'en serait pas tenu à une lecture pure & simple, non plus qu'à de stériles vœux. L'état attentif se serait empressé de récompenser, de réaliser même le dédommagement des pertes évidemment prouvées, & les lords & les ladys n'auraient pas oublié dans leur testament d'assurer le repos & l'indépendance de celui qui les aurait si bien mérités.

Nous autres bons allemands, lorsque nous mettons la main à la plume, nous sommes obligés de lutter contre la censure & contre la critique, si nous écrivons des vérités, & que nous mettions l'injustice à découvert. Lorsqu'un livre a quelque succès, des libraires frippons le font réimprimer, & , par cette édition furtive, frustrent, de son salaire, l'honnête & laborieux auteur. Chacun naturellement court au meilleur marché; & comme ces voleurs privilégiés n'ont pris pour cela aucunes peines ni avancé aucuns frais, ils retirent seuls tout le profit du bien qu'ils usurpent. Cependant vous voyez ces mêmes frippons se mêler impudemment avec les plus honnêtes gens. Ils font plus : ils

osent , avec un argent gagné aussi basement , acheter même à Vienne des diplômes & des lettres de noblesse. La police ferme les yeux sur ces abus , nonchalamment elle en rit ; tandis que l'on punit , du supplice d'un scélérat , le pauvre malheureux qui aura volé un morceau de pain pour assouvir une faim dévorante. Dans les pays où l'on place sur la même ligne , les arts , les sciences & les travaux mécaniques , où l'on méconnaît l'influence que les lumières peuvent avoir sur l'administration & sur le bonheur public , la police n'est qu'une administration vague & molle , souvent arbitraire , peu faite pour sentir le prix des hommes savans & éclairés ; par conséquent , elle aime mieux les opprimer que de les favoriser.

Cependant , ruiner un auteur utile , négliger de le protéger ou de l'encourager par l'estime ou par la récompense , & abandonner sans pudeur les fruits de ses travaux à un imprimeur avide : cela s'appelle , pour s'exprimer avec franchise , ignorance grossière , ou indifférence impardonnable dans un état bien administré.

Il est de toute vérité que le refus de protection

aux talens ~~actifs~~ éloigne indubitablement les esprits utiles. Quand ils voient le peu de cas qu'on faisait des sciences, ils se contentent alors de s'occuper seulement de ce qui peut subvenir à leurs besoins. Tout travail qui demeure sans prix, conduit à l'assoupissement & à l'indifférence ; & tandis que le savant Lycée est vuide, les têtes & les bibliothèques ne sont remplies que de controverses théologiques. Qui en a l'avantage ? Rome. Qui perd ? L'état, car il manque ainsi d'hommes utiles. Il est cependant bien clair que si les canons & les actions militaires peuvent conquérir & renverser, ils ne peuvent point seuls conserver l'état, ni lui procurer de grands avantages.

Les savans praticiens forment des élèves habiles pour le soutien des écoles ; mais ils ne produisent souvent que des écrivains ; & s'il faut que ceux-ci gagnent leur vie en écrivant, le courage quelquefois les abandonne. Alors ils se hâtent d'écrire, ils composent avec négligence, & ils abusent de leur facilité pour eux comme pour leurs lecteurs, afin d'avoir des feuilles à vendre. Cela donne assez à connaître d'où naît cet amas de livres & de brochures, dont on est inondé ; pour-

quoi tant de sçigneurs ne lisent point, ou du moins lisent avec répugnance ? & pourquoi les véritablement bons livres sont d'un si modique rapport, tant à l'auteur qu'à l'état qui ne sauraient en faire usage ?

On me pardonnera sans doute cette digression, & l'on voudra bien me permettre d'observer encore que les écrits ou soit-disantes critiques du censeur général, peuvent bien étourdir l'adepte, mais jamais porter le moindre préjudice à l'homme vraiment savant. En attendant, le récenseur & l'imprimeur de ces écrits satyriques gagnent autant qu'un bon auteur, parce que celui qui achète des ouvrages lumineux, lit avec plus de plaisir encore les ouvrages méchants & persécuteurs. N'est-on pas curieux de voir des taches au soleil ? On se persuade qu'on les a vues à l'endroit même où l'habile astronome dit les avoir remarquées. Les scrupuleux grammairiens, les directeurs de virgules, les examinateurs de syllabes sont des êtres absolument ridicules pour celui qui se songe qu'à écrire des pensées & à développer les principes de ses idées. Mais ne faut-il pas que cette espèce d'insectes gagne aussi sa vie ? malheureusement, ils engendrent des chenilles qui dévorent

la fleur & le fruit. Qu'arriverait-il, si le jardinier abandonnait l'arbre, & le vouait ainsi pour toujours à la stérilité ? Ce serait toutefois bien pis encore, si l'imbécille ignorant l'arrachait, pour lui substituer un rejeunon d'épine. Après cette réflexion, bien permise à un auteur désinvolte qu'on offense, je reprends la suite de mon histoire.

Le 5 janvier, je partis de Vienne, & j'arrivai à Prague. J'y reçus à peu-près le même accueil qu'en Hongrie ; presque partout on avait lu mes écrits. Les grands du pays me comblaient de marques d'estime & d'affection, & le bourgeois me prodiguait ces témoignages d'intérêt qui ressemblent à l'amitié. Je dois aussi des remerciemens bien sincères au beau sexe pour la considération dont il a bien voulu m'honorer. Ce genre de sentiment distingué pour un vieillard, fait infiniment d'honneur aux citoyennes de cette ville. Je souhaiterais du meilleur de mon cœur que tous les jeunes gens actifs & sensibles pussent avoir occasion de se former à une si bonne & si agréable école ; lorsqu'ils deviennent capables de se concilier & de conserver la bienveillance des femmes, lorsque leur cœur s'affermi par la

tendresse fait jouir des charmes d'une douce & vertueuse conversation ; ce commerce louable en lui-même élaborerait leur esprit , formerait leurs cœurs & naturaliserait en eux d'excellentes qualités. Bienheureux l'homme qui tombe en de si bonnes mains ! Depuis que je connais Prague , je pourrais bien y choisir ma société ; mais ma destinée m'oblige à m'éloigner , malgré moi d'une ville où la conversation des hommes aurait peut-être servi de baume à mes vieilles blessures , où j'aurais pu terminer doucement ma carrière , & où l'expérience de quelques respectables vieillards qui semblaient avoir perdu jusqu'au souvenir des plaisirs sensuels , & me faisait espérer que je trouverais encore les avantages d'une vie douce , tranquille & philosophique.

Voilà ce que me dictent ma reconnaissance & ma véracité. J'ai trouvé aussi dans cette ville des hommes d'état , des patriotes & des savans , tels que je n'aurais pas cru qu'il en eût existé dans Prague. Je les ai vus , je les respecte , & je souhaite au monastère le bonheur de trouver dans ses états autant d'âmes privilégiées , comme aussi de s'en conserver , récompenser & établir de pareils citoyens.

Après avoir embrassé mon fils , jeune homme d'une belle espérance , & qui sert avec distinction en qualité de lieutenant dans le second régiment des carabiniers , je partis pour Berlin. Il ne vit pas sans émotion partir son vieux père , & avec lui ses deux frères qui étaient destinés à servir en Prusse.

Cette séparation lui fut très-sensible. Je lui rappelai son devoir envers la puissance qu'il servait : je lui remis sous les yeux ma triste destinée , celle de son grand-oncle paternel en Autriche , & celle des possesseurs de nos biens légitimes en Hongrie. Il recula , en frissonnant d'horreur , un regard touchant de son père émut son âme. Ses yeux se remplirent de larmes. Son sang adolescent fermenta , bouillonna dans ses veines : « Mon père , me dit-il en sanglotant , je serai connaître dans toutes les circonstances de ma vie que je suis digne du honneur que je porte : malheur à celui qui vous offensera , il me le payerait de sa tête ». O scène vraiment attendrissante ! quel doux plaisir & quelle satisfaction pour un père tendre d'embrasser un ami dans son fils ! Ses frères attendris pleurèrent aussi , & je mêlai mes larmes aux leurs. Je saisis cette occasion

pour leur rappeler des principes fondamentaux qui , j'en suis sûr , serviront dans tous les temps de règle à leurs actions.... Je leur rappelai leur devoir sacré , lorsqu'après ma mort ils liront ces mémoires. Les monarques qu'ils serviront peuvent être sûrs de leur fidélité , de leur zèle & de leurs talens. Une noble ambition les anime & les aiguillonne , par cette raison aucun d'eux ne se rendra jamais coupable de malversation. Puissent , ces chers enfans , remplir sur cet objet mes vœux & mes vœux pour leur bonheur !

Dans la roite de Dresde , pendant la nuit , ma voiture fut si rudement versée sur une montagne dans le Peterwald , que le clou du timon s'arracha , & que les roues surmontèrent la voiture. Je ne fais , en vérité , comment je ne me cassai point le col.... je n'aurais plus revu Berlin.... Mon fils fut blessé au bras. Cet accident fut la cause que je ne pus le présenter au roi qu'un mois après notre arrivée.

Lorsque je fus arrivé à Berlin , le comte de Hertzberg , un grand & très-réputé ministre d'état , dont j'avais gagné l'estime à Aix-la-Chapelle , où j'avais fait sa connaissance , me fit l'accueil

l'accueil le plus flatteur & le plus distingué. Qui connaîtra, comme moi, cet homme respectable, abstraction faite de son titre & de son mérite personnel, ne pourra que féliciter l'état qui l'aît l'estimer & l'employer. Son habileté dans les affaires, son érudition, tant scholastique que patriotique ; la connaissance qu'il a acquise des langues, & sur-tout des sciences de tous les genres, sont vraiment dignes d'admiration. Il parle avec l'éloquence la plus épurée ; il écrit d'un style qui semble n'être propre qu'à lui. Son caractère est véritablement *noble*, & son cœur, échauffé par les sentimens les plus élevés, est plein d'un zèle toujours actif pour la patrie. Son amour pour le souverain n'est point fondé sur de vains préjugés. Il fait encore se faire distinguer par son assiduité infatigable dans le travail, par ~~sa fermeté mâle &~~ par son amabilité dans la conversation familière. Ses discours, dans les séances de la fameuse académie des sciences de Berlin, portent le triple caractère de la clarté, de l'instruction & de la simplicité. Parle-t-il aux paysans, c'est avec un air affable. Secourt-il les pauvres nécessiteux, c'est de même avec une bonté consolante ; par-tout il fait se concilier les cœurs & les esprits.

L'ennemi même de sa patrie peut absolument compter sur sa parole. Il n'envisage point d'autre but que celui de la durée de la puissance Prussienne ; mais il est incapable de mettre en usage la politique de Machiavel. Cet habile ministre a l'art d'éluder les ruses de ses adversaires ; de recevoir les gens hautains avec une fierté qui leur en impose, & de conjurer avec prudence l'orage qui gronde & qui menace. Les différens & pénibles devoirs que son poste lui donne à remplir, ne le sont que par lui-même. Ce n'est point par des repas splendides, ni par des équipages magnifiques, qu'il cherche à montrer qu'il est vraiment grand. Il enrichit l'Etat autant qu'il le peut, & se résout sans peine à vivre comme un pauvre concitoyen, pourvu qu'il voie tout le monde heureux autour de lui. (1)

(1) Ces vérités sorties de la plume d'un vieillard affligé, ne sauraient éprouver de contradiction valable. Elles ne sauraient être détruites par les indécentes déclamations de l'écrivain prévenu, partial & méchant, qui a publié la correspondance secrète de M. le comte de M...; la gloire d'un Hertzberg est au-dessus de l'envie.

Si de ministre a mérité quelques reproches dans l'affaire de la Hollande, s'il est vrai qu'il aurait pu mieux faire, c'est ce que personne ne peut assurer sans avoir connu le point

Briez, sa maison de campagne, près de Berlin, n'est certainement pas le second Chanteloup, mais elle peut offrir un modèle aux patriotes, curieux de se former des habitudes d'une sage économie. C'est dans cette retraite que, tous les mercredis, il va se délasser de ses grandes & nombreuses occupations. Ses services, tout importants qu'ils sont, ne coûtent cependant pas annuellement plus de 5000 écus au roi, parce qu'il vit en homme sage, & pourtant selon son rang. L'honneur & la bienfaisance exigent-ils qu'il se montre avec éclat ? Pour faire cet appareil, il va puiser alors dans sa caisse, & non dans le trésor général, comme le pratiquent bien des ministres qui ne lui ressemblent en rien. Renfermé dans toute l'austérité qu'exige un travail considérable, il vit sans exciter l'envie, & mourra sans être riche, mais digne au moins d'être généralement regretté.

de vue sur lequel il a tracé son plan, sans savoir comment il a reçu l'ordre de le tracer. Le temps seul peut donner, là-dessus, des éclaircissements. En attendant, les bons esprits ne feront aucune attention aux diatribes de la ténébreuse correspondance de M. le comte de M.... ; ils s'en tiendront à l'opinion que mérite un si grand ministre & un si bon citoyen.

Voilà l'homme célèbre dans l'Histoire de Prusse , que je peins ici sans nulle flatterie ; voilà l'homme qui mérita si bien d'être employé sous le règne du grand Frédéric , celui qui contribua tant à sa grandeur , & qui fut ménager avec tant d'habileté toutes les influences utiles dans les cours de l'Europe. Voilà celui qui a tant fixé l'attention du monde pensant , qui , seul , a joui de l'honneur d'être témoin des dernières actions de son roi mourant , qui a obtenu de ce même souverain , pendant sa vie , toutes les graces , toutes les faveurs , mais jamais le moindre présent. Voilà l'homme , en un mot , avec lequel j'ai eu le bonheur de converser journellement pendant deux mois à Aix-la-Chapelle & à Spa , dont le souvenir me sera toujours sacré , & que mon attachement respectueux suivra jusqu'au tombeau. Puisse-t-il , dans sa patrie , recevoir les justes récompenses qui lui sont dues ! Que l'envie n'ose jamais ternir ses vertus ni ses talens , & qu'elle respecte ses cheveux blancs. Lorsqu'il jugera à propos de vivre enfin pour lui-même , & de se décharger glorieusement de son fardeau , je doute qu'il trouve aisément un successeur fait pour le remplacer.

J'ai reçu dans sa maison toutes les politesses que je pouvais désirer ; j'y ai mangé avec les hommes les plus savans de l'académie. J'ai appris chez lui à connaître tous ceux qui , dans les Etats de Prusse , cultivent utilement & honorablement les sciences , & j'avoue que mon amour-propre a été flatté de voir qu'ils voulaient bien me trouver digne de leur amitié.

Quelques jours après mon arrivée , j'eus l'honneur d'être présenté au roi par le prince Sacken , grand maître de la chambre. Il n'est point d'usage à Berlin qu'un étranger soit présenté par le ministre de la cour. J'y parus avec l'uniforme impérial , & comme vassal de la Prusse. Le souverain me reçut avec bonté ; tous les yeux se dirigeaient sur moi ; tout le monde , sans exception , me présenta la main , me félicita sur mon retour dans ma patrie , & cette scène fut aussi touchante pour moi , qu'étonnante pour les ministres étrangers qui se demandaient , avec curiosité , quel était l'officier Autrichien que l'on recevait à Berlin avec tant d'amitié , avec de si vives démonstrations de joie. Le monarque lui-même laissait éclater la plus vive satisfaction à l'aspect des témoignages d'intérêt dont il me voyait envi-

ronné ; il daignait sourire aux complimens , aux éloges que l'on m'adressait.

J'ai parlé plus haut de ce que me dit , dans cette occasion , le général de Prittwitz , qui , étant encore lieutenant , m'avait escorté en 1754 , de Dantzick à Magdebourg ; ainsi , il n'est pas nécessaire que je le répète ici.

Mes lecteurs n'ont pas oublié , sans doute ; que , dans le premier volume de mon Histoire , j'ai raconté qu'un lieutenant (1) qui m'accompagnait semblait m'offrir les moyens de trouver mon salut dans la fuite. Lorsque j'écrivis cette anecdote , j'ignorais que l'honnête homme qui prenait tant d'intérêt à ma destinée , fût M. de Prittwitz , devenu général depuis cet événement. Ceux qui ignorent que , si j'avais voulu tromper les personnes qui se confiaient en ma probité , j'aurais pu me sauver de ma prison , auront de la peine à s'assurer que ma conduite , dans la circonstance dont je viens de parler , provint uniquement de

(2) Voyez le premier volume , page 344. J'étais , comme je l'ai dit , maître absolu de fuir & je ne l'ai point fait.

ma générosité. A Glatz, quoique prisonnier d'Etat, j'allais à la chasse ; un ami prenait ma place dans mon lit, & je revenais à l'heure précise me remettre en prison. Mes procédés, dans des occasions à-peu-près semblables, ont été universellement connus à Magdebourg. Jamais je n'ai pu consentir à faire dépendre mon bonheur de l'infortune d'autrui. Je ne fais pourtant pas si, dans ma conduite lors de mon transport de Dantick, la grandeur d'âme a été pour quelque chose. La confiance qu'on me témoignait, les égards dont on m'environnait, tout m'inspirait de la tranquillité ; & ma conscience ne me faisait point soupçonner que je dusse être chargé de fers dans les cachots de Magdebourg. Il était écrit au livre des destinées que j'endurerais toutes les horreurs du martyre, pendant dix ans de captivité. Je l'ignorais : si je l'avais su, il eût été possible que je prisse la fuite, & alors le lieutenant de Pittwitz eût été perdu sans ressource.

Dans toutes les occasions hasardeuses où je me suis trouvé, j'ai donné, sans contredit, les preuves de la plus prompte & de la plus ferme résolution ; j'ai même, dans les périls les plus

graves, porté l'audace jusqu'à la témérité. Dans ce voyage seulement, je suis resté comme dans un assoupissement léthargique, & je me suis laissé traîner sous le couteau comme une brebis stupide. C'est ainsi que le sort des hommes est soumis à un ascendant irrésistible; la trame en est incompréhensible, personne n'en peut rompre les fils. Pour l'homme qui ne veut point se perdre en de vains & subtils raisonnemens, c'est une énigme indéchiffrable. Pourquoi, dans l'événement le plus cruel de ma vie, suis-je resté indécis & froid ? Pourquoi, lorsque je pouvais choisir entre l'esclavage & la liberté, suis-je resté insensible, inactif ? Que les penseurs en scrutent les causes tant qu'il leur plaira ; ils se perdront comme moi dans cette obscurité.

Pourquoi un soldat, plein de bravoure, qui, dans mille occasions, a couru au-devant des dangers, reste-il quelquefois aussi irrésolu, aussi inquiet que la femme la plus timide ? Pourquoi le courage d'un homme, né avec une ame naturellement intrépide, est-il pourtant journalier ? Les différentes nourritures dont nous faisons notre substance, agissent différemment sur nos nerfs, en conséquence de la variété des sucs qui

les composent, ou plutôt le mécanisme de notre organisation gouverne nos volontés, selon que notre estomac a digéré ces sucs élaborés.

Voilà des causes physiques : mais par quelle impulsion tendons-nous sans cesse vers le but auquel nous sommes appelés ? Qu'une tête mieux organisée que la mienne en recherche la raison, sans avoir recours à l'ange gardien ou aux sectateurs du visionnaire Swédenborg.

Après avoir été présenté à la cour, je suivis le cérémonial accoutumé. Le prince Reuss, envoyé impérial, me présenta à tous les ministres, tant Prussiens qu'étrangers, & me conduisit dans toutes les maisons où l'on a coutume de faire des visites. Les princes royaux, leurs majestés les reines régnante & douairière, me reçurent avec tant de marques d'estime & de bonté, que j'en conserverai un éternel souvenir. Je reçus le même accueil dans tous les palais de la famille royale. Son altesse le prince Henri, frère du grand Frédéric, m'accorda une audience particulière, & s'entretint long-temps avec moi. Il eut la générosité de me laisser voir combien il était sensible à mes malheurs, & de m'assurer de sa protec-

tion pour l'avenir. Enfin, je fus invité au concert particulier & au souper de la cour.

Son altesse royale le prince Ferdinand eut aussi la bonté de me recevoir avec les mêmes égards. Il m'invita souvent à sa table & à son assemblée. Sa respectable épouse ne dédaigna point de s'intéresser au récit de mes infortunes.

La maison de ce prince est véritablement une école d'éducation pour de jeunes nobles, & la patrie peut en espérer les plus grands avantages. Ses enfans sont destinés d'avance à l'état militaire, & déjà leur corps est endurci & préparé aux fatigues qui sont ordinairement le partage du soldat. On les occupe à l'équitation, on les ferme à la natation, on les expose à toutes les intempéries des saisons : aussi, croissent-ils comme les cèdres du Mont-Liban : aussi, leur ame tend-elle sans cesse à s'élever.

Jamais le poison de la flatterie n'a distillé de ma plume; je dois pourtant honorer la mère clairvoyante qui ne veut point élever d'insolens paresseux, mais des princes utiles à l'Etat. C'est la femme éclairée qui peut seule mettre d'accord

les prérogatives de l'altesse, & les devoirs de l'honnête homme.

J'ai l'honneur de connaître particulièrement ces princes ; je connais de même les personnes qu'on a choisies pour cultiver leurs talens , pour former leur cœur , pour développer leur mérite personnel ; & je puis assurer que ce choix fait honneur à celle qui a su le faire.

Combien cette éducation est différente de celle que j'ai vu donner dans d'autres cours ! Je sentais , malgré moi , un mouvement de pitié , en m'apercevant qu'on ne cherchait à y former que des imbécilles ou des despotes.

Le sage frémit d'indignation , quand il voit élever des princes dans des principes qui ne peuvent que déshonorer la nature humaine ; quand il est obligé de se convaincre que ceux qui sont destinés à commander aux hommes , ne seraient pas même dignes de les servir. Combien j'en ai vu de ces ames viles , qui , au spectacle de leurs dignités & de leurs titres , s'enorgueillissaient avec autant de joie que si elles eussent été en réalité ce qu'elles étaient en apparence !

Heureux le royaume où les princes ont appris à connaître que le bien de l'état n'est point leur propriété , qu'ils ne sont supérieurs au peuple , que pour le rendre heureux ! Le joug du pouvoir arbitraire s'appesentirait-il encore sur nous comme sur des esclaves , si nos mères ne nous avaient pas fait sucer un lait corrompu par les habitudes de l'esclavage. Si la raison des sages avait pu porter la lumière dans les âmes d'un peuple façonné à ramper ? Mais le tems amène tout ; en attendant , il est reconnu pour incontestable qu'un souverain qui se fait aimer de ses sujets , les rend plus heureux , fait plus pour son propre bonheur que le tyran impérieux qui ne veut qu'inspirer l'épouvante.

J'ai éprouvé à Berlin les plus douces joissances. Lorsque j'entrai à la cour , je trouvai , aux portes , des troupes de bourgeois qui s'y étaient rassemblés. Quand on leur eut dit : « Voilà Trenck » , tous se mirent à crier : « Qu'il soit le bien-venu dans la patrie ». Plusieurs me tendirent les mains , & leurs yeux humides de larmes , me prouvaient en même tems leur joie & leur attendrissement. Combien j'ai rencontré de scènes de ce genre dans toutes les maisons de Berlin !

Ce n'est pas ainſi qu'on reçoit un criminel ; auquel on a fait grace : ce n'eſt qu'à l'homme juſte que l'on fait un tel accueil ; & cette flatueuſe récompene , je l'ai reçue dans tous les états de la Pruſſe. O peuple ! peuple toujours ſéduit & entraîné par les apparences , toujours en proie aux préjugés & à la prévention , que la gloire que tu donnes eſt vaine , & que ta faiblesſe eſt honteuſe ! Grand , lorsque le prince qui te gouverne , eſt juſte & bienſaiſant ; barbare , lorsqu'il eſt cruel ; c'eſt toujours la voix du maître , qui dicte tes jugemens ! Je ſuis peut-être l'exemple le plus frappant de cette vérité. A Magdebourg , je portais des chaînes peſantes qui étaient ſcellées dans les murailles , j'y ai langui pendant dix années , j'y ai ſouffert la miſère , la faim , la nudité , la ſoiſ , le mépris , tous les maux enfin ; pourquoi ? parce qu'un ſouverain trompé me croyait criminel. Quand , par la ſuite , ce roi , ſage pourtant , eut reconnu ſon erreur , il ne put ſ'acoutumer avec l'idée qu'il ſerait poſſible qu'on lui reprochât de m'avoir jugé avec trop de précipitation , & ſon cœur ſ'eſt endurci juſqu'à la cruauté. Il était preſque généralement connu que je ſouffrais quoiqu'innocent , que je n'étais coupable d'aucun crime ; chacun ſ'écritait pourtant ;

Tolle, tolle, par la seule raison que Frédéric qui s'obstinait à me présenter sous les couleurs d'un rebelle, avait prononcé ma condamnation. Mes parens même rougissaient de porter mon nom. On fit à ma sœur un procès criminel pour avoir voulu me donner des secours. Personne n'osait avouer tout haut qu'il fût mon ami, que je fusse digne d'inspirer quelque intérêt, bien moins encore que le roi se fût trompé. En un mot j'étais l'homme le plus méprisé, le plus oublié de la Prusse entière. Si j'étais mort dans mon cachot, on aurait tracé sur ma tombe cette épitaphe avilissante :

*Ci-gît,
qui fut indigne de sa noblesse,
le traître & méchant Trenck.*

Le roi Frédéric meurt, la scène change. Un nouveau roi monte sur le trône, & j'arrive à Berlin comme un autre personnage. Quand je me remontre au jour, l'histoire de ma vie paraît avec moi. Les témoins oculaires de mes calamités existent encore, ils rendent ouvertement hommage à la vérité; on me reçoit avec bienveillance; & ce qui avait motivé le mépris général, devient tout-à-coup la source de l'estime & de l'admiration publiques.

Les grands du royaume qui, sous le règne de Frédéric, m'ont cru, pendant trente ans, indigne du moindre de leurs regards, qui ne pouvaient pas se persuader que je méritasse même le sentiment de la pitié, me font l'accueil le plus flatteur, m'embrassent, me félicitent publiquement, parce que Frédéric-Guillaume a été juste avec moi, parce que Frédéric, en descendant au séjour des morts, a perdu tout son pouvoir.

Je me suis pourtant que le même homme que j'étais il y a quarante ans. Est-ce par ses actions, qu'on fixe la valeur de l'homme? est-ce d'après sa vertu qu'on détermine la destinée du juste? Non certainement, sur-tout dans les pays où le pouvoir personnel peut agir dans toute sa vigueur.

Il n'est pas douteux que Frédéric n'ait été le plus prudent, le plus clairvoyant des princes qui ont voulu régner despotiquement en Europe; mais quand il rencontrait de la résistance, lorsqu'il cherchait à prouver qu'il était impossible à son intelligence de tomber dans l'erreur, il était aussi le prince le plus entier, le plus inflexible. Il avait la faiblesse de vouloir passer pour

infaillible ; mais cette faiblesse peut prendre le caractère du vice auprès de celui qui a eu le malheur d'être choisi pour servir d'exemple à ses concitoyens, & pour affermir ainsi les projets du despotisme.

Chez les souverains, la défiance de soi-même & des autres est une vertu capitale ; elle est essentielle à ceux qui voudraient de se voir trompés aussi grossièrement que les hommes ignorans & crédules. Mais combien la calomnie ne trouve-t-elle pas de chemins ouverts pour se glisser dans le cœur d'un prince qui s'est fait une habitude du soupçon, & quels ravages n'y produit-elle pas ?

J'avais assez de forces, tant morales que physiques, pour lutter contre mes maux. J'ai pu vivre assez long-tems pour attendre la mort d'un ennemi couronné, à la puissance duquel je ne pouvais opposer que ma fermeté & ma confiance. Mais combien de victimes infortunées ont gémi dans le malheur & dans l'opprobre, sans pouvoir parler ni écrire comme moi ! Combien d'innocens ont succombé, en laissant après eux des orphelins dans les larmes, parce que la

mort

mort de leurs pères a fermé toute voie à leur justification , parce qu'on a fait leurs procès sans forme légale , que l'autorité seule a prononcé , & qu'on a négligé pour eux les loix de la justice , tandis que les souverains devraient les écouter en faveur de tout accusé , de tout criminel même.

Qu'il est affreux le mot d'ordre pour le malheureux dont on refuse d'entendre la plainte ! Comme il frappe horriblement son oreille , comme il déchire son ame ! Qu'en Russie on emploie les mots *Ukase* , ou ceux de très-gracieuse résolution de la cour qui annonce le ton intéressant d'une mère bienfaisante ; toujours est-il vrai que ces formules , dans une monarchie guerrière , présentent l'ordre irrésistible du pouvoir absolu.

Malédiction sur les flatteurs de cour qui veulent persuader à leur idole que son infaillibilité n'a point de bornes , qui lui apprennent à se jouer des loix , à les faire plier sous sa volonté ; qui lui font entendre que rien dans son royaume ne doit lui résister ; que ses états lui appartiennent par un droit patrimonial ; que le sujet

enfin doit regarder la justice comme une grace qu'on lui accorde, & qu'il faut ramper pour l'obtenir.

Les prières que les honnêtes gens adressent à Dieu ne devraient avoir d'autre but que de lui demander, pour le bonheur public, la régénération des droits de l'humanité. Nous devrions généralement réunir nos efforts, sinon pour anéantir le pouvoir absolu, au moins pour prouver à ceux mêmes qui nous gouvernent, combien il est méprisable & dangereux. Lorsqu'un prince bienfaisant renonce solennellement à tout acte de despotisme, nos prêtres devraient offrir, sur les autels, des sacrifices sacrés, en action de grâces immortelles. Malheur au souverain qui est tourmenté par la fureur de conquérir ! Malheur à l'état, où un Don Quichotte veut attaquer des géants, & lutter contre des moulins-à-vent ! Malheur au peuple qui est contraint à répandre son sang pour des forfanteries extravagantes, où que l'on fait servir à rendre d'autres peuples plus malheureux ! Anathème enfin au monarque qui veut être redouté par des esclaves, qui aime mieux punir que de récompenser, ou qui ne fait usage de son pouvoir que pour satisfaire ses ca-

prices & les passions qui le tourmentent. La fureur de régner & la soif du sang ont toujours été sœurs.

Il n'existe pas aujourd'hui un seul coin dans l'Europe où les portraits de Louis XIV, de Frédéric, du Czar Pierre, ne soient placés pour exciter l'émulation. Hélas ! on ne les imite que trop. Les lettres-de-cachet en France, l'ordre en Prusse, le fouet en Russie, & le *tel est notre bon plaisir* de plusieurs états européens sont les interprètes universels des loix écrites. Les juges qui prononcent sur nos actions & sur nos fortunes, sont comme à la danse des ours ; ils aiment mieux frapper à coups redoublés sur la tourbe des Plébéiens, que d'attendre que le bâton vienne s'appuyer sur leurs épaules.

Point de raisonnemens ! c'est ainsi qu'un caporal arrête court la curiosité du plus valeureux grenadier. Point de raisonnemens ; voilà comme s'expliquent les rapporteurs des tribunaux, lorsqu'une décision de la cour a fixé leur jugement. Point de raisonnemens indiscrets, Trenck ! Voilà sans doute ce que me dit tout bas chaque lecteur éclairé qui voit où je pourrais aller. Brûle-ta plume ; plutôt que de te faire brûler toi-même ; & n'attends pas qu'un arrêt émané de l'inquisition de l'état t'immole comme un martyr de la vérité.

Je suivrai fidèlement ce conseil , il est sage. Qu'un autre risque , s'il le veut , de se brûler les doigts ; mais , s'il veut m'en croire , qu'il ne laisse imprimer ses écrits qu'au moment où il ne pourra plus rien en lire ni en attendre.

Je ne fais par quelle fatalité il se glisse toujours au bout de ma plume des réflexions étrangères qui interrompent le cours de mes récits. Le souvenir du passé ne me laisse point tranquille , il gonfle mes veines en faisant bouillonner mon sang. Alors mon ame ressent la douleur des vieilles plaies dont elle est couverte , parce qu'elles ne peuvent jamais se guérir ni se cicatrifier. En homme prudent , & qui a bien acquis le droit de goûter le repos , je devrais peut-être effacer ces lignes ; mais l'amour-propre & le desir du bien agitent mon ame , & je ne puis ni m'arrêter ni me repentir , lorsque le soin de ma défense naturelle se réunit aux vœux de mettre en lumière des vérités qui peuvent être utiles à mes concitoyens. J'ai l'ambition d'être un auteur original , mais je devrais aussi consulter un ami de sang-froid , capable de modérer l'ardeur de mon indomptable plume : je ne le fais pas , & j'ai tort. Je ne conserve jamais de copie de ce que je fais imprimer.

Il me manque du temps & de l'ordre ; ainsi , ce n'est pas sans raison que mes écrits méritent d'être blâmés : tant par les peseurs de diphtongues que par mes amis qui voudraient me voir remplacer par la réflexion & par la prudence , les écarts de mon imagination & la fougue de mon style.

Ma position continue donc toujours d'être critique & délicate , & il est vraisemblable qu'elle le sera jusqu'à la mort. J'inspire de la méfiance , parce qu'on ne connaît ni mon véritable caractère , ni ce que j'ai de valeur réelle , parce qu'on donne à la droiture de mes intentions une interprétation odieuse. D'après cela , on ne doit pas être surpris que les hommes les plus justes & les plus éclairés ne m'accordent ni protection ni récompense.

Une sentence du pouvoir arbitraire m'a enlevé les biens les plus légitimes. Pendant trente-huit années de service , je me suis montré aussi zélé que fidèle : on ne m'a rien voulu rendre , on ne m'a pas même accordé la moindre grâce , la moindre distinction personnelle. J'ai raisonné sur ces injustices , j'ai fait éclater mes plaintes & mes cris ; ce n'était pas le moyen de faire remettre en vigueur les droits dont on m'avait privé. Il est donc tout simple que l'on se méfie de moi , puisqu'on

m'a donné des raisons pour être mécontent. D'ailleurs, on n'a point vu, sans-humeur, le pas que j'ai fait pour me montrer à l'Europe tel que je suis en réalité. Il n'est pas difficile non plus d'appercevoir pourquoi l'empereur Joseph, qui a connu tous les vœux de mon cœur, n'a cependant rien fait pour altérer dans ma mémoire le souvenir de mes pertes & de mes infortunes.

1°. Je suis vieux, réputé invalide, & placé au rang de ces fruits fanés dont il ne reste que la peau. Sur ce point, la conjecture est fautive. Je sens encore en moi-même un feu, une force de nerfs qui pourrait ou circuler dans le corps de l'état ou devenir le ressort de ses opérations, s'il ne faut, comme je le pense, que les forces du cœur & de la raison pour mettre cette grande machine en mouvement.

2°. On m'a fait une offense si injurieuse & si cruelle qu'il est devenu impossible de m'en donner une satisfaction qui lui soit égale. On croit, & l'on a tort, que je ne m'en contenterais point si elle n'était pas entière. Hélas ! je suis convaincu depuis bien long-temps que jamais je ne puis obtenir le tout.

3°. Il est dans la politique des états d'opprimer celui qu'on a outragé, sur-tout quand il a montré assez de talens pour inspirer de certaines craintes.

4°. Ceux qui gardent les avenues des cours en écartent volontiers ceux qui ont découvert le jeu de leurs intrigues, & qui pourraient faire avorter leurs projets cachés, en les dévoilant au public.

5°. Tous les référendaires, tous les fermiers de la justice, tous les directeurs des ames, tous les flatteurs à gages me connaissent pour ce que je suis : ils ont, par conséquent, le plus grand intérêt à multiplier leurs efforts pour éloigner ma candeur dangereuse d'un prince méfiant, dont je pourrais ouvrir les yeux, en attirant sa colère sur des monstres indignes de respirer au sein de la société. C'est justement parce que la source de mes persécutions m'est connue, qu'il me reste peu d'espoir. Je ne ressemble pas à ces animaux umides qui, n'ayant jamais outre-passé les bornes des champs où ils ont pris naissance, retournent sans cesse, par un instinct aveugle, aux mêmes lieux où ils ont été chassés.

6°. La dernière de la principale raison pour

laquelle il me sera difficile de rien obtenir, est, sans contredit, la suivante. Je ne cherche ni ne demande rien : depuis que j'ai remarqué qu'on m'écoutait, qu'on me traitait avec indifférence, j'ai préféré à tout autre avantage le bonheur de vivre indépendant : je m'efforcerai de le conserver, parce qu'en restant dans cette position, jamais je ne ferai enchaîné par aucun devoir, jamais je ne ferai redevable d'aucun remerciement.

Le voyage que j'ai fait à Berlin a donné encore à tous les imposteurs qui continuent de s'acharner contre moi l'occasion de me rendre suspect. Je ris bien sincèrement des peines superflues qu'ils veulent prendre. Ma manière de me présenter dans la capitale de la Prusse, avec l'uniforme impérial, a rendu les gens, que mon voyage allar-mait, exactement aussi honteux que les émissaires qui, au mois de novembre dernier, lorsque j'étais en Hongrie, écrivirent à quelques grands du royaume, qu'il seroit prudent de faire observer les démarches de Trenk pendant son séjour chez les Hongrois. Lâches imbécilles ! hypocrites ennemis de ma vertu ! vous ne ferez jamais plier un cheveu sur ma tête. Ce n'est pas à des êtres tels que vous qu'il convient de vouloir diminuer, encore moins

de ternir la réputation d'un homme qui a su la conserver intacte jusqu'à sa soixantième année. Je marche en avant comme l'éléphant au milieu des fauterelles. Jamais je ne fouillerai mes cheveux blancs par les reproches que j'aurais à me faire, si j'avais senti mon ame chanceler, pencher vers la trahison ou vers la vengeance. Jusqu'à la mort, je resterai ce que je suis, un bon citoyen du monde. Aucun mogol, aucun sophi, aucun sultan, aucun souverain de l'univers, ne pourra me décider à marcher sous ses drapeaux. Mon expérience & mes études, dans un art difficile & nécessaire, m'ont fait pénétrer les secrets de l'état, je ne les révélerai à personne; jamais le soin de ma vengeance personnelle ne me fera faire un usage odieux des observations que j'ai faites sur notre corps politique. Non, jamais je n'ai été ni voulu être un sujet stipendié, jamais je n'ai pesé les devoirs de ma probité au poids des récompenses. Je me montre dans les cours de Vienne & de Berlin avec les honneurs qui sont dus à un martyr de la patrie, & je lève la tête pour me montrer à visage découvert, tandis que d'autres sont obligés de cacher, sous un masque, leur effroyable difformité. Mais si j'ai invinciblement démontré que j'ai mérité également de

l'estime & des récompenses de la part de l'Autriche & de la Prusse, je renonce, malgré cela, à jamais être le partisan, le serviteur ni de l'une ni de l'autre. J'ai obtenu l'estime, j'attends encore les récompenses, & je ne fais pas pourquoi; car, en supposant que je les obtienne, je doute qu'elles me conduisent jamais à la tranquillité que je desire. J'ai abattu mes voiles; les tempêtes n'agiteront plus ma barque sur l'immense océan de la vie, & je cherche actuellement le port dans lequel mon bâtiment fatigué doit rester à l'ancre jusqu'à sa destruction totale.

Je fais donc ici le serment public de ne m'immiscer jamais dans aucunes querelles sur cette terre. Il m'est indifférent que le boiteux reste ou ne reste pas éternellement boiteux. Je n'ambitionne aucuns titres, aucun emploi dans les cours. Je ne veux inspirer à aucun prince, ni l'habitude de la méfiance, ni celle de la prudence. Je ne veux me montrer ni dans les cabinets, ni dans les antichambres. Je ne commanderai sur aucune place de parade, mais je ne serai pas non plus le très-humble subordonné d'aucun feld-maréchal. J'ai choisi un coin de terre pour ma retraite, j'y veux rester, incommode; j'y veux

être spectateur tranquille des scènes de ce monde qui m'a vu au rang des Garrick & des Schröder, lorsque j'avais un rôle à y jouer. Personne ne viendra m'en déloger ; lorsque j'aurai vu s'écouler toutes mes forces, quand un repos trop chèrement acheté me retiendra dans un fauteuil. Je ne louerai, ni ne blâmerai rien par intérêt personnel ; mais je remercierai avec autant de sincérité que de simplicité ceux qui auront contribué à me donner la paix, qui auront bien voulu, à Vienne ou à Berlin, solliciter en ma faveur le prix de mes fidèles & longs travaux, ou m'obtenir des indemnités pour les pertes immenses que j'ai faites. Je composerai des poèmes en l'honneur & gloire de ceux qui m'auront aidé à réaliser l'unique vœu que je forme aujourd'hui, & personne n'aura jamais à se plaindre ni à se repentir d'avoir rendu quelques services à Trenck.

Après avoir glorieusement conjuré les orages élevés sur ma tête, je parus à Berlin avec toute la considération qu'on doit à l'honneur & à la vertu. On y est à présent bien convaincu que je n'ai jamais été un ennemi de la patrie, que j'ai honoré à-la-fois ma famille & mes confrères. J'y ai paru en uniforme impérial, j'ai rempli

tous mes devoirs , & maintenant Trenck , natif de Prusse , est retourné en Autriche pour obéir à ceux qu'impose la paternité. Sans doute il a plus fait pour ce pays qu'on ne devait attendre d'un homme indignement outragé.

Trêve à d'autres réflexions , & reprenons mon récit. Quelques jours après que j'eus été présenté au roi , & que j'eus soupé chez la reine régnante , où l'on voulut bien m'accorder des distinctions peu communes , je sollicitai la faveur d'une audience particulière , & , le 12 février , je reçus la lettre suivante :

« On vient de me remettre votre lettre en » date du 9 de ce mois , en réponse à laquelle » je suis bien aise de vous dire que , si vous » voulez , demain après midi , vous rendre chez » moi à cinq heures , je pourrai avoir le plaisir de » vous entendre & de vous parler. En attendant , » je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne » garde ».

Berlin , le 12 février 1787.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

« *P. S.* Après avoir signé la présente , je réfléchis qu'il m'est plus commode de vous recevoir demain matin à neuf heures ; il vous plaira donc de vous rendre à l'heure marquée dans l'appartement, appelé la chambre de marbre ».

On se figure aisément avec quelle impatience j'attendis ce moment si désiré. Je trouvai ce second Titus seul , & j'eus avec lui un entretien qui dura plus d'une heure. Avec quelle grace , quelle bonté , quelle indulgence il sut me donner sur le passé tous les motifs de tranquillité ! Il avait été à Magdebourg témoin oculaire de tous mes tourmens , des entreprises multipliées que j'avais faites pour essayer de briser mes fers , & des témoins encore vivans lui avaient confirmé la vérité de ce qu'il n'avait appris que par moi. Je me souviendrai long - temps de cette heure délicieuse ! elle m'a paru bien courte. En me quittant , le roi me donna des signes évidens de faveur & d'estime. Je l'ai perdu de vue , mais mon cœur est resté auprès de lui dans la chambre de marbre. Où pourrait-il trouver une place plus honorable qu'auprès d'un prince que ses sentimens nobles & généreux rendent véritablement digne de commander à des hommes ? Tant

que je pourrai former un vœu , ce sera toujours pour la prospérité comme pour la gloire de ce respectable prince. Jamais des écrits infâmes tels que celui qui porte le titre de correspondance secrète , par M. le comte de M....., écrit digne d'un calomniateur & d'un lâche espion , ne pourront atténuer l'honneur que Frédéric-Guillaume a mérité par ses vertus. La justice que je lui rends ne saurait être suspecte : ceux qui me connaissent bien , savent que je suis incapable de la plus petite partialité , bien plus encore d'une vile complaisance pour aucun souverain du monde.

Depuis cette entrevue , j'ai parcouru la plus grande partie de ses états ; mais où tout le monde est-il content ? Plusieurs plaintes se faisaient entendre , soit contre d'anciennes oppressions , soit contre la dureté des temps , soit contre l'oubli des récompenses méritées. Par tout j'ai répondu : « Mes amis , à chaque lever du soleil , remer-
 » ciez Dieu , à genoux , de ce que vous êtes
 » sujets du roi de Prusse. J'ai acquis-peut-être
 » plus qu'aucun autre une connaissance sûre ;
 » une expérience étendue du monde & des
 » hommes , & je vous atteste sur mon honneur

» qu'aucun peuple de la terre n'est plus heureux
 » que vous. Nulle part la vie n'est plus douce
 » que dans ce pays. On a par-tout quelque cause
 » de sollicitude ; mais vous avez pour roi un
 » prince qui n'est ni despote , ni avare , ni
 » cruel. Il veut que le bonheur habite les de-
 » meures paisibles de ses peuples. Si quelque-
 » fois il se trompe , jamais son cœur n'a de
 » part au mal qui se commet ; je vous en donne
 » mon honneur pour caution , & chacun sait
 » que la flatterie m'est absolument étrangère ».
 Ce langage était celui de la franchise & de la
 conviction , le résultat de mes observations ; &
 ma plume que rien n'a jamais corrompu le
 rappelle ici , parce qu'il était celui de la vérité.

Comme toutes les cours de l'Europe fixent
 aujourd'hui leur attention sur celle de Berlin ,
 que par-tout on se demande si Frédéric-Guillaume
 saura conserver le grand édifice d'état qu'a élevé
 Frédéric , je ne dirai point ce que j'en pense :
 je rapporterai seulement ce que j'ai vu , ce que
 je puis écrire sans redouter qu'on m'accuse de
 mensonge ou d'exagération.

La Prusse ne manque certainement ni d'ar-

chitectes habiles , ni d'ouvriers intelligens & zélés , ni de savans dans les écoles. Tous les cœurs y sont échauffés par le plus ardent patriotisme. On connaît par quels ressorts , vraiment dignes d'admiration , le génie du grand Frédéric a fait mouvoir cette grande machine ; Guillaume saura lui conserver toute son étendue , toute son activité. On n'a pas à redouter que ce grand système puisse être troublé par la confusion des langues qui interrompit jadis la tour de Babel : ceux qui voudraient le détruire rencontreraient des difficultés presque insurmontables. Tout l'édifice est encore posé sur les mêmes fondemens , & les barres électriques sont encore par-tout à la même place pour conjurer les orages.

Hertzberg est encore l'ame du cabinet ; il pense , il écrit , il agit comme il faisait sous le dernier règne. Le roi veut qu'on rende à ses sujets la plus exacte justice , & il punit ceux qui le trompent avec beaucoup plus de sévérité , qu'on ne devait en attendre de son cœur naturellement facile & bon. Le trésor est plein ; l'armée est toujours la même. Si l'on peut s'en rapporter aux apparences ; les richesses , la population ,

pulation ; l'industrie ne peut que s'augmenter ; loin qu'on en doive craindre la diminution. Que des traités mûrement & sagement réfléchis avec les nations étrangères donnent de la vigueur au commerce ; que l'industrie soit encouragée par des récompenses ; que tout monopole soit banni ; qu'on maintienne les denrées à un prix raisonnable ; qu'on protège les fabriques ; que des impôts exorbitans ne privent pas l'ouvrier de la plus grande partie de son salaire ; que le travail & la vertu soient favorisés ; que la justice exacte prononce sur les peines méritées ; que par tout éclatent la douceur & la bonté ; que les consciences soient libres ; que tout étranger soit exempt de la milice ; que les promesses soient sacrées : après cela , qu'on ouvre toutes les frontières ; il n'y aura que les fripons & les méchans qui abandonneront le pays : des troupes de gens de bien quitteront les lieux où ils gémissent , recourront à leur patrie pour venir dans les états prussiens , parce que l'artisan honnête y sera certain de la récompense & de la tranquille jouissance du fruit de ses travaux.

Quant à Frédéric-Guillaume , voici son portrait. Sa taille est grande & belle ; son regard

est majestueux ; & quand il n'occuperait pas un trône , ses qualités personnelles le placeraient au rang des hommes les plus respectables. Il est affable sans affectation , aimable dans le commerce de la vie , grand lorsqu'il faut donner des preuves de sa dignité. Son cœur est susceptible d'éprouver les plus nobles sentimens ; son ton n'a point d'arrogance , sa voix est sonore , sa démarche ferme & assurée , & son ame est toujours portée à se faire un bonheur de celui dont il peut faire jouir les autres. Il est généreux sans prodigalité. Il sait qu'une économie constante & habituelle peut seule soutenir les forces de la Prusse. Il ne veut préjudicier à personne ; mais certainement il ne se laissera point entamer par quoi que ce soit , & les menaces ne produiront aucun effet contre ses résolutions. Son prédécesseur & son maître l'a reconnu , dans l'occasion , pour un soldat , pour un grand général. Il n'ignore pas que , dans un pays militaire , il est important que le roi soit l'ami du soldat.

J'ai vu , j'ai lu de mes propres yeux un cahier d'observations politiques que ce prince a écrit très-hâtivement pour donner des instructions à

son ministre , & j'affure mes lecteurs , sur l'honneur même , que j'ai été frappé de la force des idées , de l'énergie des expressions , & que je m'y suis convaincu que ce prince n'est point du tout étranger à cette science sublime. L'auteur de la *Correspondance secrète* le connaît mal , & il en a fait un portrait qui est loin de lui ressembler. Au reste , ce prince est homme ; ainsi que tous les rois ; il a son point de faiblesse ; mais sa faiblesse même fait honneur à son caractère. Si le bien de son peuple , si la tranquillité de ses états , si la gloire de sa couronne le conduisent sur le champ de bataille , il sera héros autant que Frédéric. Ceux qui le voient autrement , le jugent mal , & leur opinion sera contraindre par les événemens.

Le sage Frédéric qui protégeait les sciences , qui les cultivait lui-même , ne les a pourtant pas fait fleurir dans ses états. Avec lui l'Allemand aurait pu oublier sa langue maternelle , parce qu'il avait une prédilection marquée pour la littérature française. Toute la noblesse du Nord allait autrefois à Kœnigsberg pour y étudier , on n'y trouve aujourd'hui ni écoliers ni professeurs. Les maîtres , quand il y en a , sont des

gens qu'on estime peu & qu'on paie mal. Les élèves vont à Gottingen & à Leipfick. On peut croire que son fucceffeur, qui n'a pas l'ambition d'être, ni même de paffer pour un favant, prendra des écoles plus de foin que lui, afin qu'elles puiſſent lui former des écrivains habiles, & des juges éclairés ; d'autant plus que tous les nobles, fans exception, doivent ſervir dans l'armée, & qu'il en reſte peu qui puiſſent s'occuper des ſciences. Il ne ſuffira plus de porter une épée pour jouer un grand rôle dans le cabinet. Frédéric-Guillaume ne veut plus appaſantir un joug de fer ſur ſes ſujets, & il eſt avare de leur ſang ; il ne veut pas régner comme un ſultan ſur des eſclaves. La crainte, la fottife, la ſuperſtition ſont les armes des deſpotes. Il ne veut être qu'un roi & un bon roi ; ainſi, par imitation, comme par honneur, il cherchera à donner de la vigueur au patriotiſme. Pour y parvenir, il faut répandre des lumières. Le ſyſtème guerrier de Frédéric avoit fait tomber les académies pruffiennes ; bientôt elles commenceront à reſſeoir.

Je puis aſſurer encore que le nouveau roi eſt véritablement l'ami des hommes ; qu'il ne martyriſera perſonne ; qu'il n'entertera point

sous les voûtes des cachots ceux que la calomnie aura voulu lui rendre suspects ; que , sous son règne , le *Knut* ne fera point plier le dos prussien sous le fouet de la servitude. Il abhorre même dans la subordination militaire la peine cruelle & avilissante de la bastonnade. Ses officiers ne sont point , comme en Autriche , enchaînés en croix. La soumission servile & rampante est déjà supprimée , & , pour parvenir aux grades honorables , c'est la noblesse du cœur qui obtient la préférence. Celui qui oserait tromper un pareil prince mériterait d'être doublement puni. Fasse le ciel que son ame royale rencontre par-tout la paix , & puisse son peuple mériter toujours d'être gouverné par un pareil maître , en se montrant digne de ses bontés ! Qu'il vive & qu'il règne long-temps ! Que son choix , pour les places importantes de ses états , tombe toujours sur des hommes vertueux & éclairés ! Ce sont les vœux de mon cœur.

Voilà le portrait fidèle de Frédéric-Guillaume , d'un prince que je révère , non parce qu'il est sur le trône , mais parce que ses vertus le rendent digne d'être roi , & de coopérer au bonheur des hommes.

Après l'audience dont j'ai parlé , il me fit appeler encore une fois. Notre conversation fut longue ; il en fit seul presque tous les honneurs , & elle m'affermir dans l'idée que notre premier entretien m'avait donnée de son caractère. Aussi je crois , sans présomption , que je le connais sous tous les rapports. Je crois aussi que la réputation dont je jouis dans la littérature allemande , & ma franchise bien connue , pourront contre-balancer l'opinion de quelques écrivains superficiels , méchans & soudoyés , dans les portraits publics qu'ils en ont prétendu faire.

Le 11 Mars , j'eus une nouvelle audience particulière , dans laquelle je présentai mon fils que j'avais destiné à son service. Aussi-tôt il lui donna le grade d'officier dans le régiment des dragons de Posadowsky , comme je l'avais demandé. On sait combien il est peu ordinaire que , dans ce service , un jeune homme soit nommé officier avant d'avoir passé par le grade de portedrapeau. Mon fils a donc obtenu une grâce particulière , & , d'après la promesse de son souverain , il a lieu de compter sur un avancement rapide.

J'ai déjà joui du plaisir de le voir passer la revue à Welau , & d'entendre dire à ses chefs qu'ils attendaient beaucoup de son zèle. Ainsi j'ai présentement un fils au service de l'Autriche dans le second régiment des carabiniers , & un autre à celui de Prusse , dans le premier régiment de dragons. Sur ce point , voilà mes devoirs de père fidèlement remplis. Le temps fera voir dans lequel de ces deux pays le nom de Trenck aura été le plus considéré , ou lequel de mes fils aura su obtenir le premier une partie des récompenses qui m'étaient dues. Celui qui réussira le mieux , fera rejoint par l'autre. Quant au troisième , le grand-seigneur le prendra s'il le veut , pourvu qu'il cherche à savoir quels sont ses talens , quels services ils peuvent rendre , & s'il lui veut rendre la justice que je n'ai trouvée dans aucune cour de l'Europe (1). Au surplus ,

(1) Au moment où je fais à Paris cette traduction de mon histoire , j'ai la satisfaction de placer mon troisième fils au service glorieux de la France , dans le régiment d'Alsace , où , sous la protection de S. A. S. le prince Maximilien des Deux Ponts , il peut tout attendre , s'il sait s'en rendre digne. Cette satisfaction est d'autant plus vive que je n'aurais peut-être jamais eu d'occasion plus heureuse de prouver toute l'étendue de ma reconnaissance à une nation

mes enfans sont nés absolument libres , & ils ne sont les vassaux d'aucun monarque. La ville impériale d'Aix-la-Chapelle est leur patrie ; ainsi , leur volonté ne saurait éprouver de contrainte , & ils pourront accorder la préférence aux Etats qui , avec des ressources , pourront ou voudront leur donner de l'honneur.

Jamais en Autriche il ne m'est personnellement arrivé rien de bon. On m'y a pris tout ce qu'on a pu me prendre ; si on m'a laissé quelque chose , c'est qu'il était absolument impossible de me le ravir. Avant d'entrer au service de cet Etat , j'avais été capitaine , & , au bout de trente-six ans , on m'y appelle M. le major. Je ne pouvais pas être placé plus bas. Je ne m'en suis pas

aussi respectable que sensible , pour laquelle je n'ai rien fait , & qui me comble de ses égards.

Je souhaite qu'un jour ce rejetton du malheureux Trenck rende des services signalés à la France , & qu'il fasse tout ce que j'aurais voulu pouvoir exécuter moi-même. Je le lui recommande , comme de ne jamais perdre de vue mon histoire , quand je ne serai plus. Je l'engage encore à ne jamais oublier quels sont les principes d'un bon citoyen chez une nation qui fait apprécier les talens , les services & le mérite.

tenu à ce qui était rigoureusement de mon devoir : J'ai été pillé , vendu par un président impérial , trahi par un secrétaire d'ambassade , à la requi-
sition des ennemis que j'avais à Vienne. Récom-
pense , dédommagemens , estime , on m'a tout
refusé. J'ai vu sacrifier infructueusement ma jeu-
nesse : quel souverain pourrait réparer cette perte ?
Jusqu'ici on n'a fait pour mes enfans rien qui
doive me forcer à la reconnaissance. On a
audacieusement & impunément partagé mes
biens entre des gens qui n'y avaient d'autres
droits que ceux du vol & du brigandage. Tou-
jours je me suis vu contraint à combattre les
persécutions , les haines personnelles , les trom-
peurs , les détracteurs , les ruses monacales , les
impostures , les curateurs , les référendaires , les
avocats , les méchans accrédités. J'ai passé ainsi
ma vie au sein des périls & de l'inquiétude. Ai-je
mérité tous ces maux ? Non : je les ai dus à la
cupidité , à la rage des usurpateurs de mes biens.
Ce sont eux qui ont éloigné de moi la justice des
souverains , qui m'ont fait passer pour un invalide ,
qui ont rendu suspect le zèle qui m'animait pour
le service de l'Etat.

Je n'ai plus rien à perdre , ni même à risquer

pour des ingrats ; rien ne peut réveiller un zèle qu'on a forcé à s'enfoncer dans un sommeil léthargique , en s'obstinant à le méconnaître ou à le mépriser. Il suffit , à mon honneur public , que ce livre ait été censuré & imprimé , tant à Vienne qu'à Berlin , & que l'on connaisse par-tout les véritables causes de mes malheurs. L'Europe entière m'a donné la couronne qu'on m'a refusée où je l'avais méritée. Je desire que le souverain , qui a voulu me faire oublier le patriotisme qui animait tout mon cœur , rencontre dans ses Etats beaucoup de sujets comme Trenck , & que mes persécuteurs aient conservé une ame qui puisse leur faire éprouver l'infamie de la honte.

Il est remarquable , & très-singulier , que , pendant quarante-deux années que j'ai été absent de Berlin , il est mort un seul des huit officiers qui , en 1745 , servaient avec moi dans les gardes-du-corps. Le lieutenant-colonel , comte de Blumenthal , vit à Berlin. M. de Pannewitz est commandeur de l'ordre de Malthe. Tous deux m'ont reçu & embrassé avec les témoignages de l'attachement ; tous deux savent par quels moyens Jaschinsky est parvenu à me rendre malheureux. M. de Wagnitz est lieutenant-général à Cassel.

Celui-ci a vu & su tout ce qui m'était arrivé. Kalkreuter & Grothusen vivent dans leurs terres. Jaschinsky lui-même vit encore à Koenisberg, mais démasqué, méprisé, retenu dans un fauteuil comme un vieillard décrépît, en proie à la douleur, aux infirmités & aux remords. Avant d'être réduit à cet état, au lieu de recevoir la punition qu'il méritait, il a joui, pendant quarante ans, d'une pension de mille écus ; par conséquent, il a coûté quarante mille écus à l'Etat.

Voilà une des preuves de la bizarrerie des événemens & de l'inconstance de la fortune. Frédéric, en confisquant mon bien paternel, en a fait la propriété de la caisse des invalides ; il a banni un des meilleurs citoyens de la Prusse ; & il a nourri Jaschinsky, mon calomniateur.

Ce n'est donc pas comme un coupable, ainsi que je l'ai dit, qu'on m'a vu reparaitre à Berlin, ni comme un homme auquel on a fait grâce, mais comme un citoyen injustement opprimé, & dont l'innocence a éclaté aux yeux de toute l'Europe par la voie non équivoque d'une impression autorisée. Le prince régnant a mis le sceau à ma justification, par la manière gracieuse

& bienfaisante dont il m'a publiquement accueilli. Quand j'y rentrai, tous les yeux se tournaient sur moi, comme sur la victime des caprices de Frédéric, & mon inébranlable constance triompha sans paraître fastueusement au sein de ma patrie sur le char de l'ovation. On ne m'a point restitué mon bien ; mais je me trouve riche assez, puisque je jouis de cette satisfaction intérieure que donne la conscience quand elle est sans reproche.

Je laisse au temps & à la noblesse des sentimens d'un monarque éclairé, le soin de pourvoir à ce qui me peut manquer encore. Son cœur est généreux, & j'ai trop de raisons d'être fier pour mendier avec ceux qui éprouvent tous les besoins. Frédéric qui a été mon tyran & mon ennemi est descendu dans le tombeau, il ne peut plus rien me rendre de tout ce qu'il m'a pris. Si j'étais capable de me venger des morts, je pourrais imprimer sur sa vie une tache ineffaçable. On n'ignore point que, malgré sa sagesse, ce roi se laissait quelquefois entraîner par le torrent de ses passions, & qu'alors il pouvait être trompé par les apparences. Quand il était entraîné par l'instinct de l'orgueil qui lui était naturel, ou dominé par le desir de paroître hors d'état de se jamais tromper,

Il ne croyait pas que le droit d'un seul homme pût valoir de longues, de scrupuleuses informations. Il est certain que, pour ce qui me regarde, il a dû se convaincre qu'il était tombé dans une erreur bien grande. Il me rendait justice dans le fond de son ame ; probablement même il regretait que les choses eussent été portées si loin, que ce qu'il appelait son honneur ne lui permit pas de revenir sur ses premières résolutions ; principes bien dangereux dans un souverain. Frédéric, dont la haine était irréconciliable lorsqu'on avait blessé sa vanité, gît impuissamment dans le cercueil. Tout redoutable qu'il a été, il n'a jamais eu le pouvoir d'empêcher ma défense naturelle par le récit de mon histoire, ni s'opposer aux jugemens que les hommes éclairés & sensibles prononçaient tant sur lui que sur moi. Pendant longtemps, personne à Berlin ne voulait m'aimer ni me connaître. On me jugeait sur l'apparence ; & l'on me croyait coupable. Maintenant, le voile est déchiré ; Frédéric-Guillaume sourit gracieusement quand il voit ses sujets m'ouvrir & me tendre les bras. Il connaît l'intérieur de ma pensée, les sentimens de mon ame, & il sera le bienfaiteur de ma famille.

A Berlin, je passais pour un traître , qui s'étoit attaché aux intérêts des ennemis de sa patrie. A Vienne, ceux qui m'entouraient d'oppressions pour parvenir à s'emparer de mes biens, publiaient que j'avais le cœur tout prussien. Malgré tout cela, je ne me suis jamais écarté des voies de l'honneur & de la fidélité. Si je ne puis faire du bien à des nations où j'ai mérité l'approbation des sages & l'amour des bons citoyens, je ne leur ferai jamais de mal. On me connaît comme je devais, comme j'ai mérité d'être connu, j'ai atteint mon but & ma récompense. Dans l'endroit où reposeront mes os, on ne trouvera donc jamais un poteau d'infamies, & mon épitaphe dira : « O malheur ! on a connu trop tard les » vertus de Trenck, pour sa gloire & pour celle » de la patrie ».

Depuis que je suis en ce pays, où je ne jouis de rien, si ce n'est des marques de la plus sincère amitié ; messieurs les gazetiers, probablement dans de bonnes vues, & pour me faire plaisir, ont publié à mon sujet une foule de nouvelles qui, presque toutes, sont fausses. L'an passé, on m'a fait mourir en duel par l'épée du général Posadowsky ; supposition infâme dénuée

de toute espèce de fondement, qui a, néanmoins, fort alarmé mon épouse & mes amis.

On a même répandu que l'aînée de mes filles était gouvernante des jeunes princesses à la cour. Sans doute cette épigramme est sortie de l'esprit badin de quelque correspondant, car ma fille aînée n'a que seize ans, & elle a encore besoin d'une gouvernante. Peut-être aussi ces messieurs croient-ils me rendre service, en annonçant les succès auxquels ils imaginent que je puis prétendre. Quelque soit au reste le sentiment qui les a guidés, animosité, instigation, ressentiment, désir de nuire, ou bonne volonté, je déclare qu'il m'a déplu. J'aimerais beaucoup mieux, pour l'avantage de ma tranquillité, qu'on me témoignât moins d'estime, & qu'en me laissant suivre à bas bruit les projets que je peux former, on ne m'exposât pas à voir encore des méchants se réunir pour me tenir éloigné & pour s'écarter de la faveur.

Les cours ne doivent point être habitées par l'homme qui parle aux souverains le langage de la vérité, & qui ne sourit pas aux passions comme aux caprices de leurs favoris. C'est dans ces lieux

principalement que les vautours s'acharnent avec le plus de fureur contre les colombes sans défense. Les moineaux destructeurs y sont écoutés comme les chantres du printemps ; & si le tendre rossignol peut y faire entendre sa complainte, ce n'est qu'alors qu'il est en cage.

Presque tous les jours je recevais, de toutes les provinces de l'Allemagne, des lettres de félicitation. Souvent je ne connaissais point les personnes qui m'écrivaient, mais il était évident que c'était leur sensibilité qui les portait à m'écrire. Ces lettres qui, pour la plupart, mériteraient de devenir publiques, pourraient former un volume. L'authenticité que j'ai donnée à l'histoire de mes malheurs a occupé l'attention universelle. Je remercie tous ceux qui m'ont rendu justice. Ceux qui ont douté, qui ont critiqué, seront à la fin bien honteux, bien méprisés, quand l'avenir aura fait connaître que j'ai dit l'exacte vérité. Si mon histoire offre par fois des invraisemblances, si elle ressemble plus à un roman qu'à une biographie simple & naïve, on ne doit pas s'en prendre à moi : pourquoi mon destin a-t-il voulu que je fusse soumis à des événemens incroyables. Comme j'ai écrit mes mémoires moi-même, on suppose que

que l'amour-propre de l'auteur est entré pour beaucoup dans le rapport circonstancié des faits ; parce qu'on ignore quel est le véritable but de cet ouvrage en effet très-singulier. Au surplus, ma véracité est connue, & les personnes qui ont lu mes autres productions littéraires, qui ont une idée juste de mon caractère, & qui ont vu ma conduite, ne douteront jamais de la vérité de ce que je pourrai dire au public.

L'ignorant cherche à tromper ses lecteurs ; le présomptueux écrit pour donner carrière à sa vanité ; l'auteur famélique, pour obtenir du pain de son libraire ; le méchant, qui a été justement châtié, cherche à se donner le masque de l'honnêteté pour dissimuler sa turpitude. Je n'ai écrit par aucun de ces motifs, & voilà pourquoi j'ai reçu, de toutes parts, les plus flatteuses félicitations.

On ne trouvera pas étonnant, sans doute, que je place ici une de ces lettres dont je viens de parler, avec la réponse que j'y ai faite. Elle m'a été écrite de Halle, par le respectable & savant professeur M. Bährdt. Elle est en vers, ainsi que la réponse ; je ne saurais la traduire en

vers français aussi bien que je le voudrais, ce qui leur fera perdre une partie de leur prix.

LETTRE de M. le professeur Buhrdt.

De Halle, le 10. Avril 1787.

« Homme qui as vécu, combattu & vaincu,
 » avec la force extraordinaire d'un géant, dont
 » l'ame fit tout par elle-même, & ne fut jamais
 » plier aux yeux des grands ! reçois, généreux
 » allemand, l'ardente reconnaissance de celui
 » qui, comme toi, a souvent combattu. Le fléau
 » de l'humanité s'est aussi tourné contre moi, &
 » il a porté un coup mortel à mon bonheur. Un
 » essaim de vipères m'a aussi forcé à sortir de ma
 » terre natale ; mon courage m'a égaré dans
 » plusieurs labyrinthes, & ma noble fierté s'est
 » souvent rallumée dans mon ame, pour ajouter
 » à mon malheur. Comme toi, j'ai toujours dit
 » la vérité, parce que j'ai toujours été l'ennemi
 » de la flatterie. La malignité de quelques mi-
 »nistres de Dieu m'a chassé de ville en ville,
 » de pays en pays. J'ai cherché un asyle & du
 » repos dans les états de Frédéric, & j'y ai trouvé
 » un habillé de noir qui m'a persécuté. J'ai vécu

« humains éloigné de toute paix, environné d'in-
 « quiétudes, & m'efforçant en vain de rencontrer
 « quelque consolation. Les ressources de mon
 « esprit, une patience qui trouvera peu d'égaux,
 « m'ont à peine procuré le nécessaire & un peu de
 « réputation. Jamais je n'ai rien dû aux grâces,
 « à la faveur du ministère. Dans les royaumes de
 « Frédéric, la haine des prêtres a été la cause de
 « ma chute : suspect & mal connu, j'y ai tou-
 « jours vécu opprimé. Aujourd'hui faible, fati-
 « gué, valetudinaire, je passe en revue mes
 « malheurs, & ce n'est pas sans chagrin que je
 « me rappelle le passé. Ta vie, ô gloire de
 « l'Allemagne, est tombée entre mes mains, je
 « l'ai lue & relue. Cette lecture répétée m'a guéri.
 « J'y ai trouvé le véritable baume qui convenait à
 « mes blessures. J'y ai vu à quelles innombrables
 « souffrances ton sort t'avait dévoué. J'y ai admiré
 « cette grandeur d'ame qui, seule, te donna des
 « forces & des consolations. Ton exemple m'a for-
 « tifié, il a ranimé mon courage, ma peine est
 « devenue plus douce, & j'ai repris mon énergie.
 « L'espérance, qui ne t'a jamais abandonné, est
 « rentrée dans mon cœur, & j'ai su en bannir toute
 « inquiétude. Reçois donc, noble Germain, ma
 « vive reconnaissance ! tant que je composerai

» des vers, tu feras le sujet de mes chants. Si
 » jamais, dans un moment favorable, tu peux
 » parler de moi à ton souverain ; dis-lui. Là
 » gémit le talent, là vit dans l'obscurité un
 » homme de mérite laborieux ; Sire, tendez-lui
 » la main, & essuyez ses pleurs. « Cette noble ré-
 » solution, je le vois, a déjà pénétré ton ame.
 » C'est en lui-même qu'un protecteur de l'humai-
 » nité trouve sa récompense. »

RÉPONSE à M. le professeur Bahrdt, à Halle.

« Ami ! ta lettre m'a touché. Quand la plume
 » est guidée par le cœur, elle procure une douce
 » satisfaction à un homme de mon caractère :
 » mais je ne m'aveugle point, & je sens pour
 » moi-même ce que tu ressens pour toi. Si mon
 » exemple peut apprendre aux hommes comment
 » on peut triompher de l'infortune, j'aurai mis
 » en valeur ce qui rend le mortel véritablement
 » grand aux yeux des sages ; je ne veux pas
 » d'autre récompense. On m'a comblé d'hon-
 » neurs à la cour de Guillaume, mais on ne m'a
 » rien restitué de ce que j'ai perdu. L'ame qui ne
 » s'agit que pour le bien de sa patrie, est con-
 » trainte à languir dans l'impatience. L'ami de

» la vérité n'approche que difficilement du trône ;
 » celui qui parle , comme moi , son langage ,
 » en est sans cesse écarté par les brigands qui le
 » redoutent. S'il demande à être entendu , le
 » prince refuse de te voir , & c'est tout au plus si
 » l'on veut bien consentir à le plaindre. Ami ,
 » voilà ce qui m'arrive par-tout ; les bruits ré-
 » pandus se répètent par échos , & ces échos
 » menteurs sont les gazetiers. Je n'ai trouvé dans
 » aucun état un champ où ma semence pût se re-
 » produire , parce que tous les élémens luttent
 » contre sa reproduction. Ici , je suis petit , in-
 » connu , & je n'y puis être utile ni à moi , ni à
 » mes semblables , quand le malheur les poursuit.
 » Peut-être est-ce en vain que j'ose encore at-
 » tendre des momens plus heureux. Tu te plains
 » de la haine rusée des prêtres ! Qui sait , si tu
 » ne l'as pas fait naître toi-même. Celui qui veut
 » s'opposer à leurs pieuses rapines , qui s'élève
 » contre les préjugés , n'a qu'une connaissance
 » bien faible de ces hommes , ennemis nés de la
 » sagesse & de la vertu. Leur égoïsme audacieux
 » & adroit fait leur faire réaliser tout ce qu'ils
 » projettent , & leur vengeance atteint avec fu-
 » reur quiconque ose démasquer un méchant
 » vêtu de noir « .

» Quand un homme de cette espèce s'est emparé
 » de l'esprit d'un prince faible , il ne lâche point
 » sa proie , & il l'accoutume à devenir insensible
 » aux douleurs d'autrui. La vertu alors porte les
 » fers de son despotisme , & le souverain même
 » lui est assujetti. Il n'est donc pas étonnant qu'un
 » petit prince regarde un grand homme comme
 » petit. S'il est possible , il faut éviter les poisons
 » de ces vipères , sans quoi il faut craindre d'être
 » exposé par eux au sort des hérétiques. A quoi
 » bon braver les dangers , quand le monde reste
 » tel qu'il est , malgré tout ce qu'on fait pour
 » lui ? La foule court après l'erreur ; elle lui est
 » nécessaire. Celui qui élève les soupçons des
 » fots , devient la risée des ingrats , & la foudre
 » de l'excommunication tombera sur sa tête. Le
 » chien aboie , parce qu'il doit veiller : le voleur
 » crie , & il accuse le chien d'être enragé. Il faut ,
 » pour arrêter la vengeance des brigands , savoir
 » se taire quand il en est temps encore. L'approche
 » enfin du port avec patience. L'homme qui glisse
 » insensiblement & sans bruit dans la tombe ,
 » peut seul échapper aux poisons de l'envie. «

» Mon partage ne fut pas de traverser pai-
 » siblement , mais bien de ramer avec efforts sur

» la mer du monde. Jamais l'homme sage &
 » robuste ne doit céder à la tempête. J'ai navigué
 » comme un Cook; je finirai peut-être comme
 » lui (1). Tel est le sort commun à tous les mortels.
 » Qu'est-ce que le jeu insensé de la vie? Celui
 » qui a perdu tout n'a plus rien à craindre. Celui
 » qui sait que jamais il ne s'égatera dans les voies
 » détournées, marche sans inquiétude quand il
 » est en paix avec son ame & avec ses passions.
 » Je ris encore; consens à rire comme moi. Si
 » la mort frappe à notre porte, nous jouirons du
 » droit des morts. Ce droit, que le monde nous
 » refuse, ne peut inquiéter ni troubler celui dont
 » le front est couronné des palmes qu'il a mé-
 » ritées ».

Schakulack, près Königsberg, en Prusse, le 30 Avril 1787.

FRÉDÉRIC, Baron de Trenck.

P. S. Monsieur le professeur, vous lirez, dans
 cette réponse, le langage de mon cœur, à l'oc-
 casion des vers flatteurs qu'il vous a plu de m'a-

(1) On sait que le célèbre navigateur Cook, est mort assassiné par un sauvage, dans les îles Sandwich.

dresser. Si vous croyez que mes pensées & mes actions sont d'accord avec mes discours, vous me rendez justice. Ainsi, mon crédit à la cour de Berlin est d'un poids aussi mince qu'à celle de Vienne & de Constantinople.

Je vais encore placer ici une lettre anonyme que j'ai reçue hier de Pologne (1).

Reschow, en Gallicie, le 30 Avril 1787.

MONSIEUR,

« Tous les cœurs sensibles qui ont eu l'avantage de vous connaître durant votre séjour en
» Autriche, prennent la part la plus épurée à la
» justice qu'on vous rend, & aux distinctions mar-
» quées dont on vous comble à la cour de Berlin,
» & que nous apprenons par la voie des feuilles
» publiques. Il est bien consolant, monsieur, pour
» l'humanité, de voir que les sources de consolation vous viennent du même endroit où la barbarie la plus effrénée du destin fit naître l'amer-

(1) Cette lettre m'a été écrite en français. J'ai appris depuis, qu'elle a été imprimée pour la première fois, qu'elle est de M. le capitaine de Trembaner.

» tume de v^{os} souffrances si naïvement détaillées
 » dans l'histoire de votre vie , qui se trouve déjà
 » dans les mains de tout le monde sensé dans notre
 » canton des ours , & qui a été arrosée de mes
 » larmes , en la lisant à trois reprises consécu-
 » tives. J'espère d'avoir bientôt la continuation
 » écrite aux bords de la bienfaisante Sprée. Ah !
 » Monsieur , il faudrait être cuirassé comme le
 » premier navigateur dont parle Horace , pour ne
 » pas être pénétré d'estime & de compassion à
 » l'égard d'un honnête homme, littérateur éclairé,
 » brave militaire & bon citoyen. En réfléchissant
 » sur les maux que votre fermeté unique savait
 » braver & surmonter , vous méritez qu'on trace
 » sur votre tombe ces lignes que ma muse m'ins-
 » pire en ce moment :

La mort même , à ses maux , souvent inexorable ,
 Voulut les prolonger en arrêtant sa main ;
 Il ne put expirer... Non... l'histoire & la fable
 Ne nous ont point offert de plus cruel destin.

Permettez que je vous communique en même-
 temps ce que je répondis à la princesse Czatoryska,
 dame d'un mérite supérieur , lorsqu'elle me
 demanda une esquisse catégorique de votre
 Histoire imprimée,

Jeté d'un sort affreux, sans l'avoir mérité,
 Trenck sut intéresser les âmes respectables;
 La constance l'arma de l'impétuosité,
 Pour le placer au rang des hommes estimables.
 On eut la cruauté de lui ravir ses biens :
 La calomnie offrit ses trames les plus viles.
 Son cœur & son esprit furent ses seuls soutiens,
 Qui le font triompher en dépit des Zolles.
 Il dut, d'un Jafchinsky, d'un Borck & d'un d'Oo,
 Souffrir, sans s'offenser, la criante avanie.
 Le malheureux talent d'un Krügel, d'un Zetto,
 Parut mettre le comble à son ignominie.
 Ils ont passé, ces monstres reconnus !
 Rien ne peut rétablir leur indigne mémoire.
 Leur victime survit, & le droit des vertus
 Lui fait atteindre enfin le temple de la gloire.
 Tout finit ici bas, la joie & la douleur.
 Ami de la sagesse, il résiste au malheur :
 Le mépris de ses coups est son plaisir unique.
 Hélas ! n'envions pas ces mortels couronnés !
 Pour eux trop rarement il existe un asyle.
 Aux conseils d'un flatteur, sans cesse ils sont livrés ;
 Une injuste sentence est funeste & facile.

« Je vous conjure, Monsieur, d'agréer l'assu-
 » rance sincère d'un homme qui vous reste in-
 » connu, & qui vous admire avec l'élite de
 » nos polonais éclairés. Cette assurance est la con-
 » sidération respectueuse qu'on n'accorde qu'au
 » vrai mérite, & avec laquelle je suis »,

VOTRE AMI, *sans me nommer.*

J'ai transcrit ici cette lettre , afin d'en remercier publiquement celui qui semble ne m'avoir laissé ignorer son nom , que pour m'éviter la peine de répondre aux choses flatteuses dont il m'honore.

Je sens tout le prix de la noblesse & de la générosité de l'ame. Si ce témoignage a frappé la princesse Czatoryska , elle trouvera dans mes écrits ce que les ames élevées , qui daignent s'intéresser à mon sort , m'inspirent de reconnaissance & de sensibilité.

Je réserve les autres lettres , de ce genre , pour une autre collection , & je n'en placerai pas d'autres dans ce livre.

Je retrouvai à Berlin encore de vieux amis & quelques anciennes amies. Entre autres personnes , j'y reçus la visite d'un vieil invalide qui , en 1746 , était à Glatz , lorsque j'y étais prisonnier , & que je m'élançai comme un désespéré au - travers des gardes , ainsi que je l'ai dit dans mon premier volume. Cet invalide était alors en faction devant ma porte , & je le précipitai au bas de l'escalier.

Un autre invalide , qui , dans ma prison de Magdebourg , m'avait aidé à me débarrasser des sacs de fable qui me gênaient , vint aussi me faire sa visite.

Le tems d'abandonner Berlin , pour continuer mon voyage dans la Prusse , était bien près d'arriver. La veille de mon départ , j'eus encore une fois le bonheur de m'entretenir pendant plus de deux heures avec S. A. R. la princesse Amélie , sœur du grand Frédéric. Cette princesse véritablement grande & généreuse , dont l'esprit & la raison ont seuls fixé l'amitié , la confiance entière de son frère , m'a protégé dans toutes mes infortunes ; elle m'a comblé de bienfaits ; & elle a contribué plus que personne à effectuer ma délivrance. Pendant mon séjour à Berlin , elle m'a reçu , non pas comme un officier étranger , mais comme un ancien compatriote. Elle me donna l'ordre d'écrire sans délai à mon épouse , de lui proposer de venir à Berlin au mois de juin suivant avec ses deux filles aînées , me promettant qu'elle prendrait soin de celles-ci , & même qu'elle n'oublierait pas leur mère , dans son testament. A l'instant de mon départ , elle eut la bonté de me demander affectueusement si

j'avais tout l'argent nécessaire pour mon voyage. Je répondis : » Oui, je n'ai besoin de rien ; mais » je vous recommande mes enfans ». Ces mots prononcés avec le ton & l'expression de la plus profonde sensibilité , émurent l'ame de la princesse ; elle me fit connaître qu'elle avait compris mes intentions ; & me prenant la main , elle ajouta : » Mon ami ! revenez bientôt , j'aurai » toujours du plaisir à vous revoir ». Je me retirai avec précipitation. J'éprouvais , malgré moi , une indécision qui aurait dû me retenir encore à Berlin pendant quelques jours. Ma présence n'aurait pu qu'y procurer à mes enfans de très-grands avantages ; mais mon inflexible destinée me fit mettre en route , & , cinq jours après mon départ , la princesse mourut. Sa mort a renversé tous les projets que sa protection m'autorisait à former.

N'est-ce pas là une preuve incontestable que je ferai poursuivi jusqu'au tombeau par la fatalité de mon étoile ? Qu'on jette un coup-d'œil attentif sur mes aventures , on verra que mille fois elle m'a conduit en face du plus riant des rivages ; & quand j'ai cru qu'il n'y avait qu'à jeter l'ancre , à me tranquilliser dans le port , une

tempête imprévue m'a tout-à-coup affailli. . . .
 Oui , il est vraisemblable qu'elle ne cessera jamais
 de me persécuter. Ce serait en vain que les vé-
 ritables amis de l'humanité formeraient des vœux
 pour me faire jouir , dans ma vieillesse , du re-
 pos que j'ai mérité , car ils ne seraient point ac-
 complis. Le ciel , jusqu'à ce moment , n'a jeté
 dans l'âme d'aucun prince le desir de faire quel-
 que chose pour moi , ni porté aucun ministre à
 former un projet qui me fût favorable. Quelques
 amis s'étaient généreusement proposé de me faire
 des legs capables de mettre ma fortune dans une
 situation brillante ; ou mes ennemis les en ont
 détournés , ou la mort ne leur a pas permis de
 faire ce qu'ils projetaient. Je pourrais joindre
 à celles-ci plusieurs autres observations du même
 genre. Dans l'événement qui a donné lieu à ces
 réflexions , je n'ai à me plaindre que de moi-
 même. J'aurais dû saisir le moment , & en tirer
 plus de fruit ; plus il était critique , plus j'aurais
 dû mettre de soin à rechercher les avantages qu'il
 me promettait ; mais je me crus trop assuré du
 succès ; je fus trop lent , trop faible , ou , pour
 tout dire en un mot , je fus trop fier , pour laisser
 soupçonner que je pusse avoir des vues intéres-
 sées. A chose terminée , dit-on , conseil est pris.

Je dois me persuader que la providence ne m'a point réservé de bonheur. Telle est la consolation ordinaire de ceux qui peuvent tout croire. Mais comme je suis du nombre de ceux qui doutent souvent, je me persuade très-facilement que j'ai négligé plusieurs occasions de fortune par ma délicatesse très-déplacée. Au moins, ne puis-je pas croire que le diable en soit la cause, car il a des raisons pour être convaincu qu'aucun événement, dans la vie, ne peut me porter au désespoir. De ce côté, il ne pourra, pas plus que de tout autre, acquérir des droits sur mon ame; loin d'y réussir, il ne ferait au contraire que m'affermir contre de plus grands révers. Mais si l'Être des êtres a décidé que je ne jouirais en ce monde d'aucun bonheur; s'il faut que mon esprit se contente des complimens des cours, de ma réputation acquise & du sentiment de la commisération; si je ne dois rien attendre de la justice des souverains les plus renommés par leur bienfaisance; alors je vivrai tranquille dans ma petite sphère, & je saurai me contenter de l'honneur d'avoir mérité d'être heureux. Si les richesses contribuaient essentiellement à la félicité de l'homme, je ne saurais me flatter d'en goûter les douceurs; car, par une façon de penser sem-

blable à la mienne , on parvient rarement à accumuler des trésors. Pour former de nouveaux plans , je suis trop vieux , trop fier , ma tête est trop vagabonde , & mon ame a donné trop de roideur à mon corps , pour qu'il puisse , aujourd'hui , fléchir , comme il convient qu'on fléchisse , afin d'obtenir des faveurs.

Quoi qu'il en puisse être , je n'en dois pas moins honorer les cendres d'Amélie : qu'elles reposent en paix ; sa volonté fut bonne , & c'est assez. Lorsque , sur l'autre bord du Styx , je me trouverai réuni avec elle & peut-être avec son frère , il ne me manquera point de matière pour écrire des mémoires sur la vie de Frédéric. Là , on peut être l'historien des évènements dont on a été témoin dans ce monde , sans craindre de se faire des querelles avec personne. Il est probable que , jusqu'à ce moment , ma plume sera condamnée au repos , à moins que des raisons extraordinaires ne viennent ranimer mon amour-propre , ou que je ne sois forcé à me défendre contre des persécutions nouvelles.

Toujours je m'arrête , toujours mes réflexions m'entraînent au moment que je veux le moins m'y

m'y livrer, & toujours il faut que je redise : Revenons à mon histoire. Au moins, lecteurs, pourrez-vous juger, par ces involontaires & fréquens écarts, de la naïveté de mes récits & de ma pensée.

Le 22 mars, je partis de Berlin pour Königsberg. Je m'arrêtai pendant quelques jours chez le margrave de Brandebourg-Swedt, qui me donna des marques d'estime & de bonté. Pendant ma détention à Magdebourg, il m'avait déjà honoré de ses bienfaits. J'allai de-là, par Soldin, à Schildeberg chez M. de Siddu qui avait épousé la fille de ma sœur de Waldow, dont il a souvent été question dans mon premier volume. Je trouvai en lui un homme d'honneur qui avait rendu à la fille le bonheur que sa mère avait perdu, lorsqu'elle avait voulu secourir son frère infortuné. On me reçut avec cette cordialité qui émeut & qui provoque l'ame à la sensibilité. Enfin, après un laps de quarante-deux ans, je revis, pour la première fois, des parens & des alliés.

Avant d'y arriver, je jouis à . . . d'un plaisir que je ne prévoyais guère, de celui d'embrasser

Tome II.

A a

le général Kowalsky. Cet homme respectable était lieutenant de la garnison de Glatz, en 1746; & il avait vu la manière dont j'en avais franchi les remparts du haut en bas. Il avait lu mon histoire dont il connaissait d'avance les événemens capitaux. Voilà, par exemple, un témoin irrécusable, & que je puis invoquer tout haut. Le général Kowalsky a vu mes malheurs, & je puis lui adresser ceux qui ont douté de la véracité de mes récits, sur-tout relativement à mes entreprises de Glatz. Ceux, à qui la narration en a paru suspecte, ont été entraînés à douter, uniquement, parce que l'exécution doit en sembler d'une difficulté qui avoisine le prodige, peut-être encore parce qu'elles demandaient une témérité dont tous les courages ne sont pas susceptibles.

J'allai ensuite à Landsberg, sur la Warthe; j'y trouvai mon beau-frère, le colonel de Pape, commandant du régiment de dragons Goez, qui avait épousé, en secondes noces, ma sœur de Waldow. J'y passai un jour, au sein du plaisir. Tout le monde me complimentait sur mon heureux retour dans la patrie; chacun faisait les vœux les plus ardens pour mon bonheur.

Dans presque toutes les garnisons, je rencontrais des parens ; j'étais retenu par-tout. Il est difficile que personne , dans tout le royaume , ait reçu , plus que moi , d'honneurs & de marques d'estime. Il est vrai que le souvenir des souffrances sous lesquelles on m'avait accablé , sans que j'eusse jamais été coupable de la moindre faute , m'attiraient une considération glorieuse. Je me serais regardé comme le plus coupable de tous les ingrats , si , dans des circonstances comme celles où je me trouvais , mon ame fût restée insensible ou tiède.

Je n'ai point reçu d'autre récompense ; mais c'est la plus douce , la plus pure de toutes celles que je pouvais ambitionner. Elle ne dépend point de la faveur des princes , la vertu seule a le droit d'y prétendre , parce que c'est elle seule qui la donne , & j'en ai joui dans toute son étendue. Cette récompense si précieuse & si désirable ; la haine du puissant Frédéric a bien pu la retarder ; mais il n'a pu m'empêcher d'en jouir , parce que j'ai eu assez de force d'ame & de corps pour le voir descendre au tombeau avant moi. Si je la mets dans la balance avec tous les maux que j'ai endurés pendant un espace de quarante-deux

ans ; tous ces maux , toutes mes peines , toutes mes infortunes disparaîtront à l'aspect des honneurs & du plaisir actuel dont je goûte la jouissance. En y réfléchissant bien , je puis me féliciter de n'avoir jamais reçu de la destinée d'autres blessures que celles qui sont actuellement cicatrisées , puisqu'elles ont fixé sur moi l'attention & l'estime de tous ceux qui peuvent juger du mérite réel.

Je sers aujourd'hui d'exemple & de modèle à ma patrie. Imitiez-moi , mes amis , si vous effuyez jamais des revers pareils à ceux qui m'ont assailli. Racontez mon histoire à vos enfans. Dites hautement que ma cendre aurait mérité un monument glorieux chez nos pères ; & si je ne puis porter & reposer , dans votre sein , une tête blanchie par l'âge & par le malheur ; s'il faut que j'achève ma destinée dans le modeste asyle où l'envie , l'imposture , la faiblesse & la cupidité ont rélégué un des meilleurs citoyens de l'état ; que ma mémoire vous soit chère , & qu'elle reste en vénération , tant auprès de vous , qu'auprès de votre postérité. Je vous laisse un fils. Voyez renaître & se perpétuer en lui & par lui la probité dont le père vous a donné tant de

preuves ; accordez-lui des distinctions , & ne le laissez pas sur la ligne de ceux qui n'ont rien souffert , rien perdu pour la patrie.

Je ne forme certainement pas l'espoir d'obtenir jamais en Autriche les mêmes honneurs, les satisfactions honorables que j'ai trouvés en Prusse. Dans ce pays-là, on juge le cœur & le mérite de l'homme d'après les ordonnances de la cour, ou les avis de son révérend père confesseur. D'ailleurs, rien ne me sollicite plus à désirer de paraître tel que je suis dans un état où, pendant trente-huit années, on m'a laissé vivre obscur au milieu de la foule commune. Il est vrai que le peuple m'admire, mais les grands ne me rendent point justice. On me plaint, mais personne ne m'appuie ; on m'accorde de la compassion, mais on me refuse des récompenses. Quand il faut me voir pour me reconnaître, la vue des grands s'affaiblit tout-d'un-coup, & d'autres retournent tout simplement la tête. Qu'il en soit tout ce qu'ils voudront ; qu'ils ne cessent pas d'être aveugles pour moi ; il suffit que je les voie, que je les connaisse & que je les méprise.

Comme j'étais à Berlin , je reçus , d'un certain lieutenant de Brodowsky , une lettre qui mérité que j'en fasse mention. Ce lieutenant , homme fort chatouilleux , à ce qu'il me paraît , se fâche de ce que j'ai nommé sa mère dans mes mémoires ; il exige pour cela une rétractation. Mais il me semble que rien ne me force , ni ne peut me forcer à revenir sur un récit dans lequel je n'ai offensé personne ; d'ailleurs , il est à-peu-près connu par-tout , que les menaces n'ont jamais eu le droit de m'effrayer. Mes lecteurs sont bien convaincus que je n'ai pas compromis l'honneur de madame Brodowsky d'Elbing , parce que j'ai dit que je ne lui avais pas été indifférent.

M. Samuel Brodowsky fut mon précepteur dans la maison de mon père. Il fut fait auditeur dans le régiment de Goliz à Elbing. Je le rencontrai en 1749 , il me secourut en homme sensible , il me fit loger dans sa maison , & alla lui-même solliciter , auprès de ma mère , les secours urgens dont j'avais besoin. Je n'ai jamais pu avoir l'intention d'offenser mon bienfaiteur pendant sa vie , encore moins après sa mort. Son épouse était vive , brillante de jeunesse & d'attfais : le mari était vieux , froid , triste , &

n'avait à la bouche d'autre langage que le jargon scientifique.

Ceux qui connaissent le monde, les hommes, leurs passions, n'avanceront sans doute pas qu'il existe sur ce globe une famille de princes dont les mères, en remontant à la dix-huitième génération, n'aient pas enté quelque branche étrangère sur la tige généalogique de leur illustre famille. Je n'ai jamais entendu dire non plus qu'un fils pût se croire offensé, parce qu'on disait que sa mère était aimable, & qu'elle voyait un jeune ami sous les yeux de son vieil époux. Ma mère avait aussi un amant : quelle femme n'en a point eu ? Mais qu'elle ait été absolument insensible, je ne le soutiendrai pas, même après quarante ans.

Il n'y a qu'un ingrat qui puisse trouver quelque jouissance à médire de ses amis trépassés : mais les dames d'Elbing, qui ont connu personnellement madame Brodowsky, & qui vivent encore, ne feraient pas, avec indifférence, le serment qu'elle n'a jamais aimé. Ceux qui prennent en mauvaise part le récit de mon aventure avec madame Brodowsky, ne savent point que j'ai

eu ; relativement à cette dame ; un débat très-sérieux avec M. le général de Gohtz , qui était bien plus jaloux de moi encore que le mari. Cette observation rend la provocation du fils un peu plus extraordinaire qu'elle ne le paraît d'abord.

J'aurai toujours du plaisir à rendre justice aux bonnes qualités de monsieur & de madame Brodowski , ils étaient mes amis , ils ont fait , pour moi , tout ce qu'a pu leur inspirer un attachement sincère & généreux ; je souhaite par conséquent , dans toute la sincérité de mon cœur , de trouver l'occasion d'être utile ou agréable à l'héritier de leur nom ; mais rien ne pourra me forcer d'avouer , pour quelque cause que ce puisse être , qu'un fait que j'ai écrit , parce qu'il est vrai , soit faux ou imaginaire.

Quel est l'homme d'esprit qui prendra de la colère quand un autre lui dira : « Ta mère m'a aimé ». Nous aurions tous de graves & nombreuses affaires sur les bras , si , à l'exemple de Don Quichotte , nous voulions soutenir des combats , nous provoquer en champ clos , pour donner des preuves de la chasteté de nos grand'mères. On n'en vient pas non plus à ce point pour des débats de cette

espèce. Tous les témoins qu'on invoque, en pareil cas, sont morts ou myopes : moi, par exemple, je suis déjà attaqué de la cataracte. Quand on disait à madame Brodowsky que j'étais l'ami de la maison, elle ne s'en fâchait point. Quarante années se sont écoulées depuis ce moment-là, il y a prescription réelle, & depuis, en rapportant l'anecdote, je n'ai dit ni laissé à entendre que ma belle & jeune amie fût tombée en adultère, ou que j'eusse profité de l'heure du berger.

L'honneur de nos familles ne consiste pas, très-heureusement, dans la chasteté de nos antiques ayeules. Je ne suis pas coupable de la faute que commit Eve, lorsqu'elle mordit dans la pomme. Quoique Sara eût passé plusieurs nuits dans le sérail du roi Abimélech, Isaac, son fils, n'en a pas moins été un grand patriarche. On ne voit nulle part qu'il ait fait un procès au prince héréditaire de ce roi, quoiqu'il soit écrit, dans la chronique, qu'il avait aimé Sara. Peut-être Joseph a-t-il eu d'autres raisons que les miennes, pour abandonner son manteau à la belle Putiphar. Dans quelle histoire lit-on que jamais un jeune Pharaon ait voulu chercher querelle à Joseph ou à l'historien de sa vie, parce

que sa mère le trouvait plus aimable que le vieux Pharaon.

Ces exemples doivent engager le fils de M. Brodowsky, de cet instituteur de ma jeunesse, de ce théologien sévère, qui m'a expliqué jadis, à ma grande édification, l'histoire d'Abraham & des deux Joseph, à n'exiger de moi aucunes preuves sur un fait pour lequel on cherche, ou, pour mieux dire, on trouve bien rarement des témoins oculaires. Cet éclaircissement lui suffira, quand même il voudrait confirmer ce que j'ai imprimé sur sa mère, que je compte, après tout, dans le nombre des plus honnêtes femmes, & que j'estime encore comme une excellente amie, à présent qu'elle est ensevelie dans la tombe. N'est-ce point assez d'avoir dit, comme je le dis encore, que je n'ai jamais douté de sa vertu ? Les agréables de la ville de Paris sont les seuls, je pense, qui se vantent d'avoir trouvé des bonnes fortunes, où ils n'ont souvent rencontré que des refus humilians. Cela ne m'est jamais arrivé. J'ai trouvé ce que je voulais, quand je me suis donné le soin de le chercher ; mais je n'ai jamais dit où je l'avais trouvé.

M. Brodowsky n'a jamais ressenti contre moi

le plus petit mouvement de jalousie. Pourquoi ses enfans seraient-ils jaloux ? Il n'a rien vu, ils ont pu moins voir encore que lui.

Cette explication servira de réponse à la lettre qui m'a été adressée. Quant à ce qui regarde personnellement & collectivement les citoyens d'Elbing, je ne me donnerai pas la peine de faire un long traité, pour prouver que jamais Elbingeois ne fut fait pour entrer dans l'ordre de S. Adéon. Si je risquais un pareil traité, il serait possible que le bourguemestre & le magistrat me dénonçassent comme ayant offensé leurs mères & grand'mères, en prétendant qu'elles n'auraient point adopté les mœurs parisiennes, & qu'elles n'auraient pas suivi les traces de Marie-Madeleine qui, à Elbing, est révérée comme une grande sainte.

Sur l'article de la chasteté, je déclare que madame Brodowsky a été pour moi absolument sainte; mais je crois mériter aussi d'être, à cet égard, en odeur de sainteté; car il est certain que ma retenue, ma discrétion, ma pudeur & ma délicatesse auprès de cette sainte femme, ne peuvent que donner une idée très-avantageuse des droits que je réclame à la sanctification. Je les

soutiendrai , sans me laisser épouvanter par aucune espèce de martyre , & encore moins par des menaces. Mais si un controversiste d'Elbing voulait entrer , à ce sujet , dans une contestation réglée avec moi , je déclare que je trouve trop étroit , pour moi , le cercle dans lequel il voudrait fixer notre querelle. Le grand monde est le théâtre qui convient à mes écrits , c'est l'approbation générale qu'il me faut : je ne veux pas des petits jugemens obscurs. Que l'on doute à Elbing , si on le veut , de la véracité de mes récits , je ne ferai point imprimer de défense contre les incrédules de cette ville. J'ai toujours considéré avec la plus sèche indifférence les reproches que je ne méritais pas. Ceci complète ma réponse à la lettre de M. le lieutenant.

Il faut encore que je parle ici d'un fait dont j'ai omis de parler à sa place dans ce second volume. Je l'avais négligé , parce que je craignais de fatiguer mes lecteurs par la multiplicité des circonstances ; mais un grand seigneur m'a donné l'ordre exprès de le publier : & j'obéis. Cet homme respectable était à Magdebourg lors de l'événement que je vais rapporter , il en a été témoin oculaire. Je l'avais absolument ou-

blié , c'est lui qui me l'a rappelé. C'est l'avant dernière des entreprises que j'ai tenté pour prendre la fuite. J'en vais faire connaître les détails :

Comme il m'était devenu impossible de sortir davantage de terre & de sable de ma prison ; après avoir encore percé les planches & les fondemens , j'ouvris un trou qui donnait au-dehors dans les fossés où étaient les trois sentinelles. Je pris , pour cette opération , une nuit orageuse , & j'exécutai mon projet en deux heures. Dès que j'eus percé jusqu'au dehors , je tirai doucement tout le sable en-dedans , & je jettai une pantoufle contre les palissades , afin de donner à croire que je l'avais perdue en sautant pour les franchir. Ces palissades , qui avaient douze pieds d'élévation , étaient placées en face du fossé principal , & mes sentinelles étaient enfermées dans leur enceinte ; mais dans le coin , où j'avais percé , il n'y avait point de guérite. Quand cela fut fini , je retournai dans ma prison ; je fis sous le plancher un autre trou , dans lequel je pouvais m'asseoir pour observer , & je remplis derrière moi le canal , de manière qu'on ne pouvait me découvrir.

Le jour parut, les sentinelles apperçurent le trou, on donna l'alarme. L'officier accourut tout consterné, on trouva la pantoufle; & de tout on tira la conséquence que Trenck avait heureusement escaladé les palissades, & qu'il avait pris la fuite. Aussi-tôt le commandant quitta la ville, les canons se firent entendre, les cavaliers se répandirent dans le pays; on visita toutes les fortifications, tous les souterrains. On n'aperçut rien; décidément, on se persuada que je m'étais échappé. Il paraissait impossible que je me fusse sauvé à l'insu des sentinelles. L'officier, toute la garde furent mis aux arrêts; & tout le monde était comme frappé d'une stupeur muette.

Pendant que cela se passait, tapi dans ma retraite, j'entendais tout. Mon cœur bondissait de plaisir, & rien ne me paraissait plus pouvoir s'opposer à mon invasion. Il était certain que la nuit suivante on se serait dispensé de placer des sentinelles: alors j'aurais quitté mon trou & j'aurais gagné promptement les frontières de la Saxe. Ma destinée impitoyable vint encore détruire une espérance aussi justement fondée, à l'instant même où je croyais avoir surmonté toutes les difficultés.

Tout semblaît donc aller au gré de mes vœux : la garnison entière s'était rendue aux Casemates pour admirer le miracle : tout resta dans la même position jusqu'à quatre heures après midi. Enfin arriva un enseigne de milice , garçon de quinze ou seize ans , fluët , mais plus rusé , plus pénétrant que tous les autres. Il s'approcha du trou , examina l'ouverture du côté du fossé ; elle lui parut étroite : il essaya de s'y glisser , cela lui fut impossible. Il jugea sur-le-champ qu'il ne se pouvait pas qu'un homme de ma taille y eût passé ; & il demanda de la lumière.

Je n'avais pas fait la moindre attention à cet inconvénient. J'avais trop chaud dans mon trou , & j'avais ouvert le canal sous le plancher. A peine l'enseigne eut-il de la lumière , qu'il apperçut ma chemise blanche. Il continua son examen , il tâtonna & m'attrappa le bras. Le renard fut pris dans son terrier : un rire universel éclata. On se figure dans quelle confusion je me trouvais , on m'emourait , on me complimentait ; enfin je pris le parti de rire avec tout le monde , & de reprendre , tout en riant , mes fers.

Cette invention eut le suffrage secret de

toutes les personnes qui auraient désiré que je parvinsse à un plein succès. C'est une de celles qui s'intéressaient le plus sincèrement à moi qui m'a engagée à publier cette anecdote. Je reviens à mon voyage.

Je continuai ma route ; & , le 4 avril , j'arrivai à Kœnigsberg où mon frère m'attendait avec impatience. Nous nous fîmes les caresses que peuvent se faire deux frères bien unis , bien tendres , après une séparation de quarante-deux années. J'avais quitté quatre frères & sœurs ; à mon retour , je n'en trouvai qu'un. Mon frère vivait aisément dans ses terres , où il remplissait tous les devoirs que prescrivent la bienfaisance & l'humanité : il avait perdu tous ses enfans. Je passai d'abord quinze jours à Kœnigsberg avec lui & avec sa digne épouse ; ensuite je restai six semaines dans ses terres , & je jouis délicieusement de tout cet espace de temps. Je compte ces jours au nombre des plus doux de ma vie. Je voyais à l'entour de moi des parens , des neveux , des petits - neveux , des cousins , des alliés , des amis , on me félicitait sur ma bienvenue , on me témoignait de la joie , & il me semblait que j'étais le père de tous ceux qui m'entouraient.

m'entouraient. Je ressentis dans cet instant tout le bonheur dont peut jouir un vieillard , lorsque son nom est placé au rang des premiers d'un pays , & lorsque les liens du sang l'attachent à la pluralité des familles distinguées. Il est un âge où l'on ne peut être nulle part aussi bien que chez soi , sur-tout si , comme moi , on a voulu voir à observer les hommes dans les pays étrangers , & si , dans le commerce que l'on a eu avec eux , on a appris à connaître la valeur de la véritable amitié. Ce fut alors qu'on m'informa , par détail , de tout ce qui s'était passé pendant mon absence.

La haine que le grand Frédéric avait conçue pour moi , s'était étendue jusques sur ma famille. Lorsque le malheur vint s'attacher à mon existence , mon frère puîné était porte-étendard au régiment des cuirassiers de Kiow. Il servit dix ans , se trouva à trois batailles , se comporta comme un brave homme ; mais on ne l'avança point , par la seule raison qu'il s'appellait Trenck. Las d'attendre inutilement des récompenses dont il s'étoit montré digne , il prit son congé , se maria & se retira dans sa terre de Meicken , où il est mort il y a trois ans , en laissant pour

héritiers deux fils qui ne peuvent qu'honorer le nom de Trenck. La voix publique atteste que c'était un homme capable de rendre à l'état les plus grands services , comme officier ; il avait choisi par goût la profession des guerriers ; mais il était mon frère ; à ce titre , il fut pros crit » & le roi ne voulut jamais en entendre parler. Mon cadet avait fait une étude suivie des sciences , on le proposa pour un emploi civil , comme un homme dont l'intelligence & l'ins truction ne laissaient rien à desirer ; mais le roi répondit : « Aucun Trenck ne peut être bon à quelque chose ».

C'est ainsi que toute ma famille a partagé les douleurs de mon injuste condamnation. Ce dernier frère s'est donc résigné à la vie privée , il a vécu à son aise , indépendant , estimé parmi les premières personnes du royaume.

J'ai déjà eu occasion de parler plusieurs fois de ma sœur dans ces mémoires , & de dire que la colère du roi ne lui avait point pardonné la sensibilité active que mes malheurs avaient excitée en elle. Veuve du général de Waldow , elle vivait isolée avec sa famille depuis 1749. En 1755 , elle

voulut seconder mes vues en me facilitant les moyens de briser les fers qui me retenaient à Magdebourg. Elle fut dénoncée, comme je l'ai dit, par Weingarten, secrétaire de l'ambassade impériale. De cette dénonciation a résulté une continuité d'oppressions, qui ont fait retomber ses malheurs jusques sur la tête de ses enfans. Elle était propriétaire des beaux biens de Hammer, près Landsberg sur la Warthe; les Russes les ont engloutis sous un monceau de ruines. Elle se retira à Küstrin avec ses effets, tout fut brûlé pendant le siège de cette place : ses belles forêts furent entièrement dévastées par les Prussiens.

Après la guerre, le roi donna des secours à toutes les familles du Brandebourg que ce fléau avait ruinées; ma sœur seule n'obtint rien, parce que j'étais son frère. Elle s'adressa au roi, qui lui répondait qu'elle pouvait s'adresser à moi, à ce tendre objet de ses prédilections. Elle est morte dans la fleur de l'âge, peu de temps après avoir épousé, en secondes nocés, le colonel de Pape. Son fils est mort aussi dans le cours de l'année dernière; il était capitaine au régiment Gœz, dragons.

Ainsi tous mes frères & sœurs ont porté la peine de m'avoir eu pour frère. Jamais des suites aussi tragiques d'un malheur aussi cruel peuvent-elles trouver des dédommagemens qui leur soient proportionnés ? Qui aurait pu croire que le grand Frédéric aurait voulu , comme le grand Zébaoth , venger ce qu'il appelait son injure sur les enfans & sur les enfans des enfans ? Que faisait , à mon aventure , la pomme défendue qu'Adam a jadis mangée ? Frédéric ne trouvait-il pas en moi une matière suffisante pour sa vengeance ? Pourquoi le nom de Trenck lui a-t-il été insupportable jusqu'à la mort ? On aura beau revenir sur toutes les actions de ma vie , les analyser , les comparer , les rapprocher , jamais on ne trouvera le mot de l'énigme.

Un certain M. de Derschau , capitaine de cavalerie , frère aîné de ma mère , s'adressa secrètement au roi , en 1753 , l'assura qu'il était mon plus proche parent , & mon héritier féodal ; en conséquence de quoi il le pria de lui transférer mon bien confisqué de Gros-Scharlack. Le roi fit prendre à la chambre de Königsberg les renseignemens nécessaires. On l'informa que j'avais encore deux frères vivans , que Scharlack

était un ancien fief de famille qui appartenait à mes frères, & non à Derschau. Alors mes frères se présentèrent en qualité de mes plus proches héritiers sur ce fief, & le roi leur donna mon bien de Scharlack, avec cette expression décidément illégale : « Je vous fais présent de » Scharlack pour qu'il soit vendu & partagé » entre vous ». Injustice ouverte pour mes enfans, & absolument contradictoire aux loix fondamentales du pays.

En vertu de cette concession despotique, on licita mon bien ; le cadet de mes frères en fit l'acquisition, paya comptant la part de l'autre, celles de mes sœurs, & les dettes pour lesquelles il formait hypothèque, ainsi qu'il avait été statué par ordre exprès de la cour. Ceux qui se sont présentés comme mes créanciers, étaient des fripons effrontés, car je ne devais rien ; & quand mon bien fut confisqué, j'avais dix-neuf ans ; ainsi j'étais encore en tutelle. De quel droit, à quel titre a-t-on payé mes dettes prétendues ? je l'ignore & ne conçois pas même l'idée de le savoir quelque jour. J'étais absent ; je ne pouvais ni être interrogé, ni réclamer ; ainsi chacun pouvait aisément demander ce qu'il

voulait. Il en fut de même, sans doute, pour le compte de tutelle qui fut rendu au fisc. Quoique je consente à reconnaître MM. mes tuteurs pour des hommes intègres, cependant je dois observer que le fisc a joui de mon bien pendant huit ans, & qu'à l'instant où il fut remis à mes frères, on ne leur a pas tenu compte d'un denier pour les intérêts.

Voici maintenant à quoi se réduit la question. Le monarque régnant a levé la confiscation, & m'a remis en possession de mon bien par un gracieux rescrit à sa régence. J'en demande la restitution ; mon frère réplique : « J'ai acheté » & payé ; je possède en vertu d'un droit légitime ; j'ai amélioré, & Scharlack vaut aujourd'hui trois ou quatre fois plus qu'il ne valait lors de la confiscation. Que le fisc me tienne compte de la valeur actuelle, sera ensuite possesseur qui voudra. Si le roi actuel te rend ce que son prédécesseur m'a vendu, ce n'est pas une raison pour que j'y perde ».

Tel est le problème qui doit se résoudre à Berlin. Mon frère n'a point d'enfants, & quelque soit l'issue du procès, il donne Gross-Scharlack aux miens pour en jouir après sa mort. Ainsi, dans le

cas où mon frère serait forcé à restituer sans remboursement, le roi ne me ferait encore ni justice ni grace. Puisqu'une restitution de cette nature ne saurait être une grace du roi, j'y renonce. Si sa majesté, en levant la confiscation, est convaincue qu'elle a été le résultat de la violence & de l'injustice, j'acquiesce alors, par cet aveu, le droit certain de solliciter les intérêts qui ont dû courir depuis quarante-deux ans. Si le fisc ne veut rembourser que le prix qu'avait mon bien au moment de la vente, il me fait la plus grande injustice, puisque, depuis 1746, les biens-fonds ont augmenté en Prusse du triple, & même du quadruple de leur valeur. Si mes enfans ne doivent jouir de ce bien qu'après ma mort, on ne me fait point droit, & l'on ne m'accorde point grace ; car, dans cette hypothèse, je n'obtiens rien pour moi, &, jusqu'à ma mort, je serai privé du revenu courant, puisque mon frère ayant affermé ce bien pour quatre mille florins, il est impossible qu'on puisse lui enlever, sans injustice, ce qu'il a légalement acquis. Après sa mort, ce n'est point le roi qui donne à mes enfans, c'est le testament de mon frère.

J'ai demandé que le fisc fît estimer Groß-Schar-

lack, qu'il remboursât mon frère, & qu'on m'en fît, actuellement, une restitution en nature. Mon frère a d'autres biens, &, en faisant cette demande, je le laissais le maître d'en disposer après sa mort comme il voudrait.

Le roi, le plus disposé à faire le bien, le plus généreux & le plus sensible sur tout ce qui me touche, a donné la question à son ministre pour qu'il la jugeât. Ce ministre, M. le comte de Hertzberg, (quoiqu'il soit d'ailleurs mon protecteur & mon ami) n'a pas jugé à propos de déshonorer les cendres du grand Frédéric en donnant trop d'authenticité aux preuves de mon innocence. Outre cela, il ne voulut pas faire passer entre mes mains un capital que j'aurais pu transporter dans un pays étranger. Cette idée ne pouvait sortir que de la tête d'un financier patriote. Le résultat fut donc : « Que le roi m'accorderait une pension de 1200 écus, tant pour moi que pour mon épouse dans le cas où elle me survivrait ».

Voilà de quelle manière on a compensé tous mes maux, tous mes chagrins, toutes mes privations.

Je supplie cependant mes chers concitoyens, & le ministre même qui a dicté le jugement que je viens de rapporter, de se dire dans toute l'exactitude de leur conscience si cette justice était celle que je devais attendre.

Une confiscation injurieuse & mal fondée m'a privé pendant quarante-quatre ans de la jouissance de mon patrimoine. Ma terre rapporte quatre mille florins par an ; ainsi, les arrérages seuls, sans y ajouter l'intérêt de droit, montent à la somme de 176,000 florins. Je reçois pendant ma vie 1200 écus de pension, ce qui est fort au-dessous du revenu de ma terre. Je meurs, mes enfans n'héritent rien du bien de leurs ancêtres.

On vante cette satisfaction, on la regarde comme une grace spéciale ; moi, je crois avoir le droit de m'en plaindre. Il me semble qu'au moins on aurait pu me bonifier le passé, en rendant la possession à ma postérité.

Mais, comme je l'ai remarqué, jamais mon étoile ne se dément. Elle veut que, pour ména-

ger la gloire de Frédéric , ses ministres répandent des voiles sur la véracité de mon histoire , & que les lecteurs mal-veillans puissent au moins soupçonner que , si j'ai été maltraité , ce n'a pas été sans quelque justice.

J'ai donc fait pour bien peu de chose de grands sacrifices au patriotisme , & nulle raison ne peut m'autoriser à me vanter d'avoir obtenu quelque grace , ou d'avoir reçu les récompenses que je méritais. Il faut pourtant que je compte pour quelque chose , je dirai mieux , pour beaucoup , l'accueil brillant que j'ai reçu à Berlin , & les distinctions personnelles qui m'y ont servi de trophées.

Ainsi , le roi de Prusse ne m'a pas plus restitué que l'empereur ; ainsi , encore une fois , si la bienveillance de mon frère le porte à choisir mes enfans pour ses héritiers , je n'aurai reçu du souverain aucun dédommagement.

J'ai accepté la pension de Guillaume , pour jouir en même temps de l'honneur d'être pensionné par les deux cours de Vienne & de Berlin , parce que de l'une & de l'autre de ces pensions ,

il résulte une preuve constante , inattaquable de l'authenticité des mémoires de ma vie. Celle que je reçois de Vienne ne me rend pas trois pour cent de ce qui devoit me revenir des biens que l'on m'a tyranniquement enlevés. Ayant perdu le principal & n'y pensant plus guères , je pourrais aisément me passer du faible reste des revenus dont je devais jouir au titre le plus inattaquable.

Au reste , j'ai assez de l'honneur. Le but de mon voyage à Berlin est rempli. Ma gloire n'y peut plus souffrir aucune atteinte , & en dépit de l'injustice tantôt active & tantôt muette , c'est par le soin de celui de mes freres qui a joui de mes biens pendant quarante-quatre ans , qu'un de mes fils est allé en Prusse.

Lors de mon retour à Vienne , S. M. I. m'a fait l'accueil le plus distingué. Elle a donné des éloges à la courageuse franchise qui m'a inspiré de publier mon histoire sous les yeux même de mes ennemis ; satisfaction éclatante pour moi & pour les droits que je perds d'autant moins de vue que je recommande toujours à mes enfans de ne les pas oublier.

Je trouvai même à Vienne, au voyage dont je parle, un référendaire du nombre de ceux dont j'ai tant eu à me plaindre. Il m'aborda d'un air humilié, m'assura de son respect, de sa gratitude éternelle, en m'assurant avec beaucoup de chaleur, « qu'il me reconnaissait actuellement pour un homme parfaitement estimable ; » & qu'il éprouvait le plus vif regret de m'avoir « si long-temps méconnu ». Bref, après quelques questions de ma part, il me déclara qu'il ressentait toute l'obligation qu'il me devait, pour ne l'avoir point nommé dans mon histoire, comme les Zetto, les Krügel, & autres gens dignes de partager leur honte. Eh bien ! lecteurs ! que pensez-vous de ces référendaires si prompts à commettre les plus criantes injustices, & si lents à revenir sur leurs pas ? quel fruit peut me produire leur tardif & vain remords ? voilà ma destinée. Du mal réel ; & un bien idéal.

J'ai passé quelques mois au sein de ma famille, après quoi j'ai fait un tour en Hongrie, comme spectateur indifférent. En novembre 1788, je suis retourné à Berlin, sans y rien opérer d'avantageux pour le recouvrement de ma fortune.

Dans la Saxe , à Francfort , à Strasbourg , j'ai reçu des honneurs que je n'attendais point , partout on m'a traité de même ; j'arrive à Paris , & j'y trouve une traduction de mes mémoires où je suis falsifié , dénaturé , mutilé , méconnaissable ! toujours le chagrin après le bonheur.

Lecteur , dont l'ame est éclairée & noble , félicite-moi : que mes aventures te prouvent que du mal il naît toujours un bien quelconque , & qu'il ne s'agit que de savoir le découvrir. Dès ma dix-neuvième année , j'ai perdu ma liberté , ma fortune , tout excepté mon honneur & la fermeté de mon caractère qu'il était impossible au souverain le plus puissant de me jamais ravir. Pendant quarante-deux ans , je me suis vu privé des biens qui m'appartenaient aux miens les plus légitimes. J'ai enduré toutes les privations , toutes les angoisses de l'extrême indigence , sans jamais descendre à être bas ou faible. Dans l'abondance , ma générosité m'a souvent fait passer pour un prodigue. Trompé souvent , jamais je n'ai trompé personne. Des hommes audacieux , des cœurs cuirassés d'infamies se sont partagés mes biens , ils baissent honteusement les yeux en ma présence , & je porte par-tout un front élevé , dans les

cours même. Ma plume , interprète de mon cœur , fait éclater la vérité nue, la vérité déchirante pour ceux qui m'ont attaqué par des injures ou par des vexations personnelles, & l'on tolère mes écrits; que dis-je! un privilège m'autorise à les répandre! On m'a rejeté, méprisé, condamné; & sous le joug de l'esclavage oppressif, dans le plus abject abaissement où la barbarie stupide puisse plonger l'homme qu'elle redoute, j'ai obtenu l'estime, la compassion, l'intérêt des cœurs sensibles & des têtes philosophiques. Les souverains m'ont maltraité, parce qu'ils n'ont pas voulu me connaître. Ils me connaissent aujourd'hui, & je trouve auprès d'eux audience, protection, honneur.

Arbitre souverain du sort de tous les mortels; c'est du milieu des orages que tu m'as voulu conduire au port. Mon ame est pénétrée de la plus vive reconnaissance. Eloigne de tout homme vertueux un sort semblable à celui qui a tourmenté ma vie, ou, si tu veux l'éprouver comme moi, donne-lui les mêmes armes qui m'ont enfin fait obtenir la victoire. Préserve tous les royaumes de l'Europe des attentats de la tyrannie; écarte de nos climats le despotisme oriental. Imprime;

sur le front des ennemis de l'humanité, le sceau ineffaçable du déshonneur; anéantis son existence, ou précipite-le dans les gouffres profonds du tartare. Fais descendre de leur tribunal tous les juges prévaricateurs, condamne - les à traîner leur existence dans la honte & dans l'opprobre. Empêche le scélérat hypocrite de pouvoir nuire à personne! Que ce livre qui contient ma vérité & effrayante histoire, serve à relever le courage de ceux qui tombent dans l'affliction & dans le désespoir; qu'il donne de la force aux faibles, & qu'il parle au cœur des souverains!

Je m'avance, en souriant, vers le terme où m'attend la mort. J'ai rempli mes devoirs, j'ai atteint mon but. J'ai mérité de jouir du repos, puisque ma conscience est sans reproche. Ma postérité bénira ma mémoire. Qui s'élèvera contre mes écrits? l'homme insensible, le cœur faux & méchant, l'adulateur des cours, ou l'imposteur sacrilège. Eh! que m'importe l'estime ou le mépris de ce vil rebut de l'humanité! Que chaque heure, chaque moment où je dois respirer encore, soit dévoué, sacrifié, s'il le faut, à l'amour de mes semblables. Pour ce qui me regarde, quels sont mes besoins? ma tête s'incline, elle cherche